

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA POOKIE LIFE. SAISON 41

SUIVI DE

DONNER À LIRE. RYTHME ET OBLIGATION DANS LES PRESTATIONS LITTÉRAIRES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

DENIS VALIQUETTE

SEPTEMBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à tous les pookies qui m'ont soutenu, accueilli, hébergé, conseillé, relu, nourri, ceuzes avec qui j'ai pu faire des bouts de route, Val, Antoine, Sab, Élise, Adri, Shannon (qui m'a mis cette idée-là dans la tête à la base), Thiago Malandragem, merci Lanctôt, Laurent pis Emma dans la Pointe, qui m'ont prêté leur char pour que je sorte écrire un peu, merci la gang du Palan, Ianis, Christine, le Crocodile surf club et son chef de gare Fred Rousseau, plus toute l'équipe avec qui j'ai traversé la COVID, Paullem, Isma, Marie-Coquillage, Fredde, Antaque, Carlier avec qui je partageais le salon pis les tablettes de bibli, merci Gab le Marier, Mapi, Kim, Pierre-Élie, la Cahute et les voisins, Gogo and co, avec en plus Anna et Nico pour les sessions à la Cartothèque, merci Julianne pour les tomates, la patate, et toutes ces salades, Lali, Zoë Christmas (qui a su rendre la bataille joyeuse), l'autre Antoine, Jean et Ducharme, Vincent et Iris, Amy, Sala, Jules et Julie, Loïc avec ses machines, Laurence, Poulet, Nad B., Nad K., Frappier, Sophie, Phil, Pacho, Jojo le démago (d'entre tous mes lecteurs, salut), Myriam de 3P, Va du DF, Ali « Patte-Croche » do Espírito Santo (quem merece) et Idris Robinson, camarades consœurs-et-frères qui ont vu le bout en premier, merci Javier, qui a presque fini, merci Raph Paragraphe et Marianne Meschonnic. Merci Trinquette et toute l'équipée. Et Adrián pour la magie.

Merci encore à Philippe, de m'avoir dirigé dans cette traversée au long cours, et aussi à toute la gang de « recherches d'emplois » avec qui, ma foi, on a pas mal cherché (Maude, Ludovic, Mélanie, Fanny, Philippe).

Merci Peggy Hotte, du BIRÉ et Sylvie Gauthier des SVE, sans qui je n'aurais certainement pas pu me rendre jusqu'à la fin; merci aussi à Cassie Bérard, Jean-François Hamel, Marc André Brouillette, Michel Lacroix et Isabelle Miron pour les échanges.

Merci à ma famille qui a été là tout le temps, Marco, Michelle, Pierre, mon oncle Robert pour ses révisions éclairées, mon oncle Alain *aka* Gigon n°0, mon conseiller spécial aux affaires maritimes.

*à Robert, Céline, Baloo, Lunar et Mel,
à Norman, Chérif, Frances, Lachance, Denise,
qui sont partis en cours de route.*

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	V
LA POOKIE LIFE. SAISON 41	1
ÉPISODE 1	3
ÉPISODE 2	8
ÉPISODE 3	22
ÉPISODE 4	30
ÉPISODE 5	38
ÉPISODE 6	45
ÉPISODE 7	57
DONNER À LIRE. L'OBLIGATION ET LE RYTHME DANS LES PRESTATIONS LITTÉRAIRES	64
PRÉAMBULE	65
1. LITTÉRATURE ET RÉCIPROCITÉ	69
1.1 LANGAGE, SUJET ET COLLECTIVITÉ (BENVENISTE)	69
1.2 DON ET RÉCIPROCITÉ (MAUSS)	71
1.3 PUBLIER, DONNER À LIRE. DES TACTIQUES D'ÉNONCIATION	76
1.4 L'ART DU DON COMME ART DU RYTHME	82
2. LITTÉRATURE ET RAISON OBJECTIVE	85
2.1 LA MARCHANDISATION ET LA FORCE DE LA VALEUR D'ÉCHANGE	85
2.2 LE PROJET PROGRESSISTE	87
2.3 LITTÉRATURE UTILITAIRE	90
3. DÉCOLONISATION	95
3.1 UN MODÈLE COLONIAL	95
3.2 CATASTROPHES ET RUINES	98
3.3 LITTÉRATURE DE COMBAT	101
CONCLUSION	107
BIBLIOGRAPHIE	109

RÉSUMÉ

Le volet création, *La Pookie Life, saison 41*, est composé de sept récits initialement destinés à quelques dizaines d'amis de l'auteur. Écrite dans un style oral chargé d'un ethos très fort, cette série de lettres, ici réassemblées avec images et annexes, a démarré sous forme de récits de voyage dans lesquels l'auteur, à chacun des épisodes, tient à jour ses lecteurs quant à l'évolution de ses problèmes de logement qu'il doit gérer à distance. Ces problèmes ne s'étant pas réglés, et ayant pris une tournure catastrophique, les récits se sont alors poursuivis bien au-delà de leur cadre initial. Chroniques d'une vie et de ses circuits alternatifs, dans lesquelles joies et misères se trouvent mises en commun, les récits présentés tentent aussi bien par leur contenu que par leur mode d'énonciation d'élaborer une forme de vie collective.

Dans l'essai, *Donner à lire : l'obligation et le rythme dans les prestations littéraires*, il s'agit de prendre au sérieux la question du mode de circulation dans ce qui fait et ce que font les œuvres littéraires. En s'appuyant sur les théories de l'énonciation et de l'intersubjectivité, on y verra comment les œuvres, en tant que discours situés, peuvent être conçues comme des dons mettant en jeu des rythmes et une efficacité dite « magique ». En historicisant les appareils juridiques, économiques et logistiques qui encadrent largement la diffusion des œuvres, on situera d'abord le déclin de cette efficacité face au triomphe du progressisme moderne et de son idéal de maîtrise; on discutera ensuite ce qui en annonce un retour, à la faveur d'une crise de la raison utilitaire et de son modèle colonialiste.

Mots-clés : don, énonciation, rythme, magie, enquête, forme de vie, décolonisation

LA POOKIE LIFE. SAISON 41

Pookie \pu.ki\

1. subst. inv., individu d'aspect fruste et grossier; type alcoolique ou toxicomane.
« *Heille man, check le pookie. Y sent la bière en tabarnak pis y'est même pas midi!* » (urbandictionnay.com, 2009) → **pouilleux, punk**. Étym. : possiblement par antonomase de "pookie" (ang.), personnage du film *New Jack City* aux prises avec le crack : « *Moi aussi, j'ai été Pookie* » — (Mario Van Peebles, 1991) ou par métonymie de "pookie" (ang.) : instrument servant à fumer du crystal meth; pipe à crack.
2. adj. inv. (québ.) *fam. péjor.* : bancal, brouillon; fait avec les moyens du bord
→ **broche à foin. mal amanché.**
3. adj. et subst. inv. (québ.) relatif à une forme de vie fondée sur l'amitié, l'entraide, la débrouille et l'insolence; un festival pookie, « *Salut les pookies* »; possiblement dérivé du sens 1 et 2 ou de "pookie" (ang.), surnom affectueux; nom de l'ourson en peluche de Garfield dans la bande dessinée du même nom (Jim Davis, 1978); à ne pas confondre avec sens 4 :
4. adj. et subst. inv. (France) argot, *péjor.*, mouchard, indic, balance → **stool**,
« *Ferme la porte, t'as la pookie dans l'sas.* » — (Aya Nakamura, *Pookie*, La Dot, 19 décembre 2018, piste 4) Étym. : diminutif du romani "poucave", délateur.

Life \lajf\

1. subst. fém. (argot) vie; ensemble des faits, des événements, des activités qui remplissent l'existence de chaque individu : « *Est-ce que je dois profiter de ma life?* » — (Maska feat. Black M, Dr Bériz, *Profiter de ma life*, 2014); existence extravagante, extraordinaire, dans la gloire ou la misère, « *Elle a vécu la life* »
2. subst. fém. (argot) conduite; manière de mener sa vie. Étym. : du vieil anglais "lif", de "Leib" (allemand); → **vanlife**

chercher à nantes, la semaine passée. en sortant de l'aéroport, direct, on est allé mener solnik, l'ami de sasha, à l'hôpital. il s'en allait se faire siphonner du jus de poumon. je me suis couché dans le gazon pour les attendre, dans un sleeping. j'ai jamais été aussi ben à dormir à terre, dehors. faut dire que j'avais pas encore peur des tiques. chez sasha, juste après, ça a pas pris de temps qu'elles m'ont sauté dessus. j'ai passé trois jours à débroussailler, à me frotter dans les orties pis à me rentrer des bouts de ronces à travers de mes gants, que même si je lave, ça finit toujours par un peu s'infecter. le plus stressant c'est que chaque jour, quand je me baisse les culottes, je me trouve une tique de plantée. ça me fait peur. comme sasha trouve pu sa pince spéciale, elle m'a donné son truc maison. je l'ai retrouvé sur internet :

voici un moyen d'éliminer [les tiques] sur vous, sur vos enfants, sur vos animaux de compagnie [...] appliquer une noisette de savon liquide sur une boule de coton, couvrir la tique avec la boule de coton imbibée de savon et tamponnez-la pendant quelques secondes (15-20), la tique va spontanément se détacher et se coller au coton

mais selon jean-françois cosson, chercheur à l'INRAE, "on suspecte que la tique augmente la régurgitation de salive lorsqu'elle est stressée par un produit chimique". pas rassurant. un autre ingénieur de l'INRAE, jonas durand (je prends ça d'un article de l'AFP), rajoute que "certes, la tique va se détacher, mais en régurgitant de la salive et du sang sur son hôte, les chances de transmission d'un agent pathogène s'accroissent", or "ce n'est pas la tique qui pose problème, mais les bactéries qu'elle peut transmettre", comme la bactérie borrelia, qui provoque la maladie de lyme.

quand même, trois jours de suite, c'est fatigant!

je prends ça relax, malgré tout ça, mais jusqu'à date, je me repose moyen. en fait, mon plus gros stress, c'est pas les tiques. c'est les proprios de mon appart' à montréal : juste avant que je parte ils m'ont dit qu'ils allaient m'augmenter de 300\$ ou que sinon ils allaient trouver quelqu'un d'autre. légalement ils peuvent même pas demander 20\$ pis de toutes façon ils sont hors délai. en pilant sur mes principes, ou en me pliant à d'autres qui sont venus jouer, j'ai proposé de monter de 100\$ mais le gars ça a de l'air qu'il était bocké. il a rien voulu savoir. il a commencé à me faire la morale comme quoi j'avais déjà assez profité de la manne pis que là c'était à mon tour de l'aider lui. sauf qu'il a pas dit ça comme ça, il m'a dit : « help yourself ». pas dans le sens de « sers toi un drink » mais dans le sens de « pogne-toi une job si tu veux pas que je te mette dehors ». un épais. pis je rentre pas dans les détails (ses « habibi » pis sa théorie du karma, les sionistes qui le persécutent pis ses femmes activistes monoparentales qu'il connaît pis qui seraient

prêtes à reprendre la place au prix qu'il demande), mais bref, a suivi après ça un échange de messages textes où je lui dis que moi pis sab (parce que c'est elle qui est sur le bail) on lui donnera pas le 100 piasses de plus s'il est pas prêt à nous le signer, soit à mon nom, soit celui de sab, comme ils préfèrent. on va pas leur faire de cadeau s'ils nous donnent pas de garantie. la réponse est venue vite : le lendemain direct, sab reçoit un avis de reprise de logement! signé gretchen king, la proprio soi-disant gauchiste de blablabla qui a acheté le bloc pour des pinottes il y a 22 ans (des pinottes je vous dis, même pas salées) c'est elle la vraie boss : l'autre épais de monsieur karma, c'est son chum. c'est lui qui s'est fait annuler l'an passé dans les médias, pour des affaires de tweets pas corrects. bref, il y en a pas un qui réchappe l'autre, sont toujours aussi battés tous les deux. juste pour vous dire, gretchen a mis ça par email, daté, signé, comme quoi elle entend reprendre l'appart' (pour elle-même) le 1er juillet de cette année... ce qui veut dire samedi prochain! avant même les 30 jours que sab elle a le droit de prendre pour lui dire qu'elle refuse. pis surtout : vraiment en retard par rapport aux 6 mois de préavis que ça prend normalement pour mettre fin à un bail (à supposer qu'elle aille des motifs valides pour le faire, mais a priori, c'est loin d'être le cas). donc d'un point de vue légal, on devrait être corrects. mais comme ils sont tellement space pis pas tout à fait rationnels, pis surtout vu que je suis pas chez nous, que sab est loin, pis que je reviens juste dans 2 mois, ça me stresse un peu qu'ils se mettent à faire n'importe quoi, pour me faire chier. genre mettre mon stock à la rue ou décâlisser l'appart' sous prétexte de faire des travaux (il venait de me dire qu'ils voulaient refaire les plancher avant de parler de l'augmentation). en tout cas. on dirait que maintenant que les cartes sont sur la table, c'est quasiment moins angoissant. la guerre est ouverte.

c'est juste gossant d'être venu ici pour décrocher pis de me retrouver encore tous les jours à gérer de la marde à distance pour mon ostie d'appart' pourri. au moins c'est pas ça qui casse l'ambiance. ici aussi sasha a du trouble, avec les enfants de son proprio, qui tout d'un coup s'étaient mis dans la tête qu'ils allaient lui reprendre la grange adjacente pour se construire un chalet en plein milieu de son terrain (d'où la grosse job de débroussaillage express). mais depuis hier ils ont changé d'idée. des fois on s'en tire bien. c'est ça la pookie life, on se tanne pas. même qu'on s'est permis une petite escapade à cancale, sur le bord de la mer. les pattes dans l'eau, avec des moules frites pis du vin blanc. fallait fêter nos retrouvailles pis surtout sasha qui vient de finir son diplôme. elle est rendue CCF : conseillère conjugale et familiale. j'aurais aimé ça aussi qu'on fête ma maîtrise, mais ça a pas l'air que c'est pour tout de suite. pis sinon hier c'est momo (le fils à sasha, qui est rendu à 15 ans) qui vient de passer son brevet. ce qui veut dire qu'en septembre il va rentrer au lycée .

à part ça, on a fait quelques aller-retour, à rennes, reconduire solnik ou aller le chercher, mais j'ai pas eu le temps encore de voir les gens que je connais, mes amis du temps que je vivais là. j'y retourne tout seul en fin de semaine, ça va être autre chose. en attendant mes premiers passages dans la ville, ça m'a fait drôle. c'était comme visiter une ville par google map, mais avec l'odeur (de pisse sur le bord de la salle de la cité). ça a vraiment changé. mais en même temps, toujours plein de graffiti, plein de traces des émeutes de ce printemps contre la réforme des retraites.



« le commissariat de la place sainte-anne, à rennes, avait subi un début d'incendie le 14 avril 2023, en marge d'un rassemblement contre la réforme des retraites » (Ouest-France, 8 juin 2023)

c'est bizarre. même à la campagne. j'ai vraiment l'impression de faire l'expérience du décor. de revoir tout ce que je connais mais de le voir juste *comme décor*. où est-ce que je fais rien que me promener à travers, comme un fantôme. les petits villages, le marché à plélan, ça reste cute. je suis moins blasé de prendre des marches autour d'ici qu'à pointe st-charles, j'avoue. je sens un genre de nostalgie. mais c'est pas la meilleure. c'est comme si ça y est, le monde que j'avais connu qui existait encore il y a 4 ans (la dernière fois que je suis venu) là cette fois-ci c'était fini. comme si les rues menaient pu à rien. une anxiété psychogéographique, ou quelque chose comme ça (j'invente ça de même). je sais que je capote, il faut pas que je prenne ces choses-là pour du cash. c'est plus comme un vertige momentané. avec solnik, sasha pis lucie, on a fait une game de *bloc by bloc*, un jeu de société collaboratif où le but c'est de faire toffer

l'insurrection, dans une ville, avec des émeutes pis des occupations. j'en avais entendu parlé, mais j'avais jamais joué. c'est drôle. on a gagné (mais la version facile). ça me donne envie de remettre du temps dans mes idées de jeux de société. mais bon, prends ça mollo, je me dis, t'es en vacances. (ça fait des années que je suis pas parti.)

lundi prochain, si tout va bien, je dois me rendre sur le pouce jusqu'aux sables d'olonne. là-bas mon plan c'est de m'embarquer sur un bateau pis de remonter vers la bretagne. hâte de voir le temps qu'il va faire. hier en milieu d'après-midi, le ciel était rose. comme à montréal avant que je parte. je me suis dit que ça serait fou que ce soit à cause de la boucane de chez nous, que ça se pouvait pas. mais ça a de l'air que ça se peut.

je vous embrasse



« chaque joueur contrôle une faction de révolutionnaires — travailleurs, étudiants, voisins ou prisonniers — qui luttent ensemble contre la police dans les rues d'une ville qui change à chaque nouvelle partie. élevez des barricades, affrontez les forces de l'ordre, occupez des quartiers, pillez des centres d'achat, construisez des réseaux d'entraide et libérez la ville avant que le temps ne file et qu'arrive l'armée¹ »

¹ <https://www.kickstarter.com/projects/853413964/bloc-by-bloc-2nd-edition>. La citation originale sur le site : « each player controls a faction of revolutionaries—workers, students, neighbors, or prisoners—struggling together against the police in the streets of a city that changes with each game. build barricades, clash with police, occupy districts, loot shopping centers, build mutual aid networks, and liberate the city before time runs out and the military arrives! »

pookie life LA SUITE

val coussac (de retour en bretagne), le 23 juillet

de retour chez sasha après de grandes aventures. c'est avec une immense joie que j'ai retrouvé mon ordi et une connexion wifi régulière. par où commencer? mon appart' (il faut bien) parce que la saga fait juste commencer. a priori, mes proprios menacent pas de vider mes affaires avant que je revienne. par contre, c'était pas une erreur d'inattention, comme on a pu le souhaiter pour eux-mêmes : ils ont vraiment demandé à sab une reprise pour juillet, pis c'était juillet 2023. gretchen qui répond même don't worry, you'll have until december to remove all your things. pis elle nous a mis un petit coup de stress, après le 1er. elle voulait pas encaisser le loyer, ce qui regardait déjà assez mal. faque sab lui a dit qu'elle s'en irait le payer direct au TAL (à la régie) pis finalement, tiens donc, le virement a passé. légalement, gretchen peut pas demander à sab de partir. mais reste à voir ce qui va se passer, pis comment. parce qu'on a pas l'intention de s'en aller.

à suivre, donc. mais sur tout ça, je reviens en france, si loin de tout ce beau niaisage.

rennes.

après mon dernier courrier, je suis repassé faire mon tour à rennes où j'avais pas mal d'amis à aller voir. (j'y ai vécu quasi un an, il y a une quinzaine d'années). cette fois-ci, je suis resté 24 heures. le temps d'aider des amis à déménager, de se raconter nos vies en courant dans les allées de chez ikea. 24 heures à jaser, plus quelques-unes pour dormir. le soir même il y avait un gros party de l'autre côté de l'autoroute, sur un terrain que la gang venait d'acheter la dernière fois que je suis venu, en 2017. le bois harel. une grosse fête avec des centaines de personnes, des groupes lives, des dj, une buvette avec de la bière pis du vin nature. fallait parler fort pour s'entendre. le lendemain j'avais pu de voix. (je suis parti à 4h, c'était encore plein). le même soir, les rumeurs disaient que c'était pour barder dans le centre-ville, en écho aux émeutes qui étaient rendues dans toute la france (suite à la mort de nahel, un jeune de nanterre à côté de paris). j'ai passé mon tour sur celle-là, mais en rentrant du party, j'ai vu le camion blindé du RAID (genre d'anti-émeutes militarisés) qui s'en retournait au garage. ça donne une idée. j'imagine qu'ils en ont parlé à la radio ou que vous avez suivi ça un peu sur vos internets. ce qui est le plus marquant, cette fois-ci, c'est le

discours vraiment décomplexé de la police, via leur syndicat, pis aussi toute cette histoire de « crowdfunding » pour aider la famille du flic qui a tué le jeune. on est rendu là.

sables d'olonne.

le lundi d'après, comme prévu, je suis parti sur le pouce pour aller rejoindre mon équipage. en vendée. à ma plus grande joie, ça a de l'air que le pouce ça marche encore bien par ici. je suis arrivé aux sables vers 3h de l'après-midi, j'ai eu le temps de découvrir la ville avec mon sac sur le dos en attendant antoine qui s'en venait de paris par le train, qui est arrivé vers 10h. il nous avait réservé une chambre pour les deux premières nuits, le temps qu'on s'embarque pis qu'on puisse prendre nos quartiers sur le bateau. un petit 7m90 (26 pieds), « écume des mers » le nom du modèle. cinq couchettes plus un petit coin pour le chien. en masse. il y a capitaine coline (qui venait dret-là de finir son cours de navigation marine avec mention) segundo romulo (champion de skate qui grimpe aux mâts) et clémence alba (du nom de son chien qui est italien qui s'appelle aussi houdini mais qu'antoine a lui-même rebaptisé vishnu parce que clémence quand elle veut dire « au pied! reste icitte! » elle crie toujours « vicino! vicino! »).



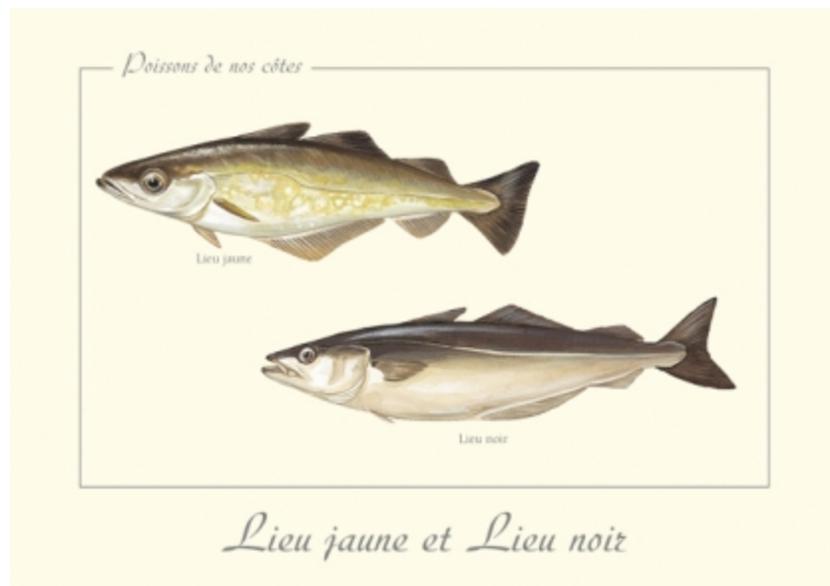
« in memoriam : gerry roufs »

les sables d'olonne, plus belle plage d'europe selon des vieilles pubs de la fin XIXe siècle. pour moi c'était surtout le point de départ du vendée globe, la fameuse course de voilier créée en 1989. je me souviens de suivre à la télé les nouvelles de « notre » champion, qui a disparu en pleine mer sans qu'on ait jamais retrouvé son corps. parlant de tromper la mort : il a fallu qu'on décale le grand départ, à cause d'un étais qu'il fallait qu'on remplace. l'étais c'est l'espèce de grand câble sur quoi qu'on accroche pis qu'on enrôle le génois, la voile d'en avant, pis qu'on peut pas vraiment prendre la mer si on l'a pas. un peu de bidouillage électrique à faire, aussi, pour ravoir des lumières qui fonctionnent. par contre la sonde (pour savoir la profondeur) pis le speedomètre (qui parle en nœuds), sont restés morts. il allait falloir se fier aux cartes, pis à notre application (navionix) qui peut nous dire à peu près tout avec notre position gps. sauf que là, une fois settés, c'est le vent qui s'est mis à nous faire des caprices. il y avait « pétrole » comme ils disent. tant pis, ça fait partie du deal. on aura profité de nos 5 jours à quai pour se connaître, sentir la vibe entre nous autres. ça se passait assez agréablement bien. il y avait un carrefour (la chaîne d'épicerie) pas loin de la marina, où on a pu faire des bonnes récup. fromages, tomates, de la saucisse sèche à volonté. des pizzas, du yogourt. on avait aussi le code pour débarrer le local des douches de la capitainerie. pratique. on était vraiment les pookies au milieu d'une bande de bourges.

île d'yeu.

heureusement pour nos voisins, on a fini par prendre le large. mais avec un vent qui s'était pas tout à fait décidé. première destination : l'île d'yeu, là où le maréchal pétain est allé prendre sa retraite (juste pour donner une idée de l'ambiance). pour éviter que ça prenne deux jours, on a pas eu le choix de mettre le moteur, en moment donné. mais comme on topait pas le 3 nœuds, c'était assez slow pour mettre une ligne, à la traîne. je me disais ça serait cool qu'on se sorte un poisson. je pensais pas que ça mordrait aussi vite. pis pas juste un : on a pris 2 lieus jaunes, 2 lieus noirs, en plus d'un gros maquereau pis d'un autre qu'on sait pas qu'on a tout de suite remis à l'eau. premiers petits grains à passer (des petits nuages de pluie qu'on traverse plus ou moins vite) et arrivée de nuit à l'île en question. le lendemain, visite, balade en gang. très chic, subtil chic mais chic quand même. on boit une bière aux « fous brassants », la micro locale, qui a le même nom mais pas tout à fait le même style que celle où je traînais, à rivière-du-loup. d'ailleurs j'ai remarqué, si nous autres on dit toujours « des » fous de bassant, pour les oiseaux, ici ils en parlent toujours au singulier. ils disent « un » fou. on en a vu un, d'ailleurs, à deux ou trois reprises. ça me fait drôle, parce que j'ai une image tellement grégaire de ceux qu'on voit en gaspésie, toujours en gang de douze mille. bref. on était débarqué à terre avec notre annexe (un petit dinghy gonflable, 3 places tassées

serrées) qu'on a greyée avec le hors-bord du bateau pour pas ramer pendant une heure. on voulait pas prendre de chance, faque on a mis l'ancre assez loin. le problème c'est que pour revenir, il y avait de la vague sur la plage, des gros rouleaux, c'était trop risqué pour le moteur, faque il a fallu rentrer dans l'eau pis passer les vagues, avant de monter dans le canot. c'était un peu fret. mais il y avait de la bioluminescence dans l'eau, c'était beau. en même temps, toute la nuit, autour du bateau, il y avait aussi des milliards de mini vers qui gigotaient dans tous les sens, je sais pas comment ça s'appelle. c'était pas mal écoeurant. mais moi je trouvais ça beau pareil.



Du look aux appellations, attention aux confusions

Le lieu jaune est également appelé colin, merluce voire merlu en fonction des régions. Certaines de ces appellations sont utilisées pour d'autres espèces de la famille des gadidés. Côté look, il est facile de confondre un lieu noir, un cabillaud, une lingue, un tacaud ou un merlan pour qui n'est pas familier avec ces poissons. Ces espèces de la famille des Gadidés ont un aspect similaire. En effet, elles sont toutes pourvues de trois nageoires dorsales et deux nageoires anales et, comme la plupart des espèces de l'ordre des Gadiformes, n'ont pas de rayons épineux.

Lieu noir / lieu jaune : couleurs et ligne latérale

La distinction est visible au niveau de la couleur et de la ligne latérale. La coloration du lieu jaune est variable : le dos est foncé, de couleur brune sombre, le ventre et les flancs sont clairs avec des taches jaunes de forme irrégulière. Sa ligne latérale est incurvée au niveau des pectorales et apparaît sombre sur les flancs et le ventre clairs. Quant à celle du lieu noir, elle est droite et claire, elle contraste avec la robe plus sombre. Il est bon de rappeler que cette ligne latérale permet au lieu de ressentir les vibrations sonores et les mouvements, c'est grâce à elle que le lieu repère vos leurres en action.²

adrian.

plus tôt dans la journée, coline + romulo avaient fait la connaissance du gars qui était venu mettre l'ancre au mouillage à côté de nous. un espagnol dans un bateau semblable au nôtre, un « sangria » avec la coque jaune. adrian, qu'il s'appelait. pis son bateau c'était le camino. d'ailleurs, je l'ai pas dit mais notre bateau à nous s'appelle kekette (ou keket, ou K-K8 mais de toutes façon c'est pas le nom qui est sur la coque). bref, il se trouve qu'adrian, qui naviguait tout seul (lui aussi, un jeune marin) il s'enlignait pour belle-île, comme nous autres. départ le lendemain. il semble qu'il y ait eu un malentendu, pis que sa proposition qu'on déjeune ensemble (« petit-déjeune ») sur son bateau pis qu'on fasse la « nav » ensemble après (à deux bateaux) on a pris ça comme « on fait la nav sur ton bateau ». ça fait que moi pis antoine on est montés avec nos packsacs, en mode « salut c'est nous, les moussaillons ». ça l'a surpris mais ça l'a pas dérangé (adrian c'était un sage, un gars qui médite, ça se voyait). donc on allait faire deux équipes de 3, c'était parfait, pis on aurait le temps de se rencontrer.

pour se rencontrer, ce matin-là, ça a été vite. je venais même pas de monter à bord que je me soulage tout de suite dans les flots. aucun problème à ça, c'est comme ça que les marins font. l'important c'est de toujours pisser « sous le vent » pis jamais « au vent ». mais tout à coup ça se met à me brûler. la quéquette justement. ayouye. Je panique. ça doit être à cause des affaires que je viens prendre dans la glacière, qui flottaient toutes dans la vieille eau de glace fondue avec entre autres le maudit pot de sauce piquante verte à antoine. je demande à adrian « t'as pas du savon, n'importe quoi? » il me tend le savon liquide pour les mains pis je sais pas où me mettre, je me baisse les culottes dret-là devant lui, je me frotte pis je chiâle, jésus marie. pas cinq minutes, pis on était déjà intimes de même.

² <https://www.despoissonssigrand.com/lescarnetsdepechepoissons-lieus-cabillauds-merlans-juliennes-savoir-distinguer-les-gadides/>

la longue ride.

cette journée-là, c'est pas le vent qui manquait. mais c'était pas une croisière de tout repos. on avançait au près, avec un cap à tenir serré autour de 310°. c'est tout le défi d'avancer au plus proche du vent sans l'avoir pile en pleine face (ça fait retomber les voiles) ni perdre de la vitesse en abattant trop. adrian qui nous dit : regarde pas trop la boussole, regarde le génois, c'est lui le boss! il faut tout le temps qu'il reste gonflé, regarde-le, écoute-le (faut pas que ça fasse de flo-pe-flop). cette journée-là, pas fait trop de pêche, on va trop vite, 5 nœuds, 6 nœuds, on prend un ris, on en prend deux (c'est la grand-voile qu'on rebaisse d'un pli) mais en fait non, c'est pas vrai, on réussit quand même à sortir un gros bar, c'est un poisson toffe. je sais pas si c'est la même chose qu'un bar rayé du st-laurent mais ici ça a pas l'air d'être une espèce menacée. le plus weird avec notre poisson, c'est qu'on le laisse là, dans le sceau, tout préparé, vidé, mais on a pas le temps de le cuire, pis quand il se met à faire noir, il devient tout phosphorescent, genre vraiment glow in the dark. comme le poisson dans les simpsons. le compteur geiger dit que c'était correct de le manger, mais pas tout de suite. parce que sur l'eau, ça shake, ça cogne, une houle assez forte pour le feeling d'être loin au large, vagues de 6 pieds, des fois jusque dix, pas tout le temps du bon bord, sauf que le plus dur c'est le fait qu'elles soient autant rapprochées. ça barouette encore plus. en terme de feeling, j'avais déjà eu le mal de mer, juste une fois, sur le lac champlain. mais là c'est la première fois que je dégueule. c'est venu d'un coup, c'est reparti aussi vite, hop dans le sceau (mais pas dans celui du poisson) pis je suis ressorti prendre la barre comme si de rien n'était. cap sur belle-île, toujours, on voit des cargos au large de noirmoutier, on voit un champ d'éoliennes en pleine mer, ça fait science-fiction, je me sens dans une mer de blade runner. les nuages sont plus gros pis plus épeurants que la veille. en plus de l'eau des vagues qui nous rince par-dessus le pont, on se fait doucher par la tempête (une petite tempête de beginner). j'étais content d'avoir un suit à la hauteur de la situation (merci mononcle alain, j'aurai pas traîné ton stock pour rien) pis content aussi d'être accroché au bateau avec un câble de sûreté, ce qui était pas dans les options sur kekette, avec qui on communique tout le long par CB sur le canal 77, kekette kekette kekette pour camino, est-ce que vous recevez? avec tout ça, bien entendu, on arrive à jaser, à se raconter nos vies, nos histoires de bateau. antoine nous conte ses aventures entre panama pis le honduras, avec des marins alcooliques louches, pis moi je raconte la fois avec alain dans son voilier pas de voiles qu'on ramenait à moteur mais que le moteur nous a lâché, pas de CB pas de cell ni rien, pis qu'il commençait à faire noir en plein milieu du delaware, avec des cargos qui nous voient pas pis le vent qui pousse contre la marée, que ça faisait des vagues écœurantes mais qu'on avait pas de mâts donc pas de balan, pis le courant qui nous refoulait de plus en plus vers l'atlantique (on avait dû abandonner le bateau). adrian, lui, nous raconte le sien. comment il a eu le sangria. c'était d'un gars qui a eu le cancer pis que le

bateau avait guérit, qui après ça avait voulu le revendre mais que personne en a voulu. jusqu'à temps qu'il rencontre adrian, dans un petit bar sur la côte espagnole. ça tombait bien, comme il nous dit, c'était pile à l'époque où je voulais être marin. comme quoi c'était dû pour arriver. le gars lui avait donné, gratis. c'est toute une série d'histoires comme ça qu'il nous raconte, adrian. il dit que moi pis antoine, il savait que c'était quelque chose qui s'en venait. il avait eu le feeling, c'est pour ça qu'il a pas été choqué. un peu mystique, notre ami, mais pas non plus fatigant. pas un genre hippie gossant. on parle en espagnol, les trois, je lui parle en portugais, il a vécu au brésil, au paraguay où il écrit beaucoup de chansons. parce que je l'ai pas dit, mais adrian, c'est un musicien, c'est ça son deal. il débarque dans un port pis il sort sa guitare. il dit « je suis pas vraiment musicien, je fais juste des chansons ». ok, mais, on l'avait pas encore entendu jouer.

hoëdic.

on devait se rendre sur belle-île. mais la mer voulait pas. je me souviens de voir l'île juste là, dans le coucher de soleil, encadrée par le hublot. pas possible d'approcher sans que ça devienne risqué. c'est à ce moment-là que kekette nous signalent qu'ils font cap sur hoëdic, au sud-est de belle-île une petite garnotte qui fait pas plus qu'un mille de large. il était deux heures du matin quand on s'est mis au mouillage. on était brûlé. une chance qu'on est l'été pis que c'est une île où ça veille tard. parce qu'il y a un bonhomme sur un bateau, pas loin, qui a crié pour dire watch out! vos amis dans l'autre voilier faut que vous leur dites qu'ils peuvent pas rester là! kekette avait mis l'ancre dans un spot dangereux, pas de fond, trop proche de la digue. finalement tout était beau. hoëdic, donc. le lendemain, on a dormi. on s'est payé une place au ponton (au quai) avec les codes de douches, le wifi, etc. j'ai essayé de rejoindre laurence, mon amie de montréal, qui était sur la côte juste en face, à carnac (où il y a les menhirs). avec un pigeon voyageur ça aurait peut-être pas été plus long. j'avais encore un peu espoir qu'on réussisse à se capter, qu'on fasse escale sur la pointe de quiberon. mais notre timing était serré, pis il y avait pu un pet de vent (pétrole!). en tout cas, maudit beau spot pour rester pris. une micro-île avec aucun char, les chemins, les rues sont en terre battue, sinon c'est des sentiers. il y a un hôtel, deux bars, deux ou trois cafés-resto, la crêperie. ils ont une école primaire avec 9 enfants. l'hiver, la population tombe en bas de 100. ou peut-être un peu plus (la madame du café avec qui on parlait, elle nous a dit « 90 votants »). sur hoëdic, c'est ça qu'on fait. on pose des questions, on jase avec tout le monde, on prend toutes sortes de sons. moi j'ai ma petite enregistreuse (mon olympuce), pis coline a sa zoom H5 (un peu mieux!), on fait notre petite enquête sauvage. un jour il y aura peut-être un appendice sonore à ma petite histoire. à celle de kekette and camino

dans les îles du ponant. bref : on s'est mis sur la piste des bunkers nazis, sur les histoires de rivalités avec les gens de l'île d'houat, en face (à peine plus grosse) sur les tensions entre pêcheurs pis agriculteurs, entre anciens pis nouveaux, on a appris sur le passé de l'île comme haut lieu de la civilisation mégalithique (beaucoup de menhirs ici aussi). en tout cas, notre enthousiasme a l'air d'enchanter le monde, on est super bien accueillis. en plus de notre air de joyeux excentriques, c'est le magnétisme du troubadour qui a son effet sur les locaux. señor adrian et sa guitare, qui a posé son ampli devant le bar de la trinquette, la patronne est tellement fan que le bill de la table est effacé (pis on est rond!). bob dylan, des petits standards pour commencer. rumba, flamenco, caetano veloso, un petit brassens pour finir, pour que le public puisse chanter. après la première veillée au bar, on s'était fait inviter dans un after chez un vieux bonhomme de la place, aux allures de matelot à la peau frippée par le soleil pis par le vent. pifou, qu'il s'appelait. il avait le sourire encastré, pis il marmonnait. il parlait avec les mains pis des phrases de trois mots. j'arrivais pas à dire si c'était par gêne de pas parler le français comme il faut (il parle breton) par contre il connaissait la bossa nova, il jouait de tout, lui aussi a vite trippé sur les airs d'adrian. des gens de l'île nous ont dit que pifou c'était un chanteur exceptionnel. on a pas eu la chance de l'entendre. il paraît que c'est une grande histoire d'amour qui l'avait emmené à hoëdic, ça avait l'air d'une légende connue. mais il était divorcé, il était rendu tout seul, avec ses guitares, son orgue électrique, pis toutes sortes d'instruments qu'il a dû ramener de ses longs voyages en mer.



pirates

*va chier à houat!*³

au bout de cinq jours, ça a été dur de quitter l'île. comme il y avait une petite brise, on s'est au moins avancés jusqu'à houat, d'où on pourrait facilement atteindre belle-île. malgré son nom qui sonne plus doux (on va à « ouate » après « headache ») on a pas retrouvé la même chaleur qu'à l'escale précédente. c'était beau, plein de falaises, plein de vues panoramiques de cartes postales tout le long des sentiers qui se rendent jusqu'au bourg. mais plus de touristes, pis pas les mêmes touristes. plus d'asphalte, plus de crépis sur les maisons plus neuves. on s'est pas trop attardés. adrian, qui comptait à la base se rendre à belle-île, avait surtout pour but de retraverser le golfe de gascogne, pour arriver en espagne. s'il voulait pas manquer son vent, fallait qu'il décolle vite. donc après une dernière soirée ensemble, à se faire des galettes sur le bateau (avec de l'andouille de guéméné) un dernier déjeuner le lendemain, on a chacun mis les voiles pour un dernier adieu en mer fait par CB. *vamos chamar o vento, vamos chamar o vento*. une chanson de dorival caymmi (un félix leclerc brésilien) qui était devenu notre hymne collectif, censé appeler le vent pis la chance, assurément.



³ expression attestée par les natifs de hoëdic.

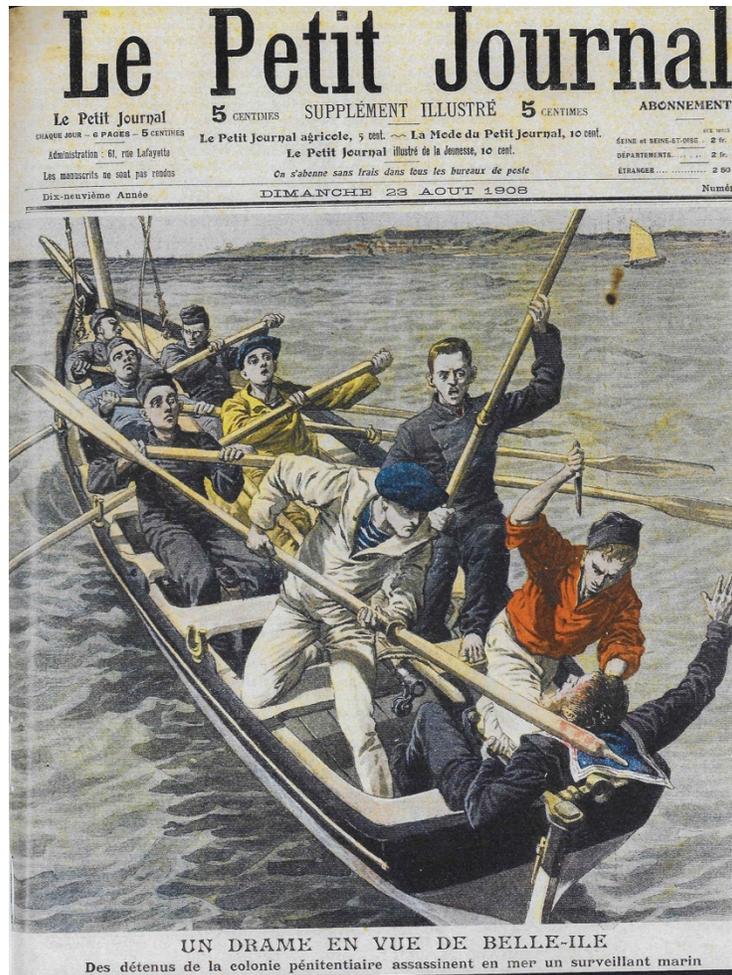
belle-île.

pour commencer, il a fallu prendre de la vitesse parce qu'il fallait traverser le passage du béniguet avec 3 nœuds de courant dans le nez. bien enlignés, on remontait dessus avec 5 ou six nœuds steady. on a clairé les bouées sans problème. camino avait déjà pris vers le sud-ouest. nous on a mis le cap au sud du palais (le plus grand port de belle-île) où on trouverait forcément un mouillage quelconque où aller mettre notre bécane à l'abri. on a ouvert les cartes sur la table du bord (c'est adrian qui nous les a données). dessus ça disait que selon le temps de la marée, la force du courant, le sens du vent, il y avait un « risque de fort clapot ». je suppose qu'on était pile dans la conjoncture parce que le clapot (des vagues rapprochées, comme des petites pyramides) on l'a senti comme il faut. c'est un peu comme skier dans les bosses. on est arrivés tout trempés à port yorc'h, moi congelé, le vent du large qui m'a refroidi jusqu'à moelle. je suis débarqué à terre tout habillé, avec les gros pantalons de pluie, chandail de laine plus manteau, foulard, tuque, toute le kit (manquait juste les bottes pis les mitaines). j'imagine les touristes sur la plage, les petits vieux en costume de bain qui se baignaient là tranquille. d'où qu'il arrive celui-là? je me demande ce que c'est de naviguer de même en hiver. parce qu'à part ça on a eu du beau temps tout le long sur les îles. mais jamais de grosses chaleurs. toute la france suait sa vie mais ça a l'air que la bretagne a été la seule place d'épargnée. j'haïs ça, la canicule, mais tant qu'à être sur l'eau, j'aurais ben pris quelques degrés de plus. je me serais baigné plus souvent. en tout cas : belle-île, une vingtaine de kilomètres de long, des super sentiers côtiers encore. des autos, des routes, mais au moins, aucun problème à faire du pouce. jamais plus que cinq chars avant que quelqu'un s'arrête. avec antoine, on a sillonné l'île de long en large.

on a essayé de remonter à sauzon, au nord de l'île, pour rattraper le rara avis, une goélette de l'AJD (l'école du père jaouen RIP où amé était passée il y a quelques années) de la même flottille que le bel espoir. des vieux gréements, trois mâts en bois. mais on l'a manqué. on en a vu d'autres, des beaux, dans le port du palais, là où il y a la citadelle vauban. on venait juste d'arriver, d'ailleurs, quand (on était devant la terrasse d'un bar, même pas eu le temps de s'asseoir) je me retrouve face à face avec une fille qui me dit de quoi, je pense vite, me semble je la reconnais du kamouraska, mais son nom me revient pas, je lui shoot direct heille salut, toi tu viens du kamou, je me dis c'est elle c'est sûr, mais sur le coup elle me replace pas (elle m'a connu avec un pad pis une autre paire de lunettes) pis finalement oui, ah, t'étais le coloc de paul-émile, ben oui, pis c'est comme ça que joanie, qui travaillait à la crêperie juste à côté (on l'a pognée sur son break) est devenue notre nouvelle partner dans nos aventures d'écumeurs des mers bretonnes (ou des plages et des tavernes). elle vivait dans un gîte avec trois lits simples de libres dans sa chambre, où moi pis antoine on a dormi les trois nuits qu'il nous restait. premières nuits à terre depuis 2 semaines, je trouvais ça drôle de pas me faire bercer. en tout cas, petit monde, petit monde. joanie, qui est venue en

france faire du clown, nous a présenté un couple de punks qui vivent aussi sur un bateau, des genevois. des punks suisses? connaissez-vous du monde à lausanne? que je leur demande. ils sont plus jeunes que moi, aussi, mais je m'essaye, parce que je compte bien y faire un tour, dans quelques semaines, voir poulet, pis j'aimerais bien en profiter pour revoir la vieille gang avec qui je squattais il y a vingt ans, les piko, greg, karine etc. piko!!! que le gars me répond (lui s'appelle thievent et elle safiria, plus ils ont un kid qui s'appelle saian) il me dit « piko c'est la meilleure personne du monde, c'est mon frère, wow c'est trop fou que tu connais piko, putain le monde est trop petit » pis il lui envoie une photo de nous autres avec son cell pis pas longtemps après je reçois des nouvelles de piko pis karine qui m'attendent avec impatience.

belle-île, donc. où des acadiens se sont ramassés en 1765 (j'ai même vu un sticker acadien sur une porte du palais). où blanqui a été enfermé, où toussaint louverture, où messali hadj avec, où jean genet s'est fait mettre à l'école de réforme. une nuit d'ailleurs, joanie nous a fait découvrir les passages secrets des murailles de la forteresse. fantômes du bain derrière les graffs du FLB.



la révolte des enfants du bagne de belle-île (aussi appelée évasion de la colonie pénitentiaire de belle-île-en-mer, chasse à l'enfant de belle-île-en-mer, mutinerie d'août 1934 de belle-île-en-mer, évasion du bagne de belle-île-en-mer) est une suite d'évènements ayant eu lieu le 27 août 1934 et les jours suivants dans les établissements pénitentiaires de belle-île-en-mer. une centaine d'enfants, dénommé colons, de cette maison d'éducation surveillée se sont révoltés pour protester contre les mauvais traitements qu'il subissaient. cinquante-cinq se sont enfuis.⁴

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volte_des_enfants_du_bagne_de_Belle-%C3%8Eile

rentrer à pied.

à la base, on pensait se rendre jusqu'à groix, une île en face de lorient (où antoine nous a promis des petits pénis de chien qu'il faut cueillir à marée basse) mais on avait déjà pris pas mal de retard sur notre timing. j'avais pas juste manqué laurence, j'allais aussi manquer sasha en repassant prendre mes affaires à val coussac (elle repartait le 20) pis j'allais manquer ma date avec nadia, à paris, le 19 juillet. j'avais encore des chances de voir élise avant qu'elle accouche, mais ça commençais à être serré. actes manqués? mon psychanalyste, je sais pas pour lui, mais moi ça me rira de m'entendre raconter ça. bref... encore, c'était le temps de bouger. avec antoine, on a quitté notre équipage, joanie, les fantômes, les punks, laissé kekette à loc maria. romu, clémence, coline, c'était rendu notre band, notre crew de tagguteurs, nos camarades de flibuste. on est montés sur le bangor, un gros traversier qui nous a mené à quiberon en dedans d'une heure. nostalgie infinie déjà qui nous submerge. on chante sur le pont. on chante notre toune de caymmi. c'est un peu emmerdant d'essayer de raconter tout ça d'une shot, j'ai l'impression de faire un marathon sur le speed, ou d'écrire un télégramme. j'aurais préféré écrire un peu chaque trois quatre jours, mais j'avais pas mon ordi, pis ça me gosse d'écrire sur un cell, avec mes deux doigts. bref. la fin de cet épisode : il était 5 heures quand on s'est mis à poucer, pour traverser le morbihan. après vanne, fallait qu'on parte chacun de notre bord, antoine vers malensac, chez une amie (pour repartir le lendemain vers paris) moi vers val coussac, où j'allais reprendre mon ordi, du linge, des livres, pis laisser là mes affaires de bateau. de quiberon, ça s'était bien fait, jamais plus que vingt minutes entre deux chars. mais vers 9h30, le soleil était pas couché, il me restait encore un bon 23 km pour me rendre jusque chez sasha. un monsieur, christian, qui faisait de la forge, m'a déposé au rond-point de renac d'où pouvaient me prendre ceux qui retournent sur la 4-voies (l'autoroute) ou ceux qui prennent la départementale. pas vu un char en vingt minutes. faque j'ai quitté le rond-point pis je me suis mis directement sur le bord de la 4-voies. mais même là, j'ai vu que c'était mort. pis j'avais pas le goût de faire du surplace. autant marcher, prendre la petite route. au pire j'en aurais peut-être pour une couple d'heures mais je finirais par me rendre. pis grosso modo, c'est un peu ça qui s'est passé. en arrivant à la guétouze (le lieu-dit de chez sasha), il était pas loin de deux heures. j'ai pas chiâlé de tout le trajet. mais j'étais content en maudit qu'il reste une bière dans le frigo.

pas besoin de dire que le lendemain j'étais racké. j'ai oublié mes bons souliers (pis mes gougounes) sur le bateau faque j'ai tout fait avec des petites semelles de rien que j'avais pris pour la voile. samedi repos, lavage, relax, pis le dimanche un jour de pluie. pas d'autobus. j'aurai eu au moins la force d'écrire. de vous

pondre ça, ma chronique que voici. il pleut encore. je pars à rennes sur le pouce, pis direction paris. élise, finalement, vient juste d'accoucher. faque je m'en vais voir le petit.

à bientôt pour un autre épisode de pookie life! si je vous écris c'est que je vous aime!

Denis



« vous êtes ici »

la pookie life (3ème livrée)

faux-la-montagne, le 15 août

dernière heure

oui je suis vivant, je vais même très bien, mais pour l'appart' de montréal, ça dégénère. j'avais laissé ma clé à lanctôt pour qu'il aille checker de temps en temps, voir si mon stock était toujours là. rien qui a bougé, mais quand il est sorti, gretchen lui est tombée dessus, en disant qu'il avait pas d'affaire là. elle s'est mise à le menacer, à parler de ses avocats, you are not a tenant, i am the landlord, you are not allowed to be there, en mode bully crinquée sur la poudre (lanctôt m'a envoyé une vidéo). sur le stress, il est sorti en oubliant de barrer ma porte. la joke c'est qu'il est revenu quelques heures plus tard, juste pour être sûr, mais la clé d'en bas marchait pu. ils ont changé la serrure! il a sonné chez les autres pour qu'au moins ils le laissent aller barrer, mais laith pis son frère sont juste sorti pour le taper, le menacer, lui dire de pu même approcher de la maison. de la vraie grosse marde. je vous tiens au jus parce que ça a pas l'air proche de finir cette maudite histoire-là.

pendant ce temps, dans les europes...

toujours pas réussi à écrire plus vite plus souvent. encore trop à raconter. donc pas le choix de raconter moins. vous m'excuserez. c'est parce qu'il y a pas de temps morts, je m'arrête pas, ou sinon pour me coucher, faire des siestes. j'ai presque rien lu de toute l'été, même pas les commentaires de mon directeur, sur mon mémoire (mais ça c'est encore autre chose, un autre cauchemar qui m'attend à montréal). donc j'étais rendu où? chez sasha, dans la pluie, les pieds enflés d'avoir marché 5 heures avec mes gros sacs. ça m'a pas découragé de refaire du pouce. pas d'autobus pour rennes le dimanche, pis encore de la pluie, de la pluie. j'ai pris une chance, me suis lancé entre deux grosses douches, pis je me suis rendu comme de rien. la madame qui conduisait le deuxième char qui s'est arrêté : je sais pas pourquoi je vous ai pris, je prends jamais d'autostoppeurs, pis moi : les anges madame, ça doit être ça. j'ai pu revoir fabio à rennes, dans son nouvel appart, au sixième d'une tour de 7 avec un ascenseur qui s'arrête juste aux demis-étages pairs (2e et demi, 4e et demi... sans que je devienne john malkovitch) pis lendemain direct vers paris en co-voiturage, avec une madame passagère qui ressemblait beaucoup à ma mère qui s'appelait dominique pis qui allait à montreuil qui m'a prêté son téléphone pour que j'appelle antoine qui était peut-être à

l'hôpital où élise venait d'accoucher. finalement il m'a dit de le rejoindre chez lui pis qu'on irait voir élise, adrien pis le nouveau petit gaspard le lendemain dans leur appart' de la rue de la demi-lune (à deux pas d'où jadis y avait le squat du même nom) ce que j'ai fait et même refait dans les jours suivants, presque assez pour dire que j'ai vu le petit grandir. antoine aussi est rendu en appart' tout seul dans une petite tour en béton des années 70 (mais avec un ascenseur des années 20 on dirait) son système de son super bien arrangé, son lit d'ami super confo (mon dos fait dire merci) après le bateau on se sentait dans un palace à deux là-dedans. mais en plus je me suis retrouvé tout seul assez vite, antoine est parti plus vite que moi rejoindre nadia au négral, en aveyron, en me laissant les clefs de son cadenas de bike qui m'a permis d'aller faire des tours dans paris le temps d'une draft de nostalgie, de me rappeler que notre-dame a brûlé pis de me perdre en me rendant chez gibert (sur le blvd st-michel) où je me disais que j'allais trouver des livres de meschonic que je pourrais piquer facile mais finalement je les ai achetés. j'en ai pris cinq! ça fait lourd dans le sac mais j'assume. (je me dis qu'avec les kilos de livres que j'ai sorti de là gratis, c'est comme une manière de leur dire merci). cinq ou six jours à paris & banlieues, rencontrer quelques nouvelles têtes, revoir des anciennes (j'ai pas pu revoir mourad qui est pu à montreuil) j'ai revu gabriela, à la villette, en bravant la tempête (la pluie m'a suivi jusqu'à paris) gabriela mon amoureuse de porto alegre de il y a dix ans déjà qui essaye elle aussi de finir son mémoire de maîtrise en création qu'elle prolonge depuis trois ans (elle fait de la danse). on a mangé des pizzas feu de bois (comme avec antoine, comme avec sasha, comme avec la gang en bateau, c'est le festival du feu de bois en france, c'est napoli über alles). je suis ému de la revoir, comme de revoir toute mon monde depuis le début de ce périple, je me prends des grosses doses, j'ai souvent les yeux mouillés depuis que je suis ici.

à montreuil, donc, j'ai libéré l'appart' d'antoine pour le laisser à la mère d'adrien (une dominique elle avec) qui arrivait de nice pour voir le petit. mais malheur : belle-mère fait sa crise de belle-mère. elle l'a mal pris de pas être reçue en arrivant. le vendredi soir, son fils était occupé, tu repasseras demain maman, à soir ch't' avec mes chums (ça c'était nous autres) faque elle est repartie sans voir personne, sans voir le flau, le petit yoda à oreilles courtes, elle a pas pu sentir ses pouvoirs de djedaille, partie bougonne comme un bébé. faque tant pis, elle reviendra à l'automne. le stress ou je sais pas quoi qui s'en est suivi (ou qui s'est peut-être passé avant) a fait qu'adrien a zappé le rendez-vous qu'on s'était donné la veille, ou le lendemain (je sais pu) pour qu'il vienne prendre les clés de chez antoine (pour les filer à sa mère) le matin assez tôt avant que je parte à la gare d'austerlitz où je devais prendre le train du matin question de me rendre au plus vite le plus au sud possible, parce que s'il fallait que ça finisse sur le pouce, j'étais mieux de m'y prendre avant la noirceur. le train, au moins pour sortir de l'île-de-france. en plus qu'il annonçait encore de la pluie, toute la journée (je voulais pas commencer trempe). adrien, trop mal de m'avoir fait perdre

l'intercité du matin, mais trop bon en même temps, m'a dit tant pis tu pars demain, avec un billet, comme ça pas de stress. on a des salaires nous autres. j'aurais pu faire mon orgueilleux, mais en même temps j'étais trop content. j'avais déjà fait assez le warrior, je pouvais ben m'éviter le stress des contrôleurs. j'ai dit merci adrien. reconnaissance éternelle.

il y avait des pages de maxi-plotte (julie doucet) en panneau de dix pieds sur les murs de la gare, mais pas grand monde pour s'en bâdrer. peut-être que si c'était maxi-fouf ça aurait pas fait le même effet? assis, tranquille, avec mes traités sur le langage posés sur les genoux, j'ai roulé 400 miles en dessous d'un ciel de plus en plus calmé, pour finalement descendre à la station de cransac. pas de quai. juste un paquet de fardoche. le chef de bord est venu vers moi pour me convaincre que c'était bel et bien mon arrêt, oui monsieur, ça fait un peu ouestèrne mais vous êtes arrivés, jusqu'à ce que tout à coup, même pas le temps de fumer une clope que de toutes façons je fume pas mais que pour john wayne ça aurait été le temps de la rouler, je vois un camion blanc qui s'avance dans la nuit avec trois silhouettes de quarantenaires louches qui sortent en même temps pour me sauter dessus. c'étaient antoine, ange pis nadia. l'émoi n'a d'égal que celui que je sens en arrivant au négral, où je vois clara, la petite à nadia qui vient d'avoir quatre ans (petite vlimeuse). on est dans une place de malade, avec plein de vieux bâtiments de pierre, des caravanes, du terrain en masse, des arbres fruitiers, une guirlande de lumière qui éclaire les tables en face de la grande cuisine d'été. c'est le seul soir où on a pu être en t-shirt toute la veillée. je suis pâmé sur le four à bois, encastré dans la bâtisse (j'ai pas de photos, dommage) mais j'ai manqué les fournées de pain. pas pu faire mon espionnage industriel. il y a un gars, clément, qui fait du vin, dans la place, avec des vignes abandonnées. ça se boit tout seul. d'ailleurs, je me suis vraiment ré-habituer à boire, faut que je l'admette. mon sommeil s'en porte pas trop mal, peut-être juste le dos, mais faut dire que j'ai slacké sur les exercices. bon. faque c'est ici que plein de mes amis (de mes meilleurs amis) ont passé une partie du confinement. sans l'avoir vu, la place, j'en ai rêvé plein de fois. j'arrivais dans une cale de bateau, je passais par la forêt, je trompais la watch des miradors pour venir rejoindre ma gang... là ça y est c'est fait. ou c'était fait, parce que je suis déjà rendu ailleurs. mais on a eu le temps de se voir un peu, de se balader, aller au musée de la mine à aubin, dans le simulateur de coup de grisou (c'est une région de charbon donc de révoltes pis de monde pas riche) avec aussi marion, une autre amie de la bande de montreuil (celle qui est rendue à malensac) pis qui a fait la formation pareille comme sasha, conseillère-conjugalo-familiale (elles se connaissent pas, pas encore), aller voir la chapelle de notre-dame-des-mines avec des fresques qui ont l'air de posters de la guerre d'espagne, une crèche grandeur nature avec joseph marie pis les rois mages, déguisés en mineurs, la face crottée, le petit jésus sur le tas de charbon dans un chariot avec des rails. ça te laisse imaginer le prêche des curés de ces années-là... d'ailleurs je me suis essayé, je suis monté en

chaire pour tester l'acoustique, « le seigneur dit à ses apôtres... ». convaincant. faque l'histoire du petit christ de la crèche de combes. tout ce que je sais c'est qu'il y a eu une grève, en moment donné (1961) où les mineurs sont restés dans le fond du trou, pendant des semaines. ils étaient deux-mille pis ils ont fêté Noël en dessous de la terre. ça vient peut-être de là. en tout cas c'est vraiment l'héritage de la région, la houille, le mouvement ouvrier. ça a de l'air que c'est même les mines d'ici qui ont inspiré Émile Zola quand il a écrit son *Germinal*. pas celles du nord. mais la question c'est de savoir si c'est Zola, avec son livre, qui aura donné aux familles de mineurs l'idée pas très catholique de faire passer leur boss par la fenêtre du troisième avant d'y piler dessus jusqu'à temps que son cœur arrête. pratique sommes toutes peu fréquente mais qui a quand même enrichi le français d'un terme nouveau, la « watrinade », du nom d'un boss de la mine en question.



« la mort de Jules Watrin »

avec marion, antoine, ange pis nadia, on est allés faire un tour en gang (à deux trucks) jusque dans les landes pour voir notre ami gab, qui vient d'avoir un kid avec céline qui habitait à rennes avec moi pis fabio il y a 15 ans... revus là-bas plein de monde de cette époque-là, mangé du sanglier tué par pupuce la voisine (qui s'appelait aussi dominique pis qui parlait gascon; la mère à gab qui nous accueillait, elle, s'appelait marie-dominique. décidément il y a comme un leitmotiv dans mon histoire) donc oui, j'ai même revu sylvain du pays basque qui est venu nous rejoindre à la plage, à contis, où on checkait les surfers pis que l'eau était au moins à 26°. sylvain a passé deux ans à montréal (à l'époque de la passe), il restait chez nous avec sa blonde de l'époque, maider, que j'ai pas réussi à rejoindre. j'ai pas réussi non plus à revoir baloo, pas eu le temps ni le courage de remonter tout seul vers bordeaux, j'ai préféré reprendre le lift qui retournait au négral où il me restait toutes sortes de spécialités aveyronnaises à goûter, les farçous, les tripous pis pour dessert, la pompe à l'huile. j'ai pas eu le temps pour la pompe à l'huile, faque va falloir que j'y retourne. j'ai repris ma run de ramassage de prunes, deux fois par jour, que j'allais domper dans un bidon pour que ça fermente pis qu'on va filer au bouilleur du coin pour qu'il leur sorte une couple de litres de petit moonshine (style slivovitz d'occitanie). à voir dans deux ans, si je reviens... sinon aussi il y a une sorte de boudin, que j'ai oublié le nom, avec des morceaux de langue dedans, c'était malade. pis l'aligot, j'avais presque oublié l'aligot-saucisse, des patates pilées avec de la tomme de chèvre fondue (de chèvre ou de brebis je sais pu). ayoye. non, c'était plein de choses, le négral, l'aveyron, toutes les rencontres, les discussions, les lectures à voix haute dans la caravane, les soirées à checker les étoiles, les enfants, l'atelier bois, l'atelier forge avec l'apéro de minuit, la MJC pis le trailer à nad pis fourche, manger à 15 deux fois par jour, tout ça, toutes ces choses-là, même si j'ai manqué par trois fois les fournées de pain, même si nadia j'aurais voulu qu'on parte plus loin, plus longtemps, parce que six ans c'est dur à rattraper.



« les tripoux en aveyron se dégustent au petit-déjeuner! »⁵

Si vous aimez l'authentique, le rural, testez à l'occasion cette formule de petit-déjeuner à la fourchette. Renseignez-vous, cela se passe le dimanche matin dans des petits bistrotts qui perpétuent cette tradition ou lors de certaines fêtes de villages. Sur les tables, point de lait, de confitures ou de croissants. À la place, du vin local, de la saucisse sèche comme entrée et du bon pain croustillant.

⁵ <https://cfermier.fr/tripoux-aveyron/>

LA RECETTE DES TRIPOUX AVEYRONNAIS

Ingrédients (pour 4 personnes)

Panse de veau

500 gr de jambon de pays coupé en dés

couenne et pieds de porc

viande de veau

500 gr de carottes

2 branches de céleri

2 oignons

5 tomates mûres

2 verres de vin blanc sec

sel, poivre

bouquet garni

Préparation

- Laver et blanchir les panses de veau pendant une bonne heure. Couper des morceaux rectangulaires et les aligner soigneusement sur une table. Découper en morceaux plus petits les gros boyaux et garder les boyaux plus fins
- Sur chaque rectangle de panse, ajouter un morceau de couenne, quelques dés de jambon, de la viande de veau
- Saler et poivrer puis rouler la panse. Ficeler fermement chaque tripou obtenu avec la fraise de veau. Prendre garde que rien ne sorte ou ne dépasse
- Dans une grande casserole, faire revenir les carottes coupées en rondelles, les oignons émincés, le céleri coupé en petits morceaux. Ajouter les tripoux ficelés, les restes de jambon, les pieds de porc pour la gelée, les tomates mûres, le vin blanc, le bouquet garni et assaisonner. Couvrir d'eau
- Laisser mijoter pendant 6 à 8 heures à feux doux
- Servir très chaud pour se régaler!

on a quand même refait une virée jusqu'à figeac, pour remplacer la fenêtre du camion (que nadia avait scratchée sur le portail de la mère à gab dans les landes) pis là en ressortant du garage où ils venaient juste de prendre les mesures, dret comme j'annonce à antoine qui est au volant que kundera vient de mourir, beding bedang! la porte coulissante a crissé le camp en pleine rue. on s'est parqué dans le trafic, on a pris la porte à deux pour la ramener jusqu'au garage, à pied, je me sentais vraiment comme dans la joke du newfie dans le désert. anyway, c'est là, à côté d'un jacuzzi pété sur le bord du chemin, qu'on s'est dit bye pour de vrai. on a repris le camion d'antoine, son petit toyota 82 ben cute, avec un auto-radio qui marche pis une douzaine de cassettes (un jeune bashung qui chante : « guru, tu es mon führer de vivre ») en moment donné j'ai pris le volant, on a remonté le long du céle (la rivière) où on a pu ressauter à l'eau avant de manger notre cassoulet réchauffé sur le poêle à gaz. le lendemain, antoine m'a déposé un peu plus loin pour me mettre sur la route vers le plateau de millevache. j'ai ressorti le pouce.

ok, je m'arrête ici parce que demain je pars en suisse, faut que je me lève tôt. je reviens vite vous conter ma fin de semaine sur le plateau.

à tout de suite!

denis

pookie life #4

lausanne, 18-19 août

avant de reprendre où j'étais rendu, un petit update réglementaire : je viens juste d'écrire une mise en demeure qu'on a envoyé à gretchen, au nom de sab, en la sommant de remettre l'ancienne serrure ou de s'arranger pour qu'on nous donne les clés, comme elle voudra, en autant qu'on aille l'accès à notre appart' (qu'on paye). on va voir ce que ça donne, ce qu'elle va faire. je m'attends à tout. à n'importe quoi. je vais vous tenir au courant.

pour la suite, il faut que je revienne un peu en arrière. il y a deux semaines, quand j'étais encore en aveyron, j'ai commencé tout d'un coup à sentir un petit stress. je venais de résister à la tentation d'écouter un film dans le grand salon de la maison collective (au négral), question de prendre du temps pour mes affaires, pour écrire, pour justement essayer de clencher mes histoires de paris, montreuil, la route jusqu'au négral pis les poils de bernadette soubirou dans le tabernacle de combes (n-d-des-mines). il était tard, j'étais fatigué, mais je vois que j'ai reçu un courriel de ceux qui s'occupent du séminaire où je m'en allais la semaine d'après, vers où j'étais parti quand antoine m'a déposé. Ça fait que j'ouvre le email pis je vois le programme du séminaire. qu'est-ce que je vois pas? qu'ils m'ont programmé le samedi après-midi! quoi!? j'ai rien préparé! l'histoire, pour faire court, c'est qu'il y a ce séminaire-là, dans un lieu super hot dans le bois, tout entouré par un lac, c'est un ancien camp de vacance familial d'EDF (genre d'hydro-québec français mais qui roule plus au nucléaire) pis qui est squatté depuis quelques années par toutes sortes d'individus suspects, pas ou peu fiables dans mon genre, de quoi en tout cas faire capoter les journalistes de la revue de droite le point qui ont fait un topo dans le dernier numéro sur l'inquiétant take-over de la région par l'ultra-gauche radicale zadiste⁶...

⁶ https://www.lepoint.fr/politique/quand-l-ultragauche-investit-les-millelaches-11-08-2023-2531278_20.php



« mais qui sont-ils? “une grande partie d’entre eux sont des néoruraux” répond michel moine » (le point, 11 août 2023)

bref, comme c’était prévu depuis longtemps que je m’en vienne en france, je m’étais informé pour savoir s’il y avait pas un séminaire qui se donnait cette année, comme l’an passé, où j’avais pas pu venir parce que tout le monde s’était pitché en même temps aux bureaux des passeports (j’ai finalement reçu le mien au mois de décembre). comme de fait, au mois d’avril, élise m’envoie l’invitation. c’est là que je vois le thème : « séparation » (avec la carte du diable comme seule image ça me fait sourire). sur le coup, je m’étais dit fuck, pas le choix, faut que je prépare de quoi, que je propose une intervention, vu que je parle de ça dans ma maîtrise, que je parle de ça depuis des années, que justement j’ai l’impression d’avoir quelque chose d’original à dire. faque je leur écris, je leur dis que j’aimerais ben essayer de faire quelque chose à partir du point de vue québécois, sur le séparatisme, revenir sur quelques idées moins familières de fanon, genre wtf aujourd’hui, avec tout ça, pis avec les luttes autochtones, blablabla, ils me répondent « cool! on a hâte, peux-tu nous confirmer avant le 30 juin, avec un titre etc. ... » pis comme de fait je leur écris trois jours avant de prendre mon avion, à la mi-juin, encore dans le blitz pseudo-final de ma maîtrise pis du rush pour mon départ en plus de laith mon proprio qui me tombe dessus avec ses esties de menaces de marde, je réponds aux gens du séminaire, sorry guys, j’ai pas eu le temps de rien écrire, pis j’en aurai pas d’ici deux mois... donc à moins que ça vous dérange pas que je fasse ça en mode freestyle un peu tout croche, va falloir que je cancelle. pis après ça, pas de nouvelles. jusqu’à temps que je voie le programme, juste là! surprise. heureusement, j’étais pas à plaindre. j’avais eu droit à une caravane d’invité, avec du courant + de la lumière, une table, toute le kit, faque je me suis dit qu’il fallait que j’essaye. jusque dans la nuit, je me suis mis à penser, à brainstormer, en me disant que ce coup-là, j’avais pas le droit de tchôker.

quelques idées, j'ai rempli une page, mais j'avais pas de concentration. il y avait aussi les grenouilles (ou des crapauds? je sais pas) qui donnaient tout un show. ça sonnait exactement comme un keyboard new wave des années 80, je sais pu si je l'ai ai enregistré, il me semble que oui. c'était comme un carillon, ça faisait des variantes d'un petit jingle sur les trois mêmes notes : fa - mi - ré#. (un jour sûrement qu'on fera un cover avec passepoil.)

l'autre affaire, je sais pu si c'était pas le même jour, il y a finalement la madame du collège tav (aucun rapport avec les no-tav ni les sans-tav) qui m'écrit pour me demander si je veux prendre deux charges de cours à son cégep à l'automne (en litt). c'était par recommandation d'hubert qui a déjà une job là-bas. c'est comme un genre de cégep privé sur le boulevard décarie qui ont un mini programme francophone juste pour dire (ou pour contourner certaines restrictions? bref, c'est un peu louche). mais j'ai appelé direct de france la madame en question, elle avait l'air prête tout de suite à me donner le poste (envoie-moi juste un CV pour la forme qu'elle m'a dit) mais le problème c'est que je reviens pas avant deux semaines passé le début des classes pis pas question que je raccourcisse mes vacances. j'ai écrit à lanctôt, ça te tente pas d'essayer?

ça fait que je reviens à ma ride pour arriver dans le limousin. vers 6 heures, j'étais déjà rendu au village d'à côté, où il y a toute une autre gang qui organisait un party. sur les deux mêmes jours que le séminaire, qui est même pas à 10 km de là, ils faisaient une grosse fête de financement pour la maison des syriens, où il y a une gang de réfugiés d'installés depuis quelques années. je traîne là un peu, mais comme j'ai pas de tente, je me dis que suis mieux de pas veiller tard. je croise des vieilles têtes de il y a 10 ans, des jeunes de montreuil que je venais juste de connaître il y a deux semaines. j'avais le contact à jeannot (l'ami d'antoine) qui me dit que je pouvais crêcher à faux, pas loin non plus d'où je vais passer la fin de semaine. j'ai quand même dû marcher une trotte, une heure et demie avec mes sacs (mais j'étais rendu aguerri!). c'était beau le coucher de soleil, pis de chaque côté c'est juste de l'épinette, des sapins, du bouleau dans des vallons. on se croirait quasiment au québec, à part que la route est pas large pis toute bordée par de la bruyère, des orties pis du genêt. je ramasse deux grosses coulemelles. à la fin je me fais prendre par une alfaroméo qui me dépose pile à l'heure pour le souper. surprise chez jeannot (parce qu'en plus c'est pas chez lui, il a laissé sa maison à d'autres amis) je me retrouve à table avec anna que j'avais pas revu depuis 2015, aux funérailles d'amis communs. je l'avais connue au début de toute, dans le premier squat où j'étais resté, à paris, à la fin avril de 2003. c'est là où pour moi, il y a ben des affaires qui ont commencé. le lendemain, anna pis jeannot décident de venir avec moi, voir qu'est-ce qui se passe au lac. tâter l'ambiance. vendredi jour 1, c'est la présentation des groupes de travail. c'est-à-dire des gangs qui travaillent ensemble, le reste de l'année, qui viennent parler de ce qu'ils font, de leurs pistes de recherches, de la manière qu'ils

s'organisent, comment ça se passe, etc. en arrivant, le matin, l'ambiance était correcte. jeannot qui connaît m'a fait faire le tour des lieux. il me raconte en même temps les différents beefs locaux, la tension qu'il y a surtout entre la gang élargie de ceux qui font les séminaires pis qui viennent ici faire des retraites d'étude ou des résidences, pis la gang de totos qui squattent une cabane plus bas sur le bord du lac : la cab' (le jeu de mot je pense c'est voulu). dans tous les cas, on continue, on arrive à l'espace cantine, il y a du café à volonté, je retrouve encore toute sorte de monde, vieilles connaissances, des camarades, qui me présentent à plein de nouveaux, des plus jeunes, ça y est faut le dire, chu rendu vieux, mais il y a quand même une bonne dizaine de vraies têtes blanches, ce qui me rassure, au moins par rapport aux différences de gangs qui sont ici. ça commence. beaucoup de monde qui se connaissent pas (on est au moins une centaine, centaine et demi). on sent de la gêne, mais ça va, jusqu'à la dernière discussion de la journée où ça s'est mis à se lancer des tomates. c'est parti d'une discussion sur comment ça a pu jouer, dans un collectif, les divergences par rapport à la covid, pis comment se rapporter à tout ça, etc. le groupe qui parlait était content d'avoir pu continuer à se parler malgré les désaccords (on sait pas trop de quelle ampleur). c'est là qu'un gars de l'assistance en interpelle un autre (plus connu) pour lui dire que quand même, ses accusations avaient été un peu fortes par rapport à plein de camarades sous prétexte qu'ils avaient repris une bonne partie des consignes sanitaires officielles. accusés d'être lâches etc... le premier dit à l'autre : moi je vous défends contre ceux qui vous traitent de fachos, mais vous autres, faites donc un effort pour reconnaître que c'est pas ces choses-là qui font que c'est pu des camarades! à partir de là, c'était dit, toute la tension qui se sentait entre les pro pis les contre est sorti d'un seul coup. il y en a qui braillaient, d'autres qui criaient. mais finalement, malgré les inquiétudes légitimes de ben du monde sur le moment, ça a plutôt fait une catharsis. comme si c'était bon, la pression était ressortie, tout le monde a pu se dire son petit fuck you qu'il retenait depuis longtemps. après, ça c'est décontracté. c'est mon impression en tout cas. de ce que je comprends, c'est la première fois qu'il y a autant de confrontation directe dans ce réseau-là, entre camarades, par rapport à la covid.

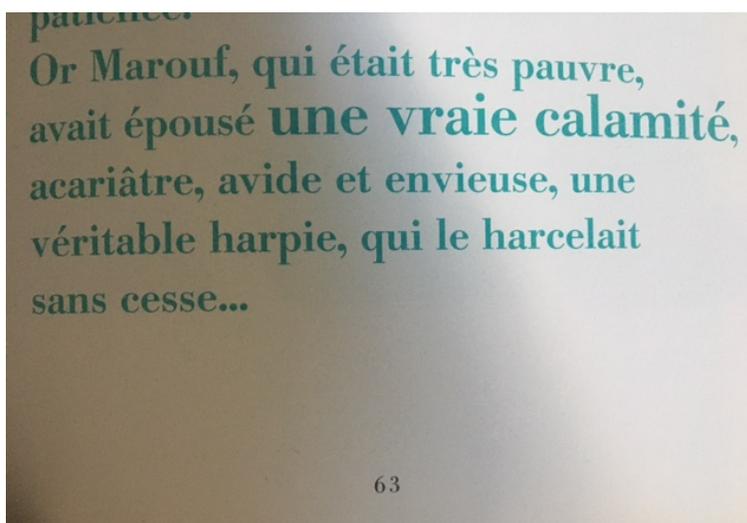
pour ce qui est des autres discussions, c'était pas mal moins tendu. Il y a trop de présentations que je voulais voir qui se donnaient en même temps. je me suis retrouvé le samedi matin dans la seule qui parlait de littérature. de la dissociation dans les œuvres de nelly arcan (qui veille sur moi!) on a jaser de travail du sexe, de psychiatrie, de trauma, j'ai pu faire des liens avec fanon, pis la critique de la catharsis. bref, je rentrerai pas là-dedans, mais sur le coup fallait que je commence à me réchauffer. je suis allé à la bibliothèque, pour essayer de mettre de l'ordre dans mes idées, me refaire un plan, transcrire tout ça sur du papier (pas d'imprimante!) question d'être prêt pour mon exposé, pour pas que je parte dans tous les sens pis dans mille digressions en oubliant le trois quart de ce qu'il y avait d'important. j'avais deux heures

devant moi. c'est pas gros mais anyway je savais même pu quoi préparer. too bad, que je me suis dit. en moment donné il faut juste que tu te pitches. faque j'ai refermé mon ordi pis je suis descendu me pitcher dans le lac. revenu à l'endroit où fallait que je fasse mon petit talk, le monde m'attendait, ils étaient juste huit, c'est moins stressant, faque tranquillement j'ai commencé. j'avais juste une petite feuille, pis mon ordi sur les genoux au cas où je voudrais checker mon plan, mais finalement je l'ai pas ouvert, j'ai rien regardé à part le monde. au bout de 15 minutes ça s'est mis à se remplir, pis à la fin, ils étaient pas loin d'une cinquantaine, à jaser, poser des questions. j'ai fait ça super tight, ça s'est super bien organisé, mes idées, l'enchaînement, j'ai pas trop perdu le monde (il me semble!) pis cette fois-là il y a personne qui a ri de mon accent québécois comme il y a 6 ans à l'EHESS. en gros, ce que j'ai dit, j'ai posé le problème séparatiste comme quelque chose qui arrive avant même la conquête pis les anglais, un séparatisme destituant, qui traverse l'histoire, mais toujours jugulé par la même honte québécoise, la peur du dehors, peur de passer pour des sauvages, déplier ça à travers l'histoire de la traite, des coureurs des bois, des autochtones, des métis, des acadiens, de la nationalisation de l'électricité pis des drop outs de 69, parlé de l'infériorisation culturelle comme d'un tabou dans l'extrême gauche, de la captation caquiste... pis tout ça ultra clair en 75 minutes.

le soir même, c'était la nuit du gros gros party à l'autre village pas loin. en pleine forêt. les suisses-allemands, fidèles à leur réputation, sont venus monter un setup incroyable de lumières, de caisses de son, chapiteaux, toilettes, buvettes tout ce qui faut pour un rave réussi. il y a même antoine qui est débarqué, je l'ai rejoint là-bas vers 10h30, lui pis jeannot, anna, d'autre monde, on a jasé jusqu'à tard, en se forçant pour danser quand même un peu. sur le dance floor un inconnu s'avance vers moi pis me félicite pour ma belle présentation. ça fait plaisir. et donc dimanche : longue journée de discussions, mais un peu trop de lacan pour moi (j'aurais préféré aller à celle sur l'écologie) surtout l'ambiance toujours plus cool, qui commence à feeler la « fin de colo », comme ils disent, dernier jour du camp de vacance, où tout le monde a l'air de s'aimer pis de pas vouloir s'en aller, d'ailleurs moi non plus je voulais pas m'en aller (mais enzo par exemple il avait pas l'air de savoir ce qu'il crissait là, le pauvre) j'ai essayé de prendre les quelques heures qui me restaient pour capter les liégeois, jaser avec un basque qui a pas pu voir mon exposé, les catalans, un jeune juif orthodoxe, mathilde, bernard... mais j'avais un lift, fallait que je rentre, zut. sur le chemin du retour, je vois le toyota d'antoine qui est arrêté en bord de route : ils sont au sauna avec jeannot. c'est un sauna public autogéré que jeannot a monté dans une roulotte sur le bord du lac (c'est dans le bois au bout d'un chemin, il y a pas de chalets). j'arrête me rincer, je leur fais mon recap de la fin de semaine dans une vapeur à 40° pis en nageant tout nu sur le dos pour voir en même temps les étoiles filantes. le sauna s'était fait attaquer à coup de hache, quelques semaines plus tôt, par des petits jeunes

du coin qui trippent pas trop sur les « néos ». (*c'est facile d'attaquer...* comme disent les gens avertis).
j'avais un lift, le soir, mais c'est surtout pour me rendre en suisse que je me cherchais encore une ride. à la fête, qu'on m'a dit, ils étaient 150 suisses-allemands. j'ai mis mon nom sur le babillard, mon numéro. 150 suisses, j'ai le choix! mais rien. pas une estie de réponse. ils étaient-tu trop organisés pour accueillir l'imprévisible? pour lifter l'hôte inattendu? anyway : je suis quand même plein de marde parce que anna, à la maison, elle me dit en suisse? si tu m'attends, moi j'y vais mercredi. comme quoi, faut croire que j'étais dû. antoine pis jeannot sont remontés vers paris.

c'est un de ces jours-là que lanctôt m'a écrit ses messages de panique, en m'envoyant une vidéo avec gretchen qui le menace. étrange prémonition : la veille au soir je lisais un petit livre pour dormir, c'étaient des histoires pour enfant. le hasard, des fois, il est là pour nous faire rire. (mais je pense pas que laith est à plaindre.)



marouf le cordonnier et autres contes,

catherine zarcate et laëtitia le saux, syros, paris, 1996

un matin, donc, la suisse. roule roule roule petite auto. dans la grosse pluie qui en finit pu, il a fallu qu'on sorte nos manteaux (au moins c'est pratique pour les lunchs, dans les aires de services). anna s'en allait plus dans le nord que moi, faque elle m'a déposé quelque part sur le chemin, un peu à l'est de besançon. on venait de rouler un bon six heures, en jasant tout le long. passé dole, dans ces coins-là, on a pogné le fameux « dôme de chaleur » qu'ils annonçaient à la radio. première fois que je sens le vrai chaud de l'été. mais pas non plus la mort bouillante, j'allais survivre. il me restait juste une centaine de kilomètres pis j'étais rendu chez poulet. il y a deux vendeurs de poudre qui m'ont laissé à pontarlier, qui connaissaient le québec à travers une escorte actrice porno youtubeuse ultra connue que moi évidemment je connaissais pas (ça veut dire quoi calisse de tabarnak, qu'ils me demandent en me montrant des vidéos de leur compte onlyfans, avant de m'offrir de la coke pis de me laisser leur numéro : tu vas faire la fête en suisse? dis-le à tes copains, on livre jusqu'à lausanne) après il y a eu 3 filles qui m'ont ramené sur un meilleur rond-point, là où il y eu le gars qui m'a pris qui s'en allait vers neuchâtel : à vol d'oiseau ça te rapproche pas, qu'il m'a dit, mais au moins t'es de l'autre bord de la frontière. c'était tentant. surtout que pour moi, la suisse ça veut dire des trains régionaux partout avec à peu près jamais de contrôle. je suis descendu au val de travers, j'ai pris l'express-genève, de neuchatel à yverdon, un autre train jusqu'à lausanne, il étaient timés comme leurs horloges. à 8h15 je buvais une bière chez poulet.

un dernier truc qu'il faut que je raconte, parce que c'est buzzé. c'est le premier soir du séminaire. je fais la queue pour le souper, je suis tout seul, faque je me dis que je vais parler avec le monde à côté de moi. les longues files, c'est souvent une bonne manière de rencontrer les gens. en avant de moi ça parle espagnol. ¡hola!, je me présente, je leur demande de quel coin ils viennent pis une des filles me répond qu'elle vient de sevilla, andalusia, je lui dis c'est drôle, j'ai rencontré un andalou il y a pas longtemps, en faisant du bateau, un gars qui naviguait tout seul, avec sa guitare. elle me demande comme ça, au hasard, ¿se llamaba adrián? t'es-tu sérieuse!? non seulement elle le connaissait, c'était comme son ami d'enfance, ou du secondaire, elle connaissait toute sa vie. elle était surprise de tous les détails que moi-même je connaissais : tu te rends pas compte, fille, on a passé 10 jours ensemble! c'était complètement fou, une aventure, j'ai cru que j'allais peut-être mourir là ou être élevé au ciel dans la grâce. oui, à travers tout ça on a eu le temps de s'en raconter! la fille donc, elle s'appelait andrea. elle voyait totalement ce que je voulais dire. il a quelque chose de mystique notre adrian. dans le bon sens du terme. (c'était quoi les chances, pour vrai?... attends que je conte ça à antoine!).

on s'est baigné dans le lac léman hier soir avec poulet. j'espère que vous passez toutes un agréable été. des gros bisous.

programme jour 2

9h30-11h30

schisme et hérésie dans le régime d'accumulation vert.

putain, folle. dissociation chez nelly arcan.

mort-déliation et pulsion

14h-16h

théologie chrétienne de la destitution

séparation : cosmologie et opacité

séparatismes canadiens.

16h30 -18h30

suspension et immanence

la séparation au prisme du tragique

la méthode du montage : perdre nous appartient encore.

ÉPISODE FINAL

pookie life ep.5

pointe st-charles, le 30 août

ça y est, je suis revenu. fini le grand voyage, la grande trotte. mais pas fini de courir parce que mes problèmes d'appart' sont pas réglés. comme dans toute bonne histoire, faut de la tension jusqu'à la fin. là on peut dire qu'il y en a en masse. rentré hier soir, aucune nouvelle de mes clés, de gretchen ou des autres. une chance, j'étais pas dans la rue. j'avais les clés de chez lanctôt. à matin je suis repassé voir (c'est à quatre coins de rues) mais personne pour m'ouvrir. je vois le char de tarafa (le petit frère de laith, celui avec qui je deal quand les autres sont pas là) qui est parké devant le bloc. le char est encore là l'après-midi quand je reviens sonner pis cogner, mais toujours personne avec une clé à me donner. j'ai vu quelqu'un bouger en dedans de l'appart' du rez-de-chaussée, mais qui a fait ben attention de pas se montrer. pas un signe, même pas pour me dire de crisser le camp, rien. sab est pas là, elle arrive juste la semaine prochaine, pis je peux pas trop appeler la police parce que j'ai pas de preuve d'adresse avec moi (c'est con). donc ça a l'air que ça va pas se régler tout de suite. à moins qu'à soir... je vous tiens au courant, de toute façon. en attendant, je vous finis ça, ce petit récit-là. il faut que je le fasse là, parce que sinon je me connais, j'aurai pu le gats, je vais retomber dans ma maîtrise, dans l'angoisse. c'est now or never. pendant que les souvenirs sont frais...

donc j'étais rendu en suisse. à lausanne. je voulais présenter poulet à des amis qui avaient construit la maison de paille, en plein centre-ville (en 2007), pis que j'avais aidé quand j'étais venu la dernière fois. poulet aussi il a déjà construit des maisons de pailles, au québec, pis je l'ai aidé, mais ils se connaissaient pas. faque on s'en allait voir andré à la ferme du joran. ça a de l'air que poulet avait failli y aller, déjà, pour un party disco d'écosage de pois chiches (les binnes à terre pis tout le monde danse dessus). c'est jona l'homme-pain, un autre compère du québec, qui l'avait mis dans la loop jadis. donc la ferme, c'est une première pour nous deux. andré, ça fait quand même 16 ans que je l'ai pas vu, il a dû prendre un petit coup de vieux. ça empêche pas qu'il est encore toffe, il a passé toute l'après-midi à refaire les chemins avec ses machines, en dessous d'un soleil de supplicé. il était temps qu'on arrive, avec notre bière pis

notre petit blanc. un bel endroit, avec les vallées autour (des champs de maïs, pas aussi charmant mais au moins, ça se mange) la « vraie » campagne mais à deux jets de pierre d'une gare de train. pratique j'imagine quand tu vends des paniers de légumes. il nous raconte un peu les dernières luttes du coin, contre la fracturation (gaz de schistes) la bétonisation (occup' du moulin d'amour + la zad de la colline, contre holcim etc.) il trouve que les discours publics dans les derniers mouvements manquaient de groove, de punch. je suis content que lui pis poulet se rencontrent, finalement. (les grands esprits...). ça va être pareil pour tous les autres que je vais lui présenter : le lendemain, l'autre comparse de la maison de paille, pek, qui s'est installé avec une gang dans des grands ateliers pas loin de la gare de renens (pas super loin d'où je squattais avec ewok fin 2003, le squat du « facteur sonne toujours deux fois », sur le bord des tracks, où c'est rendu des gros buildings clinquants) c'est une grosse place qu'ils louent quand même assez cher, mais ils ont des plans, pis ils ont des gigs pour faire rentrer des sous. ça fait un peu un mélange entre l'ancienne passe sur la rue de la montagne (que je mets en scène dans le roman de la partie création de ma maîtrise) pis une espèce de bâtiment 7 version lo-fi (pas de permanents payés ni de réunions à l'infini). des presses, de la reliure etc. (même une maison d'édition) un studio de son tout équipé en analogique, une shop de bois, d'autres ateliers que j'ai pas vu pis même une gang qui font des pâtes fraîches avec du blé. pek, lui, s'occupe du studio mais il est aussi après se monter un système pour imprimer des vinyles. c'est vraiment next level, comme on dit. en fait, c'est comme la passe (ou le rêve de la passe) mais qui a marché. en même temps, il a pas non plus tout l'aspect événementiel qu'on avait. pis c'est un peu ça qui a l'air de lui manquer, au camarade, même si tout le monde dans la place restent ultra politisés. ils arrivent à rester connectés sur quelque chose, d'une manière ou d'une autre, à s'arranger par exemple pour charger cher à des bourges pour que leurs skills pis leurs machines puissent servir aux amis, au mouvement, à whatever. longues jases le fun aussi, avec poulet, pis avec pek qui de temps en temps devait retourner lancer une bobine pour les tracks qu'il était après transférer. un son weird, mais poulet a reconnu le band pas connu qui jouait. évidemment. poulet qui a eu ben de la visite cet été, sasha + lolo + sa famille. pis qui s'en va au danemark raconter des choses savantes dans un colloque pour ergos. il a l'air dans un bon mood, c'est le fun de le voir. on aurait pu avoir deux semaines de plus pour avoir le temps de jaser de nos affaires, de travail, de valeur, de théories du langage ou de maisons, de buildings pis de terres à sortir du marché, mais on a pu jaser de nos histoires d'amour foireuses, de ce qui reste, ce qui continue. la vie.



lausanne, 2007

de la gang de la maison de paille, il y en a un autre que j'ai pas pu voir, c'est sky (un de ceux de la team de l'époque du facteur, lui aussi). une histoire de marde : il sortait d'un bar au portugal pis il s'est fait péter la gueule en sang (coma pis toute) pis là il était encore en convalescence prolongée. au moins ça a l'air qu'il est pas légume. J'y ai transmis mes salutations.

le lundi, le dernier soir avant que je reparte, j'ai finalement pu voir piko pis karine dans un bar (j'avais retrouvé leur contact par les punks de bateau à belle-île). karine c'est quasiment par hasard, elle passait là devant la terrasse, avec sa fille. ça a l'air qu'ils ont tous les deux fait un petit tour au québec, il y a quelques années. karine en 2017 en tournée avec « la gale » (c'est son nom de scène : elle fait du rap) piko, lui 2018 : en revenant du b.c. (où il me raconte qu'il a vu un cougar, à même pas 10 pieds de lui). mais à l'époque, ils savaient pu comment me rejoindre, pis j'étais pu trop à montréal. mais de fil en aiguille, on jase, je me rends compte que piko est même passé chez sala, à la « reine » (où j'ai vécu quelques années pis qui est resté mon pied à terre dans l'est de la ville) il me dit ouais ouais sur ontario, c'est pas un genre de grand loft à moitié brocante? goddam. sala lui avait donné une caméra ou je sais pas quoi. imagine, je serais tombé sur lui par hasard dans la cage d'escalier, en train de fumer une rouleuse. parlant de rencontres peu probables (toujours au bar, mais sur la table d'à côté) je vois une sorte d'apparition. il y a orson welles en personne, qui boit une bière pis qui nous écoute à moitié d'une oreille. de profil c'est lui, de face c'est lui aussi! je dirais de l'époque de la ricotta, ou de falstaff. même quand il parle, sa voix, c'est

orson welles je suis sûr, mais dans la version doublée en français. j'y demande son nom, il s'appelle christophe. c'est un geek de jeux qui traîne à la bossette. je lui parle de mes boardgames.

quoi d'autre? lausanne : j'ai pas eu le temps de passer à l'espace autogéré (j'aurais aimé voir fifon, le premier lausannois que j'ai connu, pendant le forum social de 2002), ni d'aller voir à quoi ressemblait notre ancien squat rue du mont-d'or (sûrement splitté en condos + sûrement qu'ils ont bouché le passage secret qui reliait les deux bâtisses, s'ils ont pas juste tout rasé). pas eu le temps non plus d'emprunter une guitare pour aller jouer mes quelques tounes à la gare, comme d'habitude. c'est là que j'ai buské pour du cash la première fois (si on excepte les deux trois fois dans le tunnel du westmount square avec mes amis de sixième année, en mode chorale de noël pour se payer des mister freeze). je me suis dit, en marchant dans les quartiers au-dessus de beaulieu, que je connaissais finalement pas grand-chose de cette ville-là, qu'à l'époque, on allait pas mal d'un squat à l'autre, on sortait pas dans les bars (j'avais pas une cenne). je me souviens juste une fois avec piko d'aller boire du fendant dans une taverne à fondue, pas loin du chauderon ou du grand pont. on était encore des ti-culs... il y avait pas non plus beaucoup de manifs. anyway. une chose qui marche encore, en tout cas, c'est ce que j'appelle ma crosse desjardins. en revenant de la bossette, le même soir, je vois les contrôleurs monter dans le bus. j'avais un billet, j'étais juste à côté de l'espèce de borne pour valider, mais je pense : vaut mieux garder le billet pour quand j'en aurai vraiment de besoin (genre pour aller prendre mon train sans me stresser, le dernier jour). donc je les laisse venir: titre de transport? ah non, désolé! carte de paiement? pis c'est là que merde elle marche pas! votre domicile en suisse, monsieur? j'improvise mais je connais pas le code postal pour l'adresse que j'invente. ils me trouvent ça vite avec leur machine. tiens mon homme, ton ticket. merci bonsoir.

le lendemain, finalement, je prenais l'autobus à 5h pour m'en retourner à rennes. à 5h du matin. pas eu besoin du billet que j'avais gardé, vu que la gare des bus cheap est dret à côté de chez poulet, pas loin de l'aéroport de blécherette pis du soi-disant « stade olympique ». j'ai gelé là-dedans, avec l'air climatisé. mal dormi, mal assis, presque pas lu entre lausanne pis paris. dehors, chaleur torride. je faisais un transfert à bercy (l'espèce de stade couvert de gazon genre wannabe vikings du futurs) faque j'ai eu le temps de faire un coucou à antoine qui travaille juste en face, à côté d'austerlitz. tout de suite à rennes, en arrivant, clémence me prend métro fréville (la station où je vivais dans le temps) pour me ramener au bois harel, le spot où j'avais fait le party avant de partir en bateau. je sais pu trop ce que j'en disais dans ma chronique, mais en gros c'est un boisé, avec des hangars, une baraque pis des roulottes que des amis ont pu acheter pour continuer à organiser toutes sortes d'affaires. je me souviens quand j'étais passé, au début, j'avais trouvé des vesses de loup géantes que personne voulait manger parce que c'était sur le bord de l'autoroute faque je les avais toutes bouffées tout seul. là c'était cool la semaine passée parce qu'ils étaient

toutes après se chauffer pour préparer le prochain party, le vendredi. un immense karaoke live : l'idée c'était de faire deux scènes face à face, en extérieur (avec un soundman dans une booth au milieu) pis sur chacune un band qui joue les tounes que les gens viennent chanter. donc pas juste du karaoke live, mais aussi un battle de band de karaoke. ça a marché! c'était malade. en plus des deux stages, on a construit une caravane on the side où le monde plus gêné pouvait chanter toute la soirée (toute la nuit, jusqu'au lendemain quand je me suis levé). c'était le fun de pouvoir passer quelques jours sur place, en amont du party, prendre le temps de rencontrer la quinzaine de personnes avec qui on a monté tout ça, surtout des gens que je connaissais pas, à part quelques vieux amis + anciennes colocs de clémence. avec elle, en tout cas, ça nous aura donné le temps de se recapter, jaser de nos vie, sans être tout le temps avec mille personnes. j'ai revu fabio encore, pis plein d'autres. ça a été un gros défi de timing, vu que l'idée c'était en même temps d'arriver à se voir avec sasha, pis qu'on allait pas non plus avoir trop de lousse. mais comme elle pouvait rester à l'appart' de solnik, à rennes, ça été plus facile de se coordonner. le vendredi dans la journée, j'ai même été capable d'aller la rejoindre, elle pis momo, pour qu'on se refasse un saut à la beach (avec des huîtres pis du petit blanc) avant qu'elle me ramène au party.

le lendemain, donc, back à val coussac. après un stop au super-u acheter des bébelles pour la rentrée scolaire. l'odeur de la rentrée sent pas pareil qu'au québec. il y a pas l'odeur typique de papier pis de crayons pis d'effaces neuves des papeteries de quand j'étais petit. anyway, c'est pas comme si j'étais vraiment nostalgique de tout ça. ça sent surtout la fin de l'été. avec sasha qui prépare son entrevue de job pour le lundi. au lieu de me mettre sur mon CV, je me suis mis à la popotte. le dimanche, on est allé voir marion à malensac, je lui avais promis. j'ai pu lui reprendre mes cinq livres de meschonnick que j'avais laissés dans son truck, plus un sixième qu'elle m'a donné (traité du rythme). c'était drôle de les entendre, elles se connaissent pas, mais elles ont eu les mêmes profs, pété les mêmes coches avec le même monde. je suis content qu'elles se rencontrent. pis le lundi, paquetage de bagages. sasha qui redescend de son stress d'entrevue. le soir, avec momo, on a joué au 10 000. sasha avait pas rejoué depuis le chalet à renaud, la shot qu'on revenait de l'acad en bike après le campement en 2006. maintenant c'est bon, momo peut s'en venir pis s'installer à st-pacôme, vu qu'il connaît les principes les plus élémentaires de la vie commune de l'hôtel de la station et de tous les membres en règle du crocodile surf club.

j'avais revu le bois harel, on était retourné à cancale manger des huîtres. pour vraiment boucler la boucle avant de retourner à l'aéroport il manquait juste l'hôpital, avec solnik. cette fois-là il y avait guinto, aussi, avec nous autres. un autre vétéran de la bande de geek des vieilles tanneries qui s'étaient retrouvés à repiquer leur moutarde dans les sillons de la terre gallo.

partir, quitter sasha, qui vit plein d'affaires en même temps. est-ce qu'on se revoit dans une couple de semaines? est-ce qu'elle va venir pour le byebye à mel? no sé. on pourra pas attendre six ans, ça c'est promis.

j'ai atterri juste au début de l'heure du trafic. donc aussi ben m'arranger tout seul. faire le smatte, sauter dans la navette du parking 9 pour aller prendre la 211, payer 3 piasses au lieu des 12 de la 747 pour aboutir aussi vite à la station lionel-groulx. pis de là encore la 71, jusqu'à la pointe. il mouillait dehors pis je me disais que coudonc, j'étais pas parti assez longtemps pour que ça fasse bizarre d'être revenu. comme déjà le retour plate à la normalité, sans la magie de la retrouvaille. faut dire qu'elle est poche la retrouvaille. à part des mardes d'appart', j'ai perdu ma carte sim en voyage, ce qui fait que j'ai dû niaiser des heures à matin pour me ravoire un téléphone qui marche (ce qui a inclus pour mon plaisir une belle virée au carrefour angrignon).

une fois posé, j'ai pu faire le point. j'ai pas juste perdu ma sim en voyage, mais aussi :

- mes gougounes
- ma paire de sambas adidas
- 2 paires de bobettes
- une paire de bas + un bas tout seul
- 5 brosses à dents (dont 3 dans la dernière semaine!?)
- mon t-shirt « beats rhymes and life » que je venais d'avoir au mois de mai
- le hoodie gris à zipper qu'antoine architecte m'a passé
- la deuxième paire de earbuds que sala m'a donné (les blancs)
- ma casquette « en grève » (mais pas celle des lightnings!)
- mon imperméable bleu
- ma frontale

sûrement que j'en oublie. mais tout compte fait, c'est vraiment pas pire comparé à la dernière fois.

tantôt, en début de soirée (pendant que je vous écrivais ce message-ci) je suis retourné jeter un coup d'œil à mon appart' sur wellington. j'ai vu de la lumière, en bas, mais personne qui m'a ouvert. ça fait deux fois, hier pis aujourd'hui, que sab la somme de me redonner un jeu de clés, mais gretchen elle s'en sacre. elle

répond juste de la marde comme quoi elle veut que je signe un contrat de sous-location. sinon pas de clé! pour vrai, elle est complètement cinglée.

tant pis pour chez nous, je pars à mandeville demain. pookie oblige. venez donc toutes à mandeville, mes petits pookies. le chemin de la branche à gauche. poutine, casse-toute, je vais faire du pain dans le four à bois. c'est le festival « hécatombe » édition 2023 ça se passe toute la fin de semaine, c'est l'affaire la plus badass qui se passe au québec ces prochains jours.

sinon je reviens dans quelques jours, avec sab. on va tirer les choses au clair. (pis tant pis si sont pas là.)

je vous embrasse!

ps : vendredi + dimanche + mardi et jeudi prochain (toujours à 16h30), il y a le film à amy qui joue au cinéma du parc : « produire la menace » (avec popov). ça a de l'air qu'il faut le voir. je pense y aller mardi ou jeudi.



« en salle à partir du vendredi 25 août »

faisant la lumière sur le monde obscur de l'infiltration policière, de l'incitation et des agents provocateurs, *produire la menace* montre comment les services de police et les agences de sécurité nationale du canada, auxquels des pouvoirs supplémentaires ont été accordés après le 11 septembre, enfreignent régulièrement les lois avec peu ou pas de comptes à rendre ou de contrôle.

Épilogue

la vida poukita no 6

à st-henri, le 17 octobre

un mois et demi plus tard (même un peu plus). c'est vrai que je vous devais un épilogue, mais ça a pas été simple. ni reposant. pendant que mon frère est au mexique, je squatte un peu chez eux pour écrire. sinon l'appart' de la rue wellington : pour ceux qui ont pas pu suivre la saga de première main, ou pour ceux qui sont mêlés tellement c'est tordu, je vais essayer de résumer. parce que non seulement ça continue, mais on dirait ben que ça faisait juste commencer. dans mon message d'avant, je revenais juste d'europe, je disais comment j'avais pas pu rentrer dans l'appart. je partais quelques jours à mandeville pis j'allais revenir après avec sab. j'écrivais ça le mercredi, pis je suis parti le jeudi. juste avant de partir, j'ai été sur le site pour faire mon changement d'adresse (officiellement je vivais encore chez lanctôt) je me disais que c'était plus safe si les choses se compliquaient (j'avais pas tort, vous allez voir). sab, de son bord, avait récrit à gretchen (the evil proprio) pour lui demander de m'ouvrir, en lui rappelant en passant qu'elle l'avait déjà mise en demeure. ça avait beau être chez nous, l'autre elle s'en foutait. elle a dit qu'elle avait pas d'entente avec moi (j'étais pas sur le bail), qu'elle ferait redonner les clés juste à sab si elle venait les prendre en personne ou sinon qu'elle lui mallerait en gaspésie. mais depuis où? depuis le liban? elle fait exprès pour nous baver. sab lui récrit pour lui dire qu'elle a pas le droit, mais qu'anyway elle va être là, avec moi, le mardi 5 à 14h. rendez-vous confirmé. entretemps je suis parti à mandeville, au palan, où je retrouve sab. c'est l'hécatombe, lolo pitche des frites du top de casse-toute mais ianis trouve quand même que c'est pas assez fou. bref, je reviendrai là-dessus tantôt. avec sab, ensemble, on se cringue. on est prêt pour l'action. mardi matin on rentre en ville avec le char de mathilde, on s'arrange pour être d'avance. sur la route, en s'arrêtant gazer, vois-tu pas que gretchen a récrit à sab, la veille. on avait pas de réseau, mais là ça vient de rembarquer. en gros elle dit que son beau-frère tarafa sera pas au rendez-vous le mardi. il est parti en vacance, désolé, il va revenir dans une semaine. autrement dit : bonsoir les caves. ah ben la grosse crise! qu'on s'est dit, si elle pense qu'on va rester de même à attendre dehors comme deux épais, elle sait pas avec qui elle joue. on s'était déjà dit : si elle nous fait ce coup-là, on appelle la police pis on fait défoncer. c'est ça que le comité logement nous avait dit de faire. ça nous met en maudit, mais en

même temps on se sent pas mal excités. on y va, estie. quand on arrive en face du bloc, comme de fait, il y a pas un chat. on appelle au poste 15, ça répond pas. on appelle 911 mais la madame nous dit qu'elle peut rien faire, qu'il faut appeler au TAL même si on lui dit que ça répond pas là-bas non plus, qu'ils nous parlent juste sur rendez-vous. où c'est qu'on va dormir, cette nuit, madame? on a payé notre loyer, nos affaires sont en dedans, pis il y aura pas de TAL pour régler rien de ça à soir. mais la madame veut pas comprendre, elle fait juste répéter le TAL, le TAL, moi je peux rien faire pour vous, faut que vous parliez au TAL. grosso modo mangez de la marde. faque il est 2h, un gros temps de chien, on est dehors sur le trottoir, côté soleil. ça tape. un des gars du RIL (le comité logement) nous répond qu'il s'en vient, il est mal pour nous, il rappelle la police. cette fois-là comme c'est lui ça passe mieux, ils prennent ça plus au sérieux. ils disent qu'ils envoient des agents, qui finissent par être là au bout de deux heures. avec nicholas (le gars du RIL) on a en masse le temps de jaser, pis on en apprend des bonnes. il nous raconte qu'il a connu laith dans une autre vie (laith : le chum à gretchen) pis que c'était pas ben ben glorieux non plus. pas surprenant. on sait à quel point ils ont des fiouzes de sautées. bref, les bœufs arrivent, ils sont pas sûrs de ce qu'ils doivent faire. au début ils sont méfiants, ils regardent le bail à sab mais ils sont toujours pas convaincues (c'est deux agentes) : quessé qui nous dit que c'est encore valide, ton bout de papier? la signature date d'il y a cinq ans. sab montre son permis, avec son adresse dessus, mais ça a l'air encore que c'est pas assez. (le gars du RIL en revient juste pas). pendant ce temps-là dans leur système ils trouvent mon nom, comme quoi je vis là (je suis fier de ma shot) mais il y a pas le nom de sab. ils sont pas sûres. ben voyons donc! qu'est-ce qu'il faut de plus? c'est là que lanctôt arrive en bike. on avait oublié les feuilles qu'on venait juste d'imprimer chez eux, tous les échanges de courriels avec gretchen. lanctôt part les chercher, il revient direct. les flics lisent ça, les deux voient ben que ça a pas de bon sens, pis qu'on dit pas n'importe quoi. ok, ok, on appelle nos sergents. pis tout d'un coup, ça a l'air parti. changement d'attitude total, elles disent qu'ils ont même leur serrurier, pis que ça devrait pouvoir marcher. nous on jubile. il fait chaud en sale, on a hâte d'être dans la douche, mais on se dit correct, ça prendra ben le temps qu'il faudra. mais... wopoupoup, minute! en moment donné, la constable est pu trop sûre, parce qu'elle vient de catcher une affaire : la serrure qu'ils ont changée, celle de la porte qui donne sur la rue, c'est pas la serrure de notre appart'. c'est celle de la porte de l'immeuble. on est désolées, on peut rien faire : votre proprio est dans le tort mais on peut pas nous-mêmes commettre un méfait pour faire appliquer la loi. han? de quoi? ça se peut pas! sont après nous niaiser, là. comme si c'était pas tout le temps ce qu'ils font, la police, péter des yeules, défoncer toute, pour faire régner l'ordre et la paix. quand c'est pour les droits des proprios, ça dérange moins. les trois, sur le trottoir, on pense acab, mangez de la marde, on se dit qu'encore on se fait crosser. la constable dit : vous pouvez appeler des serruriers, mais on peut pas faire venir les nôtres. ou

sinon, vous pouvez essayer de grimper, avec un échelle, passer par la fenêtre. pis genre quoi? la péter? oui, qu'elle nous dit sans rire, ou sinon escaladez les clôtures de cours, pis passez par en arrière (sous-entendu qu'ils allaient pas nous faire chier si quelqu'un les appelait). elles nous laissent une carte, avec un numéro d'événement. nicholas s'en retourne. le serrurier que j'appelle dit qu'il s'en vient, mais finalement il arrive juste à 8h, ou même 8h30. ça fait six litres d'eau qu'on boit à deux, plus deux bières que jean-marie, le voisin, est sorti nous offrir (je l'avais prédit à sab : jean-marie va venir nous voir, avec de la bière). au téléphone, le serrurier a dit pareil : ok, c'est beau, si j'ai votre bail, vos pièces d'identité, je défonce. mais juste avant qu'il commence son carnage (c'est une serrure pas standard, qu'il nous dit, ça risque de faire ben du dommage, de défaire toute la porte, on s'en fout qu'on répond, scrap toute!) on lui a dit qu'avant de partir, peut-être juste d'attendre qu'on aille voir si la serrure d'en haut a pas changé aussi. il nous regarde, comment ça celle d'en haut? pis là ça repart comme avec les flics. pu question qu'il démanche la serrure de l'immeuble. c'est hautement illégal, qu'il nous dit, ben énervé. il aurait pu être dans la marde, une estie de chance qu'on lui a dit juste à temps. fuck. d'abord on fait quoi? on passe par derrière? ok, mais vu qu'il y a pas de ruelles, passer par les cours ça veut dire jumper trois quatre-clôtures. pour la première ça va bien, il y a une porte, elle est débarrée, mais après le gars s'arrête tout de suite : j'ai pas le droit d'être ici, c'est des terrains privés. je suis vraiment désolé mais je peux rien faire. vos proprios c'est des porcs, il y a aucun doute. j'en vois des cas vous pouvez même pas imaginer. mais sérieusement je peux pas vous aider. ah ben tabarnak. ce coup-là on s'était vraiment fait avoir. la maudite porte de l'immeuble. qui c'est qui la connaissait, celle-là, la crosse de la double-porte?

à boutte

tant pis d'abord. on a dormi chez lanctôt, pis le lendemain direct on repart à mandeville. pas question qu'on cuise icitte en attendant après l'autre crise. tant qu'à avoir le char, en plus, aussi ben sortir de la ville. aller se baigner dans la mastigouche. la suite par contre est assez bad. 3 jours plus tard, il y a gretchen qui renvoie un message (pas un message d'amour). elle écrit, dans un courriel signé pis daté, que si jamais sab me fait un double, tarafa a le mandat de rechanger la serrure. on en revient pas. elle s'enfoncé encore plus dans sa connerie. pis elle nous donne toutes les preuves. il y a vraiment pu rien qui la gêne. en même temps, c'est là qu'on se rend compte comment on est petits. en fait, les proprios peuvent à peu près faire tout ce qu'ils veulent, ils savent que dans le fond ils ont des grosses chances de s'en sortir. ils savent qu'il va falloir qu'on se tape le trouble d'aller en cour pour régler ça devant un juge pis que ça tente à personne pis que c'est pas tout le monde anyway qui connaît ses droits. tant qu'à s'être mise déjà dans la marde, c'est comme si gretchen avait décidé d'y aller le plus loin qu'elle peut, en nous intimidant, en nous gardant

dans un stress permanent en se disant qu'on se tannerait pis qu'on ferait juste s'en aller. le cauchemar. ceci dit, on a encore toutes les chances de gagner, encore plus que jamais. sauf que le moral des troupes descend. on est fatigués, on commence à être moins en mode warrior. sab surtout, elle est à boutte. elle a du trouble sur le deuxième front : quand je suis revenu, elle venait juste de casser avec son chum pis elle était partie rejoindre des amies. mais là ça a de l'air que ça se complique. parce qu'ils ont aussi une maison ensemble en gaspésie pis l'autre de l'autre bord il veut pas trop accepter le deal. l'adrénaline retombe, c'est l'anxiété qui reprend.

faque rendu là, on est mieux d'avoir une clé. parce qu'on a ben vu avec le TAL, on pourra pas demander d'ordonnance pour intégrer le logement tout de suite. pas dans notre situation (le comité de logement viennent de l'apprendre : c'est plus compliqué qu'ils pensaient). on va voir. comme de fait, on se pointe à 10h, le mardi, l'heure du nouveau rendez-vous. on sonne. au bout de trois minutes (c'est long trois minutes), notre bonhomme sort de sa grotte. on a dû le réveiller. il avait vraiment un air de marde (un air hagard devrait-on dire), avec sa blonde terrorisée dans le cadre de porte à côté de lui. il tend la clé à sab, avec le menton par en avant, here you go, pis il retourne se cacher dans son ostie de taudis à la marde. (mais ceci dit je vivrais ben dedans s'ils voulaient nous vendre le bloc). comme lanctôt le craignait, la porte d'en haut était pas barrée. on rentre, il y a rien qui a bougé. je m'étonne à quel point j'avais laissé la place clean. c'est parce qu'en moment donné, dans l'histoire, il y a shannon qui était censée venir rester là. elle s'en venait passer trois semaines à montréal, en juillet, travailler sur son film. ses productrices (dont amy) me payaient le mois, même un peu plus (je leur avais laissé des clés). une crisse de chance que je leur ai dit que ça s'en venait weird avec mes proprios. elles ont eu le temps de se revirer de bord.

bref, on a la clé, on rentre. première des choses : on s'en va chez lister juste à côté (le serrurier) pour se faire des doubles. on remonte manger chez nous, mais on retourne après ça chez lanctôt. nos sacs à dos sont encore là-bas, pis en réalité on a envie d'être tranquille, on se voyait pas rester chiller avec l'autre moron en dessous de nos pieds, qui entend ce qu'on dit, qui guette ce qu'on fait (au moins je pense pas qu'il parle français). peut-être pas tout de suite. mais pour pas prendre de chance, on se laisse une fenêtre à moitié entrouverte, qui donne en arrière. en cas. on refait la même chose les jours d'après. on va dîner là, comme ça ils voient que sab est ici. mais finalement elle peut pu, elle veut pu rester à la pointe. trop débordée par tout ce qu'elle vit en même temps. elle a besoin d'une place où elle va être calme, pis chez lanctôt c'était peut-être trop proche, ou je sais pas trop. elle avait besoin d'être toute seule. en tout cas, ça adonne que milène, qui est dans hochelag, s'en va là live en bretagne voir sasha. une affaire de fou. vu que sasha va pas pouvoir venir dire son bye à mel, c'est mel finalement qui a décidé d'aller la voir, pis il y a milène qui l'accompagne. elles sont même parties à trois, mel, milène pis cath babin, en mode yolo (une

chance que cath était là parce que finalement, à l'aéroport, ils ont pas voulu que milène embarque, elle a dû se reprendre pour le lendemain).

anyway, ça fait que sab, à ce moment-là, s'en va dans l'est, rester toute seule. pour moi, c'est sûr que c'est plus stressant d'aller chez nous sans que sab soit là. j'étais content qu'elle s'en vienne rester avec moi pour un petit boutte. on allait pouvoir checker des films, manger des affaires, jaser de toute. too bad. il va falloir que j'assume de retourner m'installer, de recommencer ma vie, en sachant que n'importe quand il y a l'autre bozo qui peut être tenté de changer les portes. comme de fait, les premiers jours, quasiment chaque fois que je rentre ou je sors, il y a tarafa qui sors la tête pour voir qui c'est qu'il y a dans l'entrée, qui c'est qui tourne la clé. tant pis, je me dis, faut juste les laisser venir. on récrit quand même une autre lettre à gretchen. on lui redit que ce qu'elle fait c'est illégal, que si elle veut vraiment me crisser dehors, qu'elle fasse donc comme tout le monde pis qu'elle traîne sab à la régie. ça a eu l'air de la calmer, parce qu'elle a pas répondu. pis la serrure a pas changé. mais même avec tout ça, elle a jamais retiré ses menaces.

il faut écrire de quoi

pour nous, les prochains moves, c'était d'ouvrir une plainte au TAL pis de faire les démarches pour l'aide juridique. pis de faire la cession de bail avant que la loi nous change la game. la crosse de la double-porte, en tout cas, je l'avais eu de travers. pendant que j'étais chez lanctôt, mais juste après qu'on ait récupéré la clé, je me suis dit qu'il fallait que j'écrive. en fait, au début, j'étais parti pour écrire mon fameux épilogue, celui que j'écris en ce moment même (un mois plus tard), boucler la boucle avec les histoires de mandeville pis nos nouvelles de la guerre avec gretchen. mais je me suis dit qu'il fallait que ça sorte ailleurs, avec une autre forme. j'ai essayé d'écrire de quoi pis de l'envoyer aux gros journaux, aux députés, à n'importe qui. fallait ben essayer de brasser la cage, un peu, voir ce qu'on peut faire avec cette histoire-là de « porte magique » qui a pas de bon sens. je l'ai écrit d'un coup. je disais en gros comment c'est absurde que la seule chose qui empêche les proprios de changer la serrure sans préavis (pis surtout sans redonner la clé à nos colocs ou nos amis qui s'occupent de l'appart' quand on est pas là) c'est la menace d'être punis par le TAL éventuellement un jour. qu'est-ce qui se passe si on a un chat à nourrir, des plantes, ou s'il y a quoi que ce soit qui nécessite d'avoir accès au logement? le TAL va pas les ressusciter, nos minous. mais pire, si le proprio décide qu'il change la porte sans laisser la clé à personne (avec bail ou pas), qu'il disparaît en australie sans laisser rien à un concierge ou qui que ce soit, ça peut prendre combien de temps avant que le TAL émette une ordonnance? des mois! imaginez, moi pis sab on est pas pire, on a pas de job en ce

moment, pas d'enfants, rien qui nous mette trop dans la marde, pis on a des amis, on connaît nos droits, on sait se défendre. on va y aller au TAL, un jour. imaginez du monde plus normal, ou des gens plus précaires qui ont pas de réseaux, ou qui parlent pas français, ou quoi encore, imaginez qu'un proprio véreux embarre dehors un bloc au complet de familles d'immigrants, dans un immeuble pourri qu'il veut retaper illégalement ou god knows quelle raison : il y a rien qui l'empêche. ça risque juste d'être une cause dans un an. mais toi par exemple si tu payes pas ton loyer, on peut te sacrer à la rue en dedans de la semaine. bref, c'était ça mon coup de gueule. évidemment que le devoir pis la presse c'était trop pour eux autres, avec mon style pis mon ton, c'est sûr que ça passe pas (même si j'ai fait des efforts : frapper me l'a même récrit en partie pour essayer de bypasser la censure).



Maxence L. Valade, Carlos Mello et Denis Vaquette doivent se trouver un nouveau logement après avoir été expulsés par le propriétaire de l'immeuble où ils habitent, dans le Sud-Ouest de Montréal. Ce dernier souhaite procéder à des rénovations.

ADIL BOUKIND LE DEVOIR

et souhaiter protéger davantage les locataires, le conseiller Craig Sauvé a admis que les pouvoirs de la Ville étaient limités en cette matière. « Nous sommes très préoccupés par ce genre d'agissement. Ce n'est pas ça qu'on veut voir dans nos quartiers. On veut que nos quartiers demeurent abordables, inclusifs et qu'il n'y ait pas ce genre d'évictions », a-t-il expliqué.

À l'instar de plusieurs autres arrondissements montréalais, le Sud-Ouest a adopté, en mars, un règlement pour limiter les « rénovictions » et interdire toute subdivision de logements existants ou réduction du nombre d'appartements dans les bâtiments comportant trois logements et plus.

Il s'agit d'un pas dans la bonne direction, mais c'est encore insuffisant, estime Hassan El Asri, du RIL, qui compte bien participer aux consultations sur ce règlement pour inciter la Ville à être encore plus restrictive.

« Le fait que des propriétaires puissent déloger des gens qui ont des racines dans un endroit pour le seul motif de faire du profit me paraît complètement aberrant », estime Maxence L. Valade qui souligne que les personnes âgées ou avec un handicap qui subissent ce type d'éviction sont encore plus à plaindre que lui.

Il n'a pas été possible, lundi, de parler au propriétaire de l'immeuble de la rue Centre, Marco Turchetta.

« évincés » (le devoir, 30 juin 2020)

échos

c'est pas sorti dans les journaux, mais c'est pas passé dans le vide non plus. mon conseiller municipal, craig sauvé (celui devant qui on était allé chiâler, 4 ans plus tôt, avec maxence pis guylaine, contre notre future rénovation de la rue centre) je sais pas s'il savait qu'il allait me voir là, mais il se trouve que le vendredi (le lendemain de mon envoi) je le croise au party du musée des ondes, à st-henri.

craig avait lu le texte. il était ben désolé, mais ça a pas eu l'air d'y donner des idées. il y en a un autre qui était plus combatif : quand j'étais passé au bureau du RIL voir sébastien, il m'avait montré une liste d'avocats qui prennent des mandats d'aide juridique. je tombe sur un nom que je connais, je me dis fuck, la dernière fois je l'ai vu il était en droit à l'UQÀM, c'était à peu près dans le temps de la grève. maintenant ça a de l'air que c'est maître johnson. sébastien me dit que c'est un bon avocat, mais bonne chance pour le rejoindre, il est ben occupé. il retourne même pas nos appels. manuel johnson sacrament! on s'est connu en 2002, on a même ouvert un squat ensemble, à st-henri, avec la gang de la rue brique, du POPIR pis de la CLAC-logement. une grosse bâtisse sur st-antoine qu'ils ont transformée après ça en condos. il peut pas ne pas me répondre. une pierre deux coups : j'y ai envoyé mon texte, mais comme de fait pas de réponse. le samedi 16, il y avait la manif dans hochelag contre le projet de loi 31, censé faire chier notre droit de céder notre bail. je me dis : je suis là, pas le choix d'y aller. en plus ça va me permettre de revoir du monde, pis de parler de mes problèmes. ça fait pas cinq minutes que la marche a décollé (du parc préfontaine) que j'entends quelqu'un me crier après : denis! mais oui, bon yeu, c'était manuel. il me dit j'ai eu ton message, j'ai pas eu le temps de te répondre mais inquiète-toi pas, je vais aller avec vous autres, on va se battre! un bon 10 minutes, j'y raconte toute la patente, dans les petits détails. il avait l'air d'avoir hâte d'aller sur le ring. dans les groupes sur place qui avaient callé la manif, à part le RCALQ (avec le RIL, le POPIR et compagnie), il y avait aussi une gang d'hochelaga, qui venaient juste de lancer le FLIP (le front de lutte pour un immobilier populaire). ils cherchaient justement des témoignages à publier sur leur site. allez-y fort, gênez-vous pas. by the way : je veux juste dire que dans mon texte, j'ai tenu à pas cibler gretchen pis laith personnellement, j'avais pas envie de mélanger les scandales pis de faire plaisir aux chroniqueux du J-de-M qui auraient ben été content de revirer ça dans leur délire anti-woke : regardez, haha, des gauchistes proprios anglo palestiniens qui sacrent dehors des gauchistes francophones, hahaha, oink-oink.

finalement, il y a même QS qui a répondu. j'avais écrit au nouveau dude du sud-ouest, mais son bureau m'a transféré à celui de fontecilla, vu que c'est lui qui s'occupe des questions logements. son attaché politique qui me contacte. il me demande s'il peut m'appeler. ils préparent un move avec le parti, ils font

une genre d'enquête sur des exemples de cas fuckés. je réponds sur mon cell, le gars il me dit : attends, je pense qu'on se connaît. t'étais pas à rostock, il y a quelques années, dans une forêt ? c'était tristan, on s'était connu pendant le G7 en allemagne en 2007, avec amy, amé pis tout une autre gang de quèbes masqués. la morale de ça c'est quoi?

céder son bail

dans les semaines d'après, il s'est pas passé grand-chose. la cession de bail, on voulait régler ça. mais sébastien du RIL me disait : attend d'avoir ton rapport de crédit! comme ça si elle refuse, ça va montrer encore plus sa mauvaise foi. mais là je suis tombé dans d'autres limbes écoeurants. desjardins, qui sont censés m'offrir le service gratuit à cause de l'affaire des fraudes d'il y a quelques années, ça a de l'air que leur système me reconnaît pas. il font affaire avec transunion, ils peuvent pas me donner mon score. je paye toute, depuis tout le temps, ils m'ont même monté mes cartes quasiment plus haut que tout ce que je gagne dans une année. je suis A1. mais personne peut me dire pourquoi ça marche pas... des heures de ligne en attente avec de la musique de marde. j'ai essayé avec equifax, avec eux au moins leur toune est pas pire. au début tout le monde me dit que le problème c'est l'adresse. ils font le changement, ils me disent ressaye dans 2-3 jours. je ressaye mais c'est pareil. desjardins, transunion, les deux se renvoient la balle (ou plutôt ils m'a tirent à moi comme un chien qui revient tout le temps) trois fois quelqu'un me raccroche au nez. ils me font remplir des formulaires de plainte : t'auras des news dans 3 semaines. je dis scuse madame, j'ai un bail à signer là, je fais comment? tu manges de la marde. en moment donné ils me demandent, pour m'identifier, c'est quoi monsieur votre date de naissance, je dis 17 mai 82. pis elle me dit non, c'est pas la bonne date. ben voyons donc! ils vont-tu m'ostiner sur ma date de naissance? c'est pas ça l'info qu'on a eu par votre banque. elle me dit que chu né en 85! que c'est clair que c'est ça qui bloque. ça a encore pris deux semaines, je mens pas. desjardins disent que c'est pas eux, que ça a pas rapport. la crosse, au final, c'est qu'en plus ils m'ont chargé 28\$. mais au moins c'est fait. on a pu envoyer l'avis de cession de bail. ça c'était juste avant hier. réponse de gretchen aujourd'hui. tout frais. évidemment, elle veut des références de proprios, elle veut une preuve de mes revenus. faque fred, i guess qu'elle va t'appeler. le fuck après, c'est que j'ai pas de job, j'ai pas de prêts bourses, j'ai pas de BS. je suis un sans-chèque depuis avril. j'ai de quoi survivre, j'ai du cash de côté. mais elle, c'est clair, elle veut juste me faire chier. d'ailleurs, pour nos histoires de régie, la bataille est reportée à je sais pas quand. le temps que sab reprenne le dessus sur ses autres troubles de maison. ils ont pas fini avec nous autres.

pour finir ça je voulais vous conter le festival à mandeville, mais j'ai déjà en masse abusé de votre temps. en gros, si je vais vite, c'était un peu mon voyage qui continuait de ce bord-ci. j'ai fait mon pain dans le four du palan (10 kg de farine!) chanté dansé all night long mais pas fait de show avec paspoil cette année (qui est venu lui en moto!) rencontré du nouveau monde, entre autre le camille de grenoble avec ses fameux béciques à batteries, il y a mapi qui est venue fêter parce qu'elle lisait mes belles histoires (comme quoi ça sert) la question cette année c'était comment faire l'année prochaine pour pas que la fête devienne trop big. menacés par le succès, la vraie angoisse (laissez-moi rire ou lancez-moi des frites!). anyway, autour du feu, ou pendant qu'on testait le nouveau spot de baignade, j'en ai appris encore des bonnes sur mes proprios. les gens me racontent ça, les uns après les autres. ben oui c'est des fous, tout le monde le sait. c'est juste après ça que je suis allé voir les tweets à laith pour la première fois. je vous en traduit des morceaux :

« j'ai une devise : la vie est trop courte pour les lacets ou pour divertir les juifs suprémacistes blancs avec autre chose qu'une balle dans la tête. »

« ça fait longtemps que j'ai arrêté de partager les travaux de juifs blancs, même s'ils sont antisionistes/anti-impérialistes, parce que ça réaffirme la suprématie blanche juive dans leurs têtes et dans celles des peuples colonisés. »

« vous les connaissez bien toutes ces grandes gueules pleines de marde de juifs suprémacistes blancs; quand on va libérer la palestine et qu'ils auront pas le choix de s'en retourner d'où ils viennent, ils vont redevenir les petites putes susurrantes de leurs maîtres chrétiens/laïcs suprémacistes blancs. »

pis je vous en garde deux en anglais pour que vous sentiez toute l'élégance (désolé, c'est hors contexte) :

« french frogs are very tasty roasted, go back to your franco gutter »

« lol, i think frogs have much less IQ than 77, and french is an ugly language »

bref, un voisin sympathique. pour le reste, après le festival, j'ai déjà pas mal raconté. mais quand on retourne à mandeville, avec sab, il y a les voisins à la rivière qui se sont mis à me crier dessus. je pissais dans un buisson. la madame : y'a pas de toilettes chez vous tabarnak!? vraiment fâchée, agression directe. coudonc, je me suis dit, on peut pu pisser dans le bois? ils voulaient pas nous lâcher, parce que moi pis sab on était tout nus, ça leur a fait sauter une bolt, il y a des enfants, ici, qu'elle criait, il y a des handicapés! ben voyons donc, je me suis dit, moi aussi madame ch't'handicapé! c'est vrai en plus, j'ai mon papier, mais le mari de la bonne femme il a pas trouvé ça drôle, il est descendu sur le bord de l'eau comme s'il voulait se battre, ou plutôt *me* battre (je tiens à noter qu'il y avait pas un estie de chat à part eux autres). anyway, juste pour dire que ce jour-là (après les menaces de gretchen pis le niaisage de l'ex à sab) on avait juste besoin de relaxer. ça nous a refroidi plus que d'être dans l'eau.

ma maîtrise

lentement, à côté de ça, il y a ben fallu que je me rembarque dans le travail. ça a pas été simple tout de suite. toutes sortes de démarches, de paperasse pis de niaisage. encore il y a deux semaines j'étais dans les demandes de dérogation pour qu'ils m'accordent deux sessions de plus d'aide financière. pis faire les dossiers de bourses de l'UQÀM. je croise les doigts pour avoir peut-être un petit mille piasses. j'ai renvoyé des CV, pour trouver de quoi un jour semaine, au moins avoir une source de cash si jamais gretchen me demande. à date en tout cas j'ai rien de tout ça.

donc mi-septembre, je suis chez nous. je rouvre mon ordi, mes fichiers, ma maîtrise, j'essaye de me relire pis de me remettre dedans. la panique embarque. la nausée. je regarde les 55 pages que j'ai envoyées à mon directeur, juste avant de partir, pis tout de suite je le sais que ça marchera pas. mon texte est pas loin d'être fini, mais il y a de la job, c'est pas fait. pis j'ai encore un essai à écrire (autour d'une quarantaine de pages). j'ai beau me remettre sur les pilules, écrire tous les jours, me dire qu'il faut juste que je rende de quoi, même si c'est plate pis écrit tout croche, je vois ben que le plan sur lequel je veux me baser ça reste encore trop mégalomanie, comme toujours, pis en plus ça fitte pu aussi bien que ça avec ce que j'ai fait dans la partie création. l'envie de lâcher me pogne solide. j'ai rendez-vous avec philippe, mon directeur, la semaine d'après. je me dis au moins j'attends de le voir. mais pas question que je me rembarque pour un an de plus de rédaction, avec pas de revenus pis même pu de fun. cet hiver je me pogne une job, ou je crisse le camp, mais il y a une câlisse de limite pis je peux pu la repousser. quand je vois philippe, j'y dis ce que je viens de dire, j'y dis que j'ai pu le goût, pis finalement je lui propose un autre deal. inspiration du désespoir, du gars sur le bord du précipice. je lui dis comment que j'ai eu du fun à vous écrire, à vous

autres, pendant l'été, que c'est ça qui me donne de l'espoir que c'est pas tout le temps quelque chose de dur, qui me fait souffrir. écrire, ostie, pas se faire chier. j'y dis que je serais game de changer mon projet, de faire mon mémoire avec mes récits de cet été. peut-être les emails de gretchen on the side, une couple de tweets à son chum, je sais pas trop. simple simple simple. fuck le reste. pis je fais un essai, que j'y dis, je commence cette semaine, ça va être basic, pis je vais dire pourquoi j'ai eu autant de la misère à la finir, cette maîtrise-là. pis that's it. ben si c'est ça que tu veux faire, qu'il me dit philippe, pourquoi pas. faque oui, les amis, je m'arrange pour clarier ça. je vais peut-être redevenir moins plate pis blasé. retrouver la joie avant Noël, pis on fait un party.

contre-offensive

dernier petit truc. samedi il y a dix jours, c'était une journée dans la pluie. je suis parti en bike voir un film pis un show. c'est le band à fred qui jouait aux fous (guernica). je dis ça aussi parce qu'il y a eu un moment, assez beau, après mortier (le band d'un autre de mes amis) il y a eu des mots à la mémoire de norman. une minute de silence. j'étais avec lui la veille de sa mort, quelques jours plus tôt. penses-tu que je savais. j'étais avec lui à la manif dans hochelag, avec le RIL. faque RIP mon chum. oi! c'était une journée de marde, dans le monde, en plus de la pluie. c'était le début de la contre-attaque d'israël sur gaza. le soir, quand je suis rentré, ben tard, après être passé à l'after au DIRA (la biblio + archives anar au-dessus de l'insoumise), je vois un point rouge au-dessus de ma porte (que dis-je : la porte de l'immeuble). ils venaient de poser une caméra, les esties. c'était-tu encore pour nous faire chier, nous dire by the way on vous watche, on va le voir astheure qui c'est qui rentre qui c'est qui sort? où si c'est à cause de la parano. pas oublier qu'il y a un drapeau de la palestine dans la fenêtre en bas, pis que laith m'a déjà dit, au début de l'été, they're threatening me, me and my family, they've posted a picture of the building on the internet, even picture of my daughter, they say we know where you live... they are very dangerous people. faque c'est-tu ça? ils on peur que les sionistes viennent avec des briques pis des molos? je sais pas si j'ai peur que le bloc passe au feu, mais rendu là j'ai décidé qu'il fallait que je m'en sacre pis que je recommence à vivre chez nous. pis que je me remette à écrire.

love and rage, comme ils disent,

denis



norman laforce (rip) v. 1982

La Pookie Life ça finit jamais

pointe st-charles, le 23 juin

salut. il y a des nouvelles faque je vous écris. il fait chaud, les cerises en arrière sont sorties, j'ai juste envie de sacrer mon camp mais je suis pas encore en vacance. je commence avec l'appart' : lundi de la semaine dernière je passais au TAL parce que gretchen veut reprendre le logement mais je conteste. ce qui s'est passé depuis fin octobre c'est qu'aussitôt que j'ai repris le bail de sab (officiellement le 1^{er} novembre) la madame king m'a envoyé un nouvel avis de reprise (« for myself », qu'elle a écrit) cette fois-ci dans les temps. encore que j'ai failli gagner ma cause par défaut, parce qu'après réception de mon refus elle avait 45 jours pour m'envoyer la notification officielle de convocation au tribunal. le jour 42, un vendredi, j'ai vu une lettre de huissier en dessous de ma porte, avec un mot qui disait juste « veuillez svp nous appeler à tel numéro ». j'aurais ben pu ne pas appeler, partir quelque part jusqu'au lundi. ça aurait été fait. un an de gagné automatique. mais je sais pas pourquoi, je me disais que je voulais y aller, je voulais passer devant le tribunal pis voir l'autre s'enfoncer en essayant de se défendre. j'étais tellement sûr de l'avoir, je me disais : ils ont déjà l'appart' au-dessus pis celui d'en-dessous, même si le beau-frère pis sa blonde en occupent un des deux. avec toute l'histoire de l'été 2023, le juge va ben voir qu'il y a un litige, que la proprio est pas ce qu'on appelle « de bonne foi ». j'aurais pu gagner « technique » mais je voulais que ça reste dans les dossiers, que ce soit marqué en quelque part, qu'il y ait des traces légales de comment c'est une estie. faque bref, j'ai appelé le numéro, la huissière est venue à 7h du soir, le vendredi, me porter le bout de papier. j'ai signé, j'étais confiant.

maintenant je le suis peut-être un peu moins. à la première audience, gretchen a dit que son beau-frère vivait en haut, pis qu'en bas c'était un loft, pas de chambre fermée, que c'était pas assez pour eux-autres avec les 3 enfants. qu'en plus c'était le local de sa business, son OSBL. mais son histoire est pas nette. au départ elle disait qu'elle voulait l'appart' pour elle-même, qu'elle revenait à cause de la guerre, pis soudainement c'est rendu qu'elle veut le reprendre pour sa fille la plus vieille, pour qu'elle puisse venir vivre ici au moins six mois avant de s'inscrire à mcgill pour pas payer les frais d'étudiants étrangers. j'ai eu l'aide juridique (il a fallu que je cote 700\$) mais mon avocate est pas sûre qu'on puisse gagner. comme c'est là au moins on gagne du temps parce que le procès s'allonge, ça fait deux fois qu'on se présente pis c'est pas encore fini. à la première audience (au mois d'avril) gretchen braillait parce qu'elle a dit qu'elle avait déjà pris ses billets pour s'en venir le 3 juillet. mais elle a compris que ça s'enlignait pour pas que la

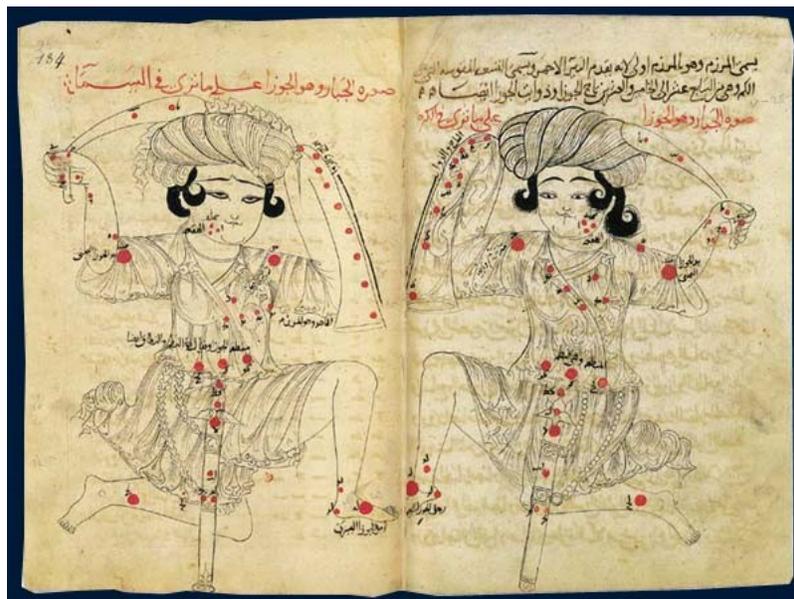
cause finisse avant. who'll have to pay for my accomodation, is it the tenant? je vous jure, elle a dit ça devant la juge (en visio). elle allait être dans la rue à cause de moi! elle a le sens du comique, quand même. (comme la shot où elle m'a proposé une entente hors-cour : 250\$)

anyway, elle peut ben brailler mais c'est son avocate à elle qui a fait remettre la première date. prochaine audience au mois d'août, donc je serai clairement pas parti d'ici avant le 1^{er} septembre. ce qui m'arrange quand même pas mal parce que je sais pas, j'ai aucune idée de ce que je vais faire ni d'où je vais vivre cet automne. j'essaye de me trouver des charges de cours dans un cégep, potentiellement en région, dans le kamou, à matane ou à joliette, n'importe où qu'il y a des chums pas loin, mais je risque d'apprendre si j'ai une job juste deux ou trois jours avant le début de la session. redéménager à la fin août, s'il avait fallu que je sorte mes affaires avant le 30 juillet, je l'aurais pas trouvé super drôle. (en plus que j'ai pu de char).

je dis que je donnerais des cours. c'est parce que oui, cette fois-ci c'est la bonne : j'achève! mon mémoire est fini! une question d'heures, peut-être, au moment où je vous écrit. ça y est, je vois le boutte. je le touche. c'est ça mon autre nouvelle. je vous avais dit que je finirais à noël, pis je m'étais juré que je dépasserais pas le deadline du mois de mai : j'ai travaillé comme une brute tout le mois d'avril, j'étais sur le bord de l'avoir, mais là je me suis brûlé pis j'ai un contrat qui a commencé on the side, ça fait que j'ai reperdu mon élan de feu. tant pis, j'aurai repayé une session de plus, gossé un autre six semaines, pis that's it. à moins qu'on me dise que j'ai fait de quoi de pas correct, it's over! done! je capotais avec ça à l'automne parce que j'avais pu aucun revenu, sans parler du stress avec mon appart' avant que mon nom soit mis sur le bail. mais j'ai fait aller la magie des violons. j'ai fait une demande de dérogation pour avoir droit de prolonger mes prêts et bourses (qui sont rendus juste des bourses) pis ressayé une dernière fois avec les concours de l'UQÀM (bourses d'excellence, d'implication, bourses pour les pauvres etc.). début décembre, le jour même où fred débarque chez nous, pis même pile au moment où il me redonne 2000\$ (en coupures de 50) que je lui avais prêté il y a des lustres, j'ouvre mes courriels pis qu'est-ce que je vois? j'ai eu deux bourses! (pas « excellence », pensez-y pas) pis comme les choses sont ben faites, comme le dieu des rallonges sait que je suis fidèle, j'ai même eu droit à l'ultime acte de grâce : ils m'ont donné ma dérogation!

tout ça pour dire : inquiétez-vous pas, vous avez pas manqué le party. j'aurais voulu faire ça pour ma fête, mais j'étais encore trop dans le jus. je voulais fêter en même temps la fin de l'appart', avant qu'il y ait gretchen pis sa bande qui rappliquent, mais il y aurait fallu que ça se fasse là, la fin de semaine qui s'en vient. sauf que je suis pas là, je pars dans le kamou. on s'en va disperser les cendres de mel, sur le bord du fleuve.

mel : c'est fait, elle est partie. c'est aussi ça qui aura fait mon automne. déjà plus que six mois. après la fête au B7 où on a toutes communié avec elle dans la covid, il y a eu la dernière fin de semaine au chalet. c'est là que ça allait se passer. les dernières heures, le dernier souffle. tout le monde ensemble. ça peut avoir l'air de quelque chose d'hyper moderne, ce genre de set-up là, toute la gang autour d'elle, avec sa mère, l'aide médicale à mourir avec la docteure comme ange de la mort qui arrive toute seule en tesa blanche avec ses mallettes pis ses tubes, qui nous explique, qui nous laisse prendre le temps, qui nous laisse vivre ce qu'on a à vivre, qui a pas non plus vu ça souvent une crowd de même autour d'une amie, ça pouvait faire moderne ou post-moderne ou quoi mais j'avais plus l'impression qu'on était comme dans le temps des romains, avec les espèces de grands sofas blancs dans le coin, avec les restants de festin, avec le calme de mel qui était clairement la plus sereine dans toute la place, sûrement que ça a aidé, pour nous autres. moi en tout cas ça m'a redonné le courage. je sais pas si je vais jamais revivre ça. je disais les romains, mais ça faisait aussi comme dans tellement de vieilles cultures que j'imagine. se dire bye bye en chantant, s'accompagner jusqu'à la porte, décider quand.



al jabbar – le géant

« les arabes ont eu plusieurs noms pour la constellation qui correspond plus ou moins à orion »

pour notre dernière veillée ensemble, autour du feu, j'ai raconté une histoire sur les étoiles. le ciel était couvert, faque on voyait pas. je demandais à mel où c'est qu'elle irait si admettons elle se retrouvait dans le ciel pis qu'on voulait la trouver, lui faire coucou. j'avais pensé lui proposer une étoile ben brillante, à mi-chemin de la grande ourse pis de cassiopée, donc facile à spotter. c'était la « 50 cassiopeiae » anciennement la plus pétante de l'ancienne constellation (désuète) du messier. mais au cas où j'ai regardé s'il y en avait pas une qui s'appelait déjà mélissa : pis comme de fait, il existe une « meïssa » , c'est pas pareil mais c'est proche, qui flotte au-dessus du sablier (orion, avec la ceinture). meïssa, qui vient de maissan en arabe : la brillante. (ou lambda orionis, pour le monde de la NASA.) apparemment que pour les arabes, orion c'était un mouton noir, pis meïssa c'était la tache blanche qu'il y avait dessus. la touffe. mais c'est pas clair, parce que si l'astronomie arabe moderne l'a appelé heka, pour la touffe ou la mèche de cheveux d'el-jawza', ça nous dit pas si el-jawza', qui a donné le -elgeuse de betelgeuse qui a donné beetlejuice (qui est l'étoile juste à gauche) ça veut dire le mouton ou si ça veut dire « les gémeaux » ou si ça réfère à une ancienne divinité païenne de la chasse. en plus qu'heka el-jawza', هَقَّةُ الْجَوْزَاءِ, ils l'ont aussi appelée رَأْسُ الْجَوْزَاءِ, (ras el-jawza') la tête d'el-geuse qui est devenue raselgeuse, latinisée. elle a un problème d'identité, même qu'en fait c'est pas une étoile, c'est une étoile binaire, c'est deux étoiles qui dansent ensemble dans le ciel, pis qui s'arrêtent jamais. sûrement que mel s'est dit que ce serait plus le fun que de rester là à rien faire pendant toute l'éternité faque elle nous a dit qu'elle s'en irait nous checker de là-bas. salut mel.



al-jawza' – la chasseuse badass du ciel

à part de ça, cet automne, j'ai réussi à pas être tout seul. ianis pis fred venaient tous les deux faire des jobs au B7, faque ils ont resté chez nous. j'ai eu comme des colocs tournant pendant deux mois. sans parler d'antoine le poète qui est venu chez nous passer le mois de mars (j'ai pu l'emmener à st-pacôme, mémorable virée avec sab). la question c'est : avec qui je m'en va vivre l'automne prochain? pis où? on a vu une baraque pas trop chère avec lanctôt, dans le kamou, mais ça serait un peu fou de se lancer là-dedans avant de savoir si j'ai une job. l'autre bonne nouvelle, en tout cas, c'est sab qui a fini par ravoir sa maison. on l'a raccompagné il y a deux semaines avec loïc, après 10 mois d'exil, de tataouinage avec son ex. le retour en gaspésie, le début d'une nouvelle vie. à montréal, elle aura eu le temps de refaire le plein de la ville, du monde, des bières de l'espace public. ça a fait du bien de l'avoir un peu. elle était avec moi au TAL en avril. lundi passé, elle a témoigné par zoom. l'avocate à gretchen a pas réussi à la pogner sur rien. c'était parfait.

je parlais des astres. il y a aussi eu l'éclipse. gros party à loïc au palais ontario. comme un drôle de flash-back du rhizome, d'un vieux mix de monde d'une époque qui est pas mal loin. même si sala était pas là (il était caché derrière la lune). le jour s'en revient, la lumière. on va finir par faire quelque chose qui pète. faut juste qu'on aille le temps. je sais pas quoi, ça fait des années que je passe juste d'une affaire à l'autre sans jamais rien finir, là je me suis dit qu'il fallait pas que je me pitche tout de suite dans un autre grand projet qui finit pu (mais en même temps vu que j'ai eu le cash j'ai recommencé ma psychanalyse) j'ai envie de prendre ça mollo, des petites affaires, que je peux faire vite.

le monde tourne. la course au cash déroutait pas. les banlieues poussent en ville aussi. milei, bardella, abascal, poil de lièvre pis cheveux orange. 3 et demi à louer verdun, 1500\$. c'est pas les condos, c'est la forêt qui brûle. mais je dors mieux. j'ai une nouvelle machine à écrire avec les pitons en français. sloan lucas fait du bon rap. mireille est née le 7 février. amen.

il y aura pas de crosse aux olympiques.

il y a un an, je commençais ma chronique. gretchen nous envoyait son avis de reprise (de marde), pis j'étais parti en europe sans finir la partie création de mon mémoire qu'entretemps j'ai scrappé. ça se peut que notre bataille pour l'appart' dure longtemps, mais au moins là je peux mettre une espèce de point final à mon autre épopée qui s'allonge pis qui s'étire depuis maintenant 4 ans et demi. le temps de sortir imprimer ça, de rechecker mes affaires comme il faut, je vais en avoir fini de ma maîtrise. je vous écœurerai pu avec ça. (merci tout le monde pour votre support.)

en attendant les nouvelles aventures,

pookie love

denis

ps : party chez nous à la fin de l'été?

Nom	50 Cassiopeia
Désignation	50 cas
Type spectral	A2V
Ascension droite α	02^h03^m25^s
Déclinaison δ	+72°25'17"
Constellation	Cassiopeia
Magnitude	3.95
Température	10252°K
Distance	48.0 parsec 156.4 années lumières

Nom	Meïssa
Désignation	λ-Ori
Type spectral	O8III
Ascension droite α	05^h35^m08^s
Déclinaison δ	+09°56'02"
Constellation	Orion
Magnitude	3.51 (var.)
Température	13121°K
Distance	336.7 parsec 1097.6 années lumières

DONNER À LIRE.

L'OBLIGATION ET LE RYTHME DANS LES PRESTATIONS LITTÉRAIRES

Préambule.

Juin 2023. Ça faisait plus de deux ans que je m'attelais à l'écriture d'un court roman. Volet création de mon mémoire, ce roman devait rendre compte de l'enquête et des réflexions qui m'avaient longuement occupé, quelques années plus tôt, autour d'un projet de film qui reste à ce jour inachevé. L'été commençait donc et avant le 15 du mois, j'espérais avoir bouclé une première version de mon récit. Ça me semblait impératif, étant donné que je m'étais offert, trois mois plus tôt, un billet d'avion pour l'Europe. À défaut d'être la récompense de la fin de mes études, j'allais pouvoir me ressourcer, retrouver des forces, de l'inspiration. Je comptais partir jusqu'à la fin août, laissant de côté ma rédaction, me permettant une pause avant de me lancer dans l'essai et dans le travail de révision. J'en avais grandement besoin. J'allais revoir mon monde, mes amis de ce là-bas devenu trop loin où j'ai vécu plusieurs années.

À quelques jours du départ, finalement, j'ai vu que je n'y arriverais pas. Les derniers petits chapitres venaient de me donner plus de mal que prévu. L'enthousiasme de l'écriture, qui me portait depuis des semaines, laissait déjà place à l'angoisse, à un certain abattement. J'aurais voulu partir plus léger, tant pis. J'étais loin de me douter, avant le matin du 16 juin, qu'une nouvelle cause d'anxiété allait nourrir mes insomnies : débarqué à Montréal *in extremis*, le mari de ma propriétaire, qui vit au Liban à l'année, est venu chez moi me demander une hausse de loyer de 300\$, sous menace explicite de mettre quelqu'un d'autre à ma place dans le logement. Bien que sa demande fût alors largement en dehors des délais prévus par la loi, je connaissais la détermination de cet homme et je craignais qu'en mon absence mes affaires ne soient jetées à la rue. Je devais m'envoler pour la France trois plus tard, ce qui n'aidait pas à calmer mon inquiétude. Refusant de céder au chantage, j'étais donc parti en me sentant très vulnérable. Je n'avais pas tort de m'inquiéter.

Pour le voyage, je m'étais promis de décrocher de mon mémoire. Mais comme la vie continuait, avec tous ses problèmes, je n'ai pas pour autant cessé d'écrire. Ainsi, tout au long de l'été, ai-je adressé à un certain nombre d'amis une série de longues lettres dans lesquelles, en plus du récit de mon périple, je les tenais au courant de ma situation de logement. Le conflit avec mes propriétaires n'ayant cessé de prendre des

tours incongrus, cela m'a permis d'instaurer au milieu de mes histoires une véritable trame parallèle, avec sa propre intrigue, de sorte qu'en rentrant au Québec, à la demande générale, j'ai dû continuer à mettre à jour mon récit. Ce qui avait débuté sous forme de chroniques de voyage s'est ainsi prolongé au travers de l'automne puisque le combat, lui, n'était pas terminé. Au moment d'écrire ces lignes, rien n'est d'ailleurs conclu.

En nourrissant périodiquement ma correspondance, via courriels groupés ou via d'autres formes de messageries censées permettre des échanges anonymes, je ne faisais pas que passer le temps ni offrir un simple divertissement. J'interpellais des amis, des complices, j'élaborais avec eux des relations. En m'adressant à eux, pratiquement, je les invitais à répondre, à participer d'une manière ou d'une autre à l'aventure que je vivais. Je cherchais autant du support, des conseils que peut-être simplement une écoute pour m'aider à penser où je m'en allais, pour ne pas me sentir tout seul. Me sentir accompagné. Que ce soit par rapport au voyage, à la lutte pour le logement ou encore pour cet autre grand problème qui m'attendait au retour : ma maîtrise.

À ce propos, comme je le raconte dans ma sixième lettre, c'est d'avoir continué à écrire mes histoires que j'aurai trouvé le moyen de sortir de l'impasse. À la fin de septembre, je m'apprêtais tout simplement à renoncer, à abandonner la rédaction. Je n'avais plus aucun revenu et ma situation de logement était toujours aussi précaire, or j'étais encore loin d'avoir fini ma partie création. Une amie qui me lisait, qui m'en voyait découragé, m'a alors suggéré de reprendre mes lettres de l'été pour en faire l'objet de mon mémoire. C'est donc ce que j'ai fait. Avec l'accord, bien sûr, de mon directeur.

Pourquoi pas? Mes lettres, qui n'étaient pas destinées à être publiques, n'en étaient-elles pas pour autant une forme de création? Et plus encore : puisqu'elles sont indissociables d'une communauté qui les reçoit, n'offrent-elles pas l'occasion de penser la littérature à partir de l'usage? C'est de cela que j'avais envie de traiter dans mon essai. N'importe quelles lettres, qu'elles soient d'amour ou d'insulte, sous-tendent en effet des relations, elles *visent* des relations, cherchent à les établir ou à les entretenir, les transformer. En tant que *missives*, les lettres sont des projectiles. Elles ont une cible. Elles sont aussi conçues pour les atteindre. Ce qui à mon avis doit dès lors être pris en compte, en plus de leur contenu textuel, c'est l'ensemble des moyens matériels par lesquels les lettres atteignent leurs destinataires. Si mes lettres sont autant d'œuvres de création, il me semblerait bien étrange et mal venu de ne pas inclure dans ce travail de création tout le souci que j'y ai mis en termes de mode de partage, de diffusion, de choix des destinataires, de rythme de publication. Il me semblait, d'entrée de jeu, que ces questions avaient au moins autant d'importance que le choix des mots.

Départ.

C'est donc ce que je me propose de faire ici : aborder mon écriture par ce que j'y fais plutôt que par ce que j'y dis. Et considérer dans ce *faire* non seulement ma manière d'écrire, mais aussi bien l'ensemble des modalités par lesquelles j'organise et je situe mon discours. À partir de l'exemple des pratiques épistolaires, je chercherai entre autres à décentrer la littérature vis-à-vis de la notion de *publication*. Je veux montrer qu'il n'y a jamais un espace public neutre, au sein duquel circulent des textes et des contenus analysables, mais que la circulation des textes elle-même est aussi ce qui construit l'espace, le divise, l'organise, le rend tantôt opaque ou transparent, pour les uns ou pour les autres. Qu'autrement dit, il ne s'agit pas de savoir d'un texte s'il est public ou non, mais de savoir comment il l'est, comment il circule et dans quels mondes, dans quelles relations, quelles formes de vie joue-t-il, élabore-t-il? Une conception à la fois éthique et politique de la littérature. Ou aussi bien : anthropologique.

À partir de la théorie du discours construite par Émile Benveniste (1966; 1974⁷), je tenterai d'abord de situer mes lettres – et leur assemblage – comme des énonciations subjectives. Des énonciations qui supposent une véritable réciprocité, c'est-à-dire un mode d'interaction intersubjectif par lequel s'élaborent différentes formes de vie. Me tournant alors vers Marcel Mauss (2004⁸), je tenterai de montrer comment les échanges de lettres et de discours peuvent être conçus comme des échanges de prestations à la fois libres et obligatoires, et qui sont mis en mouvement par des forces qu'on pourra qualifier de magiques (S&A, p.157). Cherchant ainsi à penser la littérature comme une forme de don, et comme un « fait social total » (*Ibid.* p. 151), je tâcherai d'y montrer la place cruciale qu'y tient la notion de rythme.

⁷ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*. 1, Paris, Gallimard, 1966, dorénavant *PLG1* et Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*. 2, Paris, Gallimard, 1974, dorénavant *PLG2*.

⁸ ⁸ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2004, dorénavant *S&A*.

Dans un second temps, je veux situer les conditions historiques qui ont rendu et qui rendent encore possible un effacement ou une subordination du don et du rythme dans ce qui fait l'autorité et l'efficacité sociale et de la littérature. En m'appuyant notamment sur l'anthropologue américaine Anna Tsing (2017⁹), je vais montrer comment le projet progressiste moderne, avec son modèle épistémologique fondé sur une connaissance des structures, genres et espèces, aura servi de matrice à la colonisation et à l'extractivisme sur lequel se fonde notre monde. On y verra comment ce projet, en tentant d'affranchir l'humanité de toute réciprocité qui ne soit contrôlable, a non seulement jeté un trouble dans la subjectivité, dans l'expérience du corps et du langage, mais ne cesse également de provoquer toutes sortes de catastrophes écologiques. En faisant jouer Tsing avec la pensée de Frantz Fanon (1968; 1969; 1975¹⁰), penseur et psychiatre anticolonialiste, il s'agira de voir comment face au désastre, la résistance passe par une nouvelle attention aux rythmes et par un rétablissement de la réciprocité. Ce qui suppose, au travers de la lutte, une ré-articulation radicale entre littérature et formes de vie.

⁹ Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond-la Découverte, 2017, dorénavant *CFM*.

¹⁰ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1968 (1961), dorénavant *DT*; Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine: écrits politiques*, Paris, Maspéro, 1969 (1964), dorénavant *PRA*; Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1975 (1952), dorénavant *PNMB*.

CHAPITRE 1 : LITTÉRATURE ET RÉCIPROCITÉ

1.1 Langage, sujet et collectivité. (Benveniste)

Comme nous le disait si bien le linguiste Émile Benveniste, le langage, ça sert d'abord à vivre (*PLG2*, p. 217). Et s'il sert à vivre, c'est qu'il permet essentiellement l'interaction et donc la collaboration entre les êtres qui le pratiquent, qui en font usage. En ce sens, le langage symbolise très bien notre condition d'interdépendance : vivre, c'est toujours vivre avec d'autres. En adressant une série de courts textes à des amis, au cours de la dernière année, j'ai ainsi moi-même grandement sollicité cette interdépendance. Non pas qu'il s'agissait, dans ces correspondances, de demander des sous ou même des conseils sur des endroits où dormir. Cela aurait bien sûr été possible – après tout, n'étais-je pas en voyage et sans revenu depuis quelques temps? – or ce soutien mutuel, cette forme de co-appartenance qu'implique l'emploi du langage (par moi-même, en l'occurrence, et par mes lecteurs), se trouve à œuvre déjà bien en deçà de telles demandes explicites. Pour y voir plus clair, j'en reviens donc à Benveniste, le penseur de l'énonciation.

Le système du « Je » et l'intersubjectivation

Dans sa linguistique, Benveniste insiste sur le fait que le discours prime sur la langue. Le discours, c'est ce que les gens font avec la langue, quand ils parlent, quand ils écrivent et quand ils s'adressent les uns aux autres. Quiconque fait usage de la langue pour son compte, s'y constitue comme sujet. Autrement dit, comme joueur. Or ce jeu suppose qu'il y ait d'autres joueurs. De sorte que le « Je » comme personne linguistique n'a de sens que parce qu'il y a un « Tu », mené à se faire « Je » à son tour. C'est le principe du dialogue, de la réciprocité du langage. Par leur discours, qui viennent en écho à d'autres discours, les sujets se situent réciproquement, se positionnent. En échangeant, en dialoguant, les sujets s'affectent, se transforment mutuellement. C'est par ce processus, que Benveniste appelle l'intersubjectivation (*Ibid.*, p. 77), que les sujets parviennent à faire communauté, qu'ils élaborent quotidiennement leurs formes de vie. Ainsi, ce ne sont pas simplement eux-mêmes qu'ils transforment mais aussi bien le monde qu'ils partagent, c'est-à-dire toutes les relations et pratiques qui rendent leur vie possible.

Ce qu'il faut retenir, ici, c'est que la communauté, comme la langue, ne sont pas des choses toutes faites. Elles sont davantage des constructions dynamiques, historiques. Une langue est le produit des discours qui en font usage, comme n'importe quelle forme sociale résulte des échanges qui la font vivre et qui chaque jour la réinventent. Ainsi, en partant des principes mêmes du langage, Benveniste répond-il au paradoxe qui opposerait sujet et collectivité. La collectivité n'existe que par l'activité des sujets, que par les individuations successives que permettent le commun : « C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité » (PLG1, p. 260).

Destinataires et narrataires

Pour tenter de voir de plus près ce que cela peut bien vouloir dire, revenons un instant à ma démarche d'écriture. Il me semble évident, tout d'abord, que ce qui est en jeu dans les récits que j'ai partagés, dans le fait même que je les aie partagés, a bien à voir avec l'idée de communauté. Avec le souci de construire et de prendre soin de diverses relations d'amitié, et d'un certain monde commun, qu'avec ces amis-là, entre autres, j'essaye de faire exister.

Ce qui me semble important de noter, ici, c'est que mes récits s'adressaient à un ensemble d'amis déterminé, qui s'est plus ou moins élargi au fil des envois. Quand je dis que c'est à eux que j'écrivais, ce n'est pas simplement à eux comme *narrataires*, c'est-à-dire comme interlocuteurs « dans le récit » d'un moi-même qui ne serait que le narrateur. Quand je dis que je me suis adressé à eux, c'est parce que j'ai mis leur nom dans ma barre d'adresse, j'ai mis leur numéro dans ma liste d'envoi. Je les ai choisis, de la même façon dont j'ai choisi les mots que j'ai mis dans mes histoires. À eux, et non pas à n'importe qui. Certainement pas à un public abstrait de lecteurs confidentiels.

Écrire pour jouer, pour entraîner

On peut dire, en ce sens, que la manière de partager un texte, de le faire circuler, fait intégralement partie du geste d'écriture. Du moins, de l'écriture en tant que geste et discours, en tant que mode de subjectivation. Si le langage sert à produire des effets, l'effet qu'il produit est toujours extrêmement lié à son contexte d'énonciation. Ou de ré-énonciation. Je ne fais pas la même chose, avec les mêmes textes, en les rassemblant ici dans un mémoire de maîtrise. Ce qui ne veut pas dire que je sois maître de ce que

j'en fais, que mes textes ne peuvent pas circuler de manières inattendues, donner lieu à de nouvelles formes de subjectivation, et produire autre chose que ce pour quoi je les avais conçues. Tant mieux, ou tant pis. Dans tous les cas, ce que je veux dire ici, c'est qu'un texte n'est jamais seulement *écrit*, mais écrit pour agir, en situation. Dans une histoire. C'est un geste subjectif qui vise d'autres sujets, qui vise à travers eux une sorte de jeu collectif. Qui cherche donc à jouer, ou rejouer justement, un certain partage du monde. Parler d'un texte, de son écriture, c'est parler d'un partage du monde, de celui qui s'opère là à travers lui, c'est parler des agencements sociaux dans lesquels ce texte intervient et qu'il transforme, ceux aussi qu'il a produits, qu'il cherche à produire, qu'il continue de produire. Par la manière dont il s'énonce, chaque texte invente un collectif, en propose un, le met à l'épreuve. Il n'y a pas de collectif déjà-là, déjà institué, au sein duquel il y a un sujet qui s'exprime. Au contraire. L'écriture, *par le sujet*, vient défaire, déplacer, destituer ce qui était là. Ou fait quelque chose à côté. Autrement dit, c'est comme si en jouant, il s'agissait non seulement de ré-inventer des règles, mais de redessiner en même temps un espace du jeu.

Dans mon cas, par exemple, il ne s'agit pas simplement d'associer ce que j'écris à un certain monde marginal, alternatif, ni même à « ma » communauté, comme si c'était quelque chose de solide, aux frontières définies. La collectivité à qui je parle, à qui je m'adresse, n'avait pas d'existence préalable à mes envois. C'est bien un nouvel agencement que j'ai tenté de composer, bien que je l'aie composé à partir de quelque part. C'est un agencement que j'ai composé parce que je pensais que ça marcherait. Comme quand on organise une fête, un party. J'ai fait tourner mes textes de *telle* manière, parce que depuis là où je me trouvais, je me disais ça allait pouvoir générer du mouvement, un mouvement qui allait être capable, justement, de me faire exister comme sujet.

1.2 Don et réciprocité (Mauss)

Avant d'aller plus loin, je veux m'arrêter là-dessus : qu'est-ce donc qui fait que ça marche? Qu'y a-t-il dans la pratique d'écriture qui puisse ainsi entraîner le mouvement? On vient de voir qu'en écrivant, on produit un discours, ce qui suppose qu'on s'inscrit dans une relation, dans une réciprocité : on se fait sujet en instituant par le fait même d'autres sujets, auxquels on s'adresse, et ce dans le but qu'ils répondent, qu'ils nous fassent sujet à leur tour, nous permettant ainsi, à nouveau, de nous réinventer.

Mais la question demeure : qu'est-ce qui peut bien faire qu'on nous réponde, que le jeu prenne, et qu'à la fin (ou plutôt en cours de route) notre discours soit efficace? Quoi donc, si on admet que l'efficacité du

langage ordinaire ne tient ni spécialement à ses qualités logiques, utilitaires ou même esthétiques? Si Benveniste décrit la réciprocité sur le plan linguistique, il semble qu'à ce point-ci on ait affaire à un problème d'ordre anthropologique. C'est pourquoi je me tournerai vers les recherches de Marcel Mauss¹¹, que je convoque à titre de penseur du don. En effet, il me semble que le don soit une notion appropriée pour rendre compte du mouvement et de la circularité des discours. Bien que la littérature, à travers ses supports matériels, puisse faire l'objet d'échanges marchands (on vend bien des livres, des journaux) on peut dire que le discours, en tant que tel, n'est pas quelque chose qui se vend. C'est quelque chose qui se donne. On aura l'occasion de revenir plus longuement sur la marchandisation du discours et de la littérature, mais pour l'instant retenons une chose : c'est que la vente, nous dit Mauss (*S&A*, p. 259), vise à conclure une relation, à s'en affranchir. Elle n'appelle pas une réciprocité. Tandis que le don, au contraire, est d'abord et avant tout le don d'une relation : c'est la réciprocité même.

Donner à lire : une pratique efficace

Considérée de ce point de vue (celui du don), l'écriture ne saurait être réduite à sa valeur sur le marché, à un produit qu'on fabrique en vue de s'en départir. Si certains livres se vendent mieux, ou rapportent plus, ce n'est pas de cette efficacité-là dont je veux parler. Quand je dis avec Benveniste que le langage sert à vivre, ce n'est pas au sens où ça rapporte de l'argent (ce qui ne veut pas dire que ça ne puisse pas être le cas pas ailleurs). Ça veut dire que le langage peut nous faire vivre grâce à la réciprocité qu'il entraîne. Ce qui est précisément ce que Marcel Mauss nous dit du don. Au même titre que le langage, le don suppose une réciprocité. Dans toutes les sociétés dites « archaïques » sur lesquelles se fonde son *Essai*, l'anthropologue démontre que le don est le cœur palpitant du dynamisme social, que c'est par lui que s'élaborent, de manière horizontale, les formes de vie collective. C'est par la circulation et la multiplication des dons (qu'on pourra entendre comme autant d'énonciations) que se jouent l'essentiel des rapports, des conflits, toutes les diverses compositions et recompositions qui animent la vie sociale.

Contrairement à l'action de l'État, l'efficacité du don est imprévisible. Elle ne s'appuie pas sur des prérogatives légales qu'assure un monopole de la violence légitime. Le don n'est pas un pouvoir de contrainte. Celui qui donne ne peut pas décider ni planifier ses effets. Et contrairement à l'échange marchand, où l'on sait ce qu'on achète et combien ça vaut, où on ne livre pas son bien d'avance (ou sans

¹¹ Principalement *l'Essai sur le don* (1924) et *l'Esquisse d'une théorie générale de la magie* (1903), rassemblés dans *Sociologie et anthropologie* (*Op. cit.*).

diverses garanties), le don est un échange sans paiement préalable, et sans aucune garantie. Ainsi offre-t-il moins de prises à la planification. Selon la logique moderne, utilitaire, le don est une pratique irrationnelle : donner, croit-on chez les penseurs libéraux, c'est forcément se faire avoir¹² : l'homme serait naturellement guidé par l'appât du gain et la recherche du profit. Or n'est-ce pas d'avoir toujours été si proche du don que l'art des lettres se voit encore mettre en cause moralement par les tenants de cette logique? Ce que découvre Mauss, néanmoins, c'est que ce comportement social prétendument normal et naturel (celui du « sujet » égoïste), est plutôt une exception dans l'histoire, pour ne pas dire une monstruosité.

La force magique et l'esprit des choses

Voilà qu'on en arrive à ce qui nous pousse, les uns les autres, à parler, à écrire et à donner, sans renoncer devant le péril du don. Lorsque Mauss lui-même se demande ce qui meut les habitants des Îles Trobriand à offrir sans retenue des Tonga (*S&A*, p. 155) et des Vaygua (*Ibid.*, p. 168) aux gens des villages voisins, il apprend qu'ils ont tous, tout aussi fortement, une réticence à *ne pas* donner. Il y a en toute chose, d'après ces mêmes Trobriandais, une force magique nommée *hau* (*Ibid.*, p. 157) qui les oblige à donner : « Ce qui, dans le cadeau reçu, échangé, oblige, c'est que la chose reçue n'est pas inerte. » (*Ibid.*, p. 159). Cette force qui l'anime est en quelque sorte son esprit, son âme. Les choses ne sont pas vues comme des objets extérieurs à chacun, elles sont constitutives de leur être, de leur corps. Ainsi, en donnant une chose, on donne un peu de soi-même (*Ibid.*, p. 227). Si bien que la chose, en circulant, se charge peu à peu d'une multitude d'âmes diverses. Ce faisant, elle lie son donataire non seulement à son donateur, mais aussi bien à tous ses donateurs successifs. Puisque le don met en jeu des dimensions à la fois économiques, politiques et spirituelles des sociétés qu'il engage, Mauss le décrit comme un système de prestations *totales* (*Ibid.* p. 151). C'est donc d'être pleine de la présence d'autrui, d'être en quelque sorte hantée par leurs esprits, qu'une chose (qui peut aussi être une parole) acquerra de la force, de la valeur et donc de l'efficacité. Le don, en d'autres termes, ne donne pas la chose « pour de bon », il n'en donne pas la propriété, au sens libéral, mais n'en confère que l'usage. Si cet usage est individuel, sa force est d'emblée collective. C'est donc ce même esprit, celui qui fait sa valeur dans le jeu du don, qui fait qu'une chose ne

¹² Voir notamment le développement qu'en fait Jacques T. Godbout autour d'une critique de la théorie des jeux : Jacques T. Godbout, *Ce qui circule entre nous*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 259-276.

peut être privatisée, thésaurisée, retirée du circuit de l'usage. Mauss souligne même que la conservation d'une telle chose pourrait s'avérer dangereuse, voire mortelle :

[...] non pas simplement parce qu'elle serait illicite, mais aussi parce que cette chose qui vient de la personne, non seulement moralement, mais physiquement et spirituellement, cette essence, cette nourriture, ces biens, meubles ou immeubles, ces femmes ou ces descendants, ces rites ou ces communions, donnent prise magique et religieuse sur [celui qui la garde].
(*Ibid.*, p. 161)

À cette généreuse énumération de biens donnés, on serait tenté d'en ajouter quelques autres : les discours, les poèmes, les œuvres littéraires, qu'on peut aussi considérer comme des prestations totales.

Une triple obligation : donner, recevoir, rendre

C'est donc aussi pour échapper à cette prise que l'autre a sur nous que l'on donne. Ce faisant, on renverse la position et c'est l'autre qui à son tour deviendra un obligé. Comme le système du « Je », tel que décrit par Benveniste, le système du don est un système dynamique où l'inviteur devient tantôt l'invité. Néanmoins, note Mauss, pour que fonctionne cette réciprocité, il ne suffit pas qu'il y ait obligation à donner. Il faut également qu'il y en ait une à recevoir. Ainsi, observe-t-il, celui qui refuse un don s'expose autant aux mauvais sorts que celui qui refuse de le rendre (*Ibid.*, p. 162).

Le don est libre, nous dit Mauss, mais c'est une bien curieuse liberté puisqu'elle est obligatoire (*Ibid.*, p. 147). De ceci, il faut retenir que si le don fonctionne par obligation, cette obligation elle-même ne fonctionne pas à tous les coups. Nul ne saurait répondre à tout ce qui lui est donné, ni même avoir conscience de tout ce qu'on lui donne. Nul n'est assuré que son don sera rendu ou même reçu. Or, dans l'univers du don, chacun sait, sent ou croit fermement que son sort dépend des faveurs des esprits, qu'il ne pourra s'attirer qu'en s'illustrant par le don. Car il ne suffit pas de donner, il faut savoir bien donner. Tout donateur met en jeu sa propre force magique, son *mana*¹³, qui est son pouvoir de donner efficacement. C'est ce pouvoir, plus que tout autre, qui assure la fortune de ceux qui donnent.

¹³ Si le *hau* correspond à l'esprit de la chose, le *mana* (terme mélanésien) renvoie à la qualité magique en elle-même, notamment celle du donateur. Ce terme, selon Mauss et Hubert, « réalise cette confusion de l'agent, du rite et des choses qui nous a paru être fondamentale en magie ». cf. *S&A*, p. 102.

Persistence du don

Certes, on ne vit plus dans un monde comme celui des Trobriandais, des Mélanésien ou des Kwakiutl étudiés il y a plus d'un siècle par tous ces ethnologues dont Mauss a pu reprendre les travaux. Le don a largement été supplanté, dans nos sociétés, par d'autres formes d'échanges sur lesquels on aura le temps de se pencher bientôt. Néanmoins, en me forçant à écrire mes quelques pages de nouvelles, à toutes les quelques semaines, puis aux quelques mois, en prenant soin de les adresser et de les envoyer à des dizaines de personnes que j'ai choisies, je n'ai pas vendu quoi que ce soit. Je n'ai pas non plus ajouté du savoir dans le trésor du savoir public. Personne ne m'a passé de commande. Je me sentais pourtant poussé à le faire. Était-ce donc du don ?

C'est en tout cas ce que je tente ici de proposer. En écrivant, j'envisageais bien de donner et d'obliger, d'une certaine façon, mes destinataires. Mais plus encore, je pourrais dire que le fait d'écrire et la manière de le faire relevaient en eux-mêmes des trois obligations : donner, recevoir et rendre. C'est bien d'avoir reçu, de la part de mes amis, que je sens l'élan et le besoin de leur écrire, et donc déjà de leur *répondre*. C'est d'avoir reçu non seulement d'eux, mais de tout ce qui a pu m'être offert de toutes parts, tout ce que j'ai pu vivre de bien ou de mal et qui m'a rappelé à eux, à l'engagement que j'ai envers eux. Faut-il rappeler que le don, comme le discours qu'on énonce, n'oblige pas nécessairement à rendre au donataire. De la même façon que je rendais à mes amis (destinataires de mes lettres), ce qui m'était arrivé par d'autres, je ne donnais pas spécifiquement en vue que chacun me rende à moi, directement.

En écrivant, en donnant, c'est plutôt comme si je cherchais à mettre en branle un mouvement collectif, comme si je visais à relancer une discussion, à la faire dévier — dans tous les cas : à la faire vivre. Ce qui est en jeu, pour moi, dans l'écriture (et un jeu auquel, justement, j'essaie de convier les autres), c'est l'élaboration de nouvelles formes de vie. Même si on peut dire que j'appartiens à une société libérale, étatisée, capitaliste, ou comme on voudra, avec des normes, des règles, des modes d'organisation propres (fondés sur la valeur d'échange, le travail, la raison, l'utilité), il me semble évident, pour ma part, qu'en écrivant et en donnant, c'est justement à tout cela que j'essaie d'échapper. C'est parce que ce monde-là me fait mal, que je sens si fortement une envie de jouer à autre chose. En ce sens, mon écriture n'est pas une pratique séparée des autres. Elle s'articule entièrement à ma vie, à ma manière de vivre, et à ma manière de me battre pour y arriver. Les rencontres, les parcours, les expériences que je relate dans ma série de chroniques, participent du même enjeu, du même combat, de la même forme de vie. Mon écriture, et ma manière de la donner, ne font ainsi que prolonger l'exercice de composition, éminemment éthique, éminemment politique de ma vie de *pookie* rebelle et insolent.

Des outils utilisés dans la conflictualité ordinaire

La pratique d'écriture, de ce point de vue, n'est pas réductible à un métier, ne découle pas d'une vocation, mais de questions pratiques, relationnelles, qui mettent en jeu notre vie elle-même. Par l'écriture, comme par le don, c'est tout le jeu des formes de vie qui se met en route. Leurs rapports, leurs compositions, leurs conflits. Comme le suggère Michel de Certeau, toute énonciation peut être pensée comme une sorte de coup, ou de ruse, dans cette espèce de guerre ordinaire qu'est la vie quotidienne (Certeau, 2010, p. 57). De plus, Certeau insiste sur le fait que la lecture est elle-même une forme d'énonciation, au même titre que peuvent l'être la marche, la cuisine, ou l'écriture (*Ibid.*, p. 65). Comme la réception du don chez Mauss, la lecture n'a rien d'automatique, de surdéterminée, elle est toujours le lieu où se joue une relation, une réciprocité. Ainsi, Certeau appelle-t-il à étudier les œuvres depuis la conflictualité qu'elles jouent, qu'elles élaborent. Les considérer en fonction de leur usage : non comme de simples outils, mais comme des « outils utilisés » (*Ibid.*, p. 40). Il ne s'agit pas tant de savoir ce qu'une chose ou une œuvre dit, mais d'essayer de voir ce qu'elle fait. Comment elle permet de situer des sujets, ou des joueurs. Comment en même temps elle oblige à se situer soi-même, à prendre parti.

Le caractère obligatoire du don ne veut pas dire qu'il n'y ait plus rien à décider, qu'il n'y ait pas de place pour la tactique, que la réponse ou la relance ne soit pas libre. C'est peut-être l'erreur du structuralisme qui a cru voir dans le monde du don une structure purement cyclique, sans place pour le sujet, et de ce fait non historique, puisque chaque membre ne ferait au mieux que reproduire des conduites par avance programmées. Or l'obligation, c'est-à-dire la force magique qui anime les choses et qui m'oblige à agir, est précisément ce qui me situe dans une historicité — dans laquelle et contre laquelle il me faut agir. Ce n'est pas l'obligation, mais mon rapport à cette obligation, ma manière de faire avec, de m'en acquitter, qui me situe comme sujet.

1.3 Publier, donner à lire. Des tactiques d'énonciation.

Les publics vs /e Public

Bien que je n'aie pas publié mes textes, au sens courant du terme, je les ai bien donnés à lire. Ce faisant, j'ai tout de même convoqué une forme d'espace commun, au sein duquel je les ai fait circuler. Autrement dit, sans les rendre « publics », je leur ai donné une forme de « publicité », j'ai fait exister un autre type de public. Par l'énonciation de mes écrits, j'ai donc opéré un double partage. D'abord un partage de l'espace,

en délimitant une certaine aire de réception de mes textes (le nombre fini de mes destinataires) mais aussi un partage de mes récits eux-mêmes. En réalité, on ne peut pas séparer ces deux gestes, car non seulement mes récits participent-ils de ce partage de l'espace, mais encore ne sont-ils pas dissociables de la manière dont ils sont énoncés. Autrement dit, leur mode de publicisation (pour ne pas dire publication) fait entièrement partie des récits, de ce qui les situe dans une interaction, un processus historique d'intersubjectivation.

À propos de cette question du public, Dewey (1927) suggère en ce sens qu'il n'y aurait pas une telle chose que le « Public », comme entité transcendante de la société. Selon lui, les publics (toujours au pluriel) sont des espaces communs qui se constituent autour de problèmes partagés, en vue d'agir ensemble pour les dissoudre. La constitution de ces publics ne se fait pas d'elle-même, mais résulte d'un effort de formulation des problèmes. Cet effort correspond, pour le penseur pragmatiste, à un processus d'investigation, à une enquête. De ce point de vue, la littérature tout comme l'art peuvent être conçus comme tentatives de formuler des problèmes : procédant et rendant compte d'une démarche d'enquête, ces tentatives visent donc à agir en mobilisant un public, à le mettre en mouvement autour des enjeux partagés. Une telle enquête, selon Florent Coste suppose de « décrire, travailler nos descriptions, développer nos usages, réarticuler nos jeux de langage, réélaborer nos liaisons, accorder une place, développer nos marges de coopération » (Coste, 2017, p. 174).

Une idée ici doit être retenue. Si l'écriture permet en effet de formuler des problèmes, ce qui compte (autrement dit ce qui agit) ce n'est pas tant la formule que la formulation : au sens où ça inclut la manière spécifique de *transmettre* la formule, de la donner. Car précisément, si l'écriture me permet de partager un problème, pour offrir quelques prises dessus et chercher ainsi à le dissoudre, le problème peut se situer au niveau même des règles sociales qui organisent la circulation des discours : notamment les règles de ce qui se présente comme l'« espace public » déjà constitué. La formulation n'est donc pas juste une question d'organisation textuelle, mais bien de l'énonciation concrète d'un texte dans le monde. Ce qui suppose donc que le texte vient déjà avec une intervention, une série d'interventions, dans le monde où il sera lu (et où il pourra susciter de nouvelles interventions).

Agents de liaisons

Si je m'en tiens à ma propre démarche d'écriture, celle engagée par mes chroniques de la *pookie life*, on voit facilement en quoi elle participe d'une enquête. À la simple lecture, on constate que j'y rapporte des

problèmes de logements, des problèmes d'écritures, que j'y rends compte de mes parcours parmi des lieux qui ont changé, je décris les enjeux qui semblent les traverser, et qui moi-même me traversent. Or, comme je l'ai déjà suggéré, c'est aussi bien par la manière dont j'ai pu transmettre ces comptes-rendus, ces impressions et ces réflexions, que mon problème a pris sa forme, qu'il s'est localisé. Si l'écriture est un sport de terrain, ce n'est pas simplement parce qu'elle suppose des sorties¹⁴, pour faire enquête. C'est aussi parce qu'écrire, ce n'est pas juste relier des mots, c'est également relier des gens. En ce sens, si la figure de l'écrivain peut contenir celle de l'enquêteur, elle porte aussi un autre modèle : l'agent de liaison. Comme on l'a vu avec Certeau, ce n'est pas un hasard si ce rôle recèle d'une connotation guerrière.

Pour faire le point, on peut dire que l'enquête et la mobilisation des publics situent encore l'écriture dans une réciprocité du don. À ceci près que pour Dewey, ce sont les « problèmes » qui font office d'esprit du don : ce sont eux qui obligent à faire enquête (à recevoir) et qui une fois formulés (donnés) obligent un public à s'organiser (donc à rendre). Pour Dewey, ce sont tous ceux qui se sentent concernés (par un enjeu, un problème) qui seront emmenés à constituer un public, soit « un groupe suffisamment distinctif pour requérir une reconnaissance et un nom » (*Op. cit.*, p.76). Or précisément, tout le problème du don consiste dans le pouvoir de « concerner » : comment vais-je faire en sorte que les autres se sentent concernés (par ce qui me concerne) y compris ceux que « ça ne concernait pas ».

Définir l'espace de jeu

Contrairement aux discours scientifiques, juridiques, logiques ou autres, la littérature n'est pas un jeu de langage institué. La littérature est du côté de l'usage ordinaire : c'est-à-dire (comme on l'a vu plus tôt, avec Benveniste), qu'il ne s'agit pas de jouer à l'intérieur d'un jeu déjà réglé, mais d'inventer le jeu à mesure qu'on y joue. Ainsi, la littérature conteste les espaces déjà présents, ou du moins le peut-elle. En créant un espace de partage, le discours littéraire situe le sujet qui l'énonce en le situant en même temps vis-à-vis des sujets qu'il convoque (ses co-énonciateurs) : c'est par sa manière de se situer qu'un sujet agit, qu'il produit un discours, qu'il y met une charge particulière. Se situer, en écrivant ou en parlant, c'est moduler son discours pour faire sentir une présence, un engagement, qui puisse lui-même être engageant. Ma situation ne peut être engageante que par rapport à la situation de ceux à qui je m'adresse. Je ne peux me situer qu'à situer aussi mes lecteurs, mes interlocuteurs. Même dans le cas où je ne les connaîtrais pas personnellement, je les situe encore, dans une histoire, dans une historicité. Je ne m'adresse pas à des

¹⁴ Comme y invite Jean-Marie Gleize, *Sorties*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden beach », 2009.

êtres abstraits et indifférents. Un même discours s'adresse aussi à une multitude de sujets, il met en jeu simultanément *et* successivement une multitude de relations. Ainsi, chacun de mes textes n'a pas et ne vise pas le même type d'engagement, selon chacun de mes destinataires — lesquels peuvent eux-mêmes, par ailleurs, se sentir visés (ou concernés) à plus d'un titre.

Dédicaces

Comme on l'a vu, un même texte n'aura pas, selon les cas, la même valeur de don, la même force d'obligation. Selon le problème, la situation, l'enjeu qui l'entraînent, l'écriture adoptera différentes stratégies. Des stratégies de diffusions, ou de publication, des stratégies de partage. Dans tous les cas, il s'agit d'organiser des perceptions pour faire valoir des engagements, des obligations. Parce qu'elle expose le sujet autant qu'elle expose les autres, cette organisation des perceptions est une action risquée. Elle donne prise aux autres sur soi autant qu'elle nous donne prise sur d'autres, et prises aux autres sur chacun. C'est par sa publicité, encore une fois, que le don engage. Si on prend par exemple la pratique de la dédicace, que l'on inclut en tête du livre : il ne s'agit pas simplement d'offrir un livre à quelqu'un (son dédicataire), mais de l'offrir en même temps à d'autres en tant qu'il est dédié à ce quelqu'un. En donnant aux autres, je les prends à témoin de mon don, espérant donner plus de force à mon engagement envers mon dédicataire. Cette forme typique du don, dans l'histoire littéraire, a longtemps été le moyen, pour nombre d'auteurs, de nouer les relations leur permettant de vivre de leur plume. Dans un texte de 2009, intitulé *Donnez, vous recevrez*¹⁵, Catherine Prud'homme se penche ainsi sur un traité du XVe siècle dans lequel déjà il est question de cet art du don qui organise les pratiques littéraires. Dans ce traité, que l'on doit à Christine de Pizan¹⁶, cette dernière s'intéresse aux moyens qu'ont les auteurs d'attirer vers eux, notamment, les largesses des seigneurs. Il ne suffit pas de donner, y apprend-on, il faut savoir bien donner. Prud'homme commente :

Un don insuffisant pourrait blesser l'orgueil d'un donataire, alors qu'un don extravagant placerait peut-être un donataire dans une situation embarrassante quant au contre-don qui doit suivre. Un livre offert à un grand seigneur doit lui plaire, tant par son contenu que par sa matérialité. (*Ibid.*, p. 3)

¹⁵ Caroline Prud'Homme, « Donnez, vous recevrez. Les rapports entre écrivains et seigneurs à la fin du Moyen Âge à travers le don du livre et la dédicace », *CONTEXTES*, n° 5, mai 2009.

¹⁶ Il s'agit en fait d'un chapitre de son *Livre du corps de policie* (ca. 1407) au sujet de la « liberalité en prince et exemples des Romains », cf. Prud'homme, Caroline, *Loc. cit.* p.2.

En plus de composer d'imposantes dédicaces¹⁷, certains auteurs allaient jusqu'à accompagner leur don d'une lecture de vive voix, espérant donner plus de force à leur geste, le rendre plus recevable. L'enjeu, nous dit Prud'homme, c'est que là où l'auteur écrit sur commande, sa voix reste subordonnée à celle de son maître (*Loc. cit.*, p. 4). Or puisqu'elle met en jeu des relations, l'efficacité des textes écrits ne saurait être réduite au contenu ni à la beauté des éloges qu'ils contiennent, mais tient à sa création volontaire et non-garantie. En offrant à un seigneur une œuvre non-sollicitée, l'auteur prend un risque. Il arrive qu'il échoue, mais lorsque son don est accepté, ce n'est plus le seigneur qui fait l'écrivain, mais plutôt l'écrivain qui fait le seigneur (*Idem*). Ce que ce dernier obtient de l'écrivain, c'est un prestige et une autorité qu'il n'aurait pu obtenir sur commande. Et c'est pour mieux nourrir ce prestige qu'il doit en retour veiller à celui de l'écrivain. Ce prestige, cette autorité (que Mauss n'hésite pas à rapprocher du *mana*¹⁸), c'est précisément cette force magique qui fait l'esprit du don.

Césures et déliaisons

On vient de voir comment le mode de partage d'une œuvre, les stratégies de sa mise en circulation, visent à produire certains types de relations. Or l'écriture et son partage ne permettent pas seulement de nouer des liens, mais également de les défaire. En organisant une visibilité, toute énonciation travaille en même temps une certaine forme d'opacité. Il s'agit donc de faire entendre, de faire sentir là où on veut faire sentir, tout en passant inaperçu là où on préfère ne pas être vu.

En produisant mes récits, j'élaborais en ce sens une communauté en la rendant sensible à elle-même, en laissant voir à chacun ce qui peut en être des autres. Or, en même temps, montrer ce monde, montrer ces liens, suppose une forme d'exposition : c'est parce que j'ai écrit dans un espace qui implique une certaine intimité, un certain niveau de confiance, que j'ai pu dire ce que j'y ai dit. Ne pas publier mes textes sur un blog en libre-accès, ou dans les colonnes d'un journal, d'un magazine, tient au respect de cet espace d'intimité. C'est cet espace-là, avec ce qu'il contient de désir ou d'exigence d'opacité vis-à-vis d'un public

¹⁷ En s'appuyant sur un texte de Roger Chartier (1998) Michel Lacroix et Anthony Glinoeer soulignent également qu'à l'époque de la monarchie absolue « l'acte dédicatoire remplissait une fonction primordiale parce que, dans une mécanique de don et de contre-don, l'acceptation de l'offrande obligeait le dédicataire à rétribuer le dédicateur soit en espèces soit en protection. Les hommages rétribués avaient également une autre fonction, symboliquement plus fondatrice encore, parce qu'en acceptant ou en refusant l'hommage, le souverain se trouvait en position de conférer ou non légitimité à l'œuvre » (Glinoeer, Anthony, et Michel Lacroix. « Dons et économie des échanges dans les groupes littéraires », *Revue du MAUSS*, vol. 58, no. 2, 2021, p. 98).

¹⁸ À noter qu'en plus du prestige, Mauss associe le mana à la notion de charme (*Op. cit.*, p. 54), d'autorité et d'honneur (*Ibid.*, p. 203).

indifférent, que j'essaie d'élaborer par ma manière d'écrire. Or ce type d'enjeux affecte déjà le contenu même de mes récits. Que ce soit en modifiant des noms, en omettant des détails, c'est encore d'autres espaces que j'essaie de protéger. Son intimité fait partie de ce qu'un texte porte d'obligatoire. Pas plus que n'importe quel espace public, celui que je convoque n'est-il ni un espace transparent ni même un espace pacifique.

Exposition et opacité sont toujours des enjeux très politiques. S'il y a un enjeu à ne pas exposer un monde et les relations qui le composent, c'est notamment parce que ce monde, et ces relations, se trouvent en conflit avec d'autres mondes, avec d'autres régimes de partage. Les modes de visibilité que l'écriture produit, par des moyens qui ne sont pas que linguistiques, font bien partie de ces ruses et tactiques par lesquelles il échoit aux dominés, selon Michel de Certeau, d'élaborer leurs formes de vie (Certeau, 2010, p. 57). Ainsi, plutôt que de participer à la construction d'un grand espace public unifié, la littérature permet au contraire de fragmenter cet espace. À chaque problème, à chaque enjeu les tactiques correspondantes, parmi lesquelles des tactiques qu'on peut voir comme spatiales (*Ibid.*, p. 175). Plutôt que de se jouer dans ce qu'on nomme « l'espace public », les rapports politiques produisent sans arrêt, par le moyen du langage, une multitude d'aires de jeu qui se superposent et s'interpénètrent.

Sujet, auteur et anonymat

À ce propos, la question de l'auteur et celle de l'anonymat sont très révélatrices. Si l'écriture est une forme d'individuation, l'individualité qu'elle fait intervenir ne doit pas être confondue avec l'individu au sens civil, avec un nom et prénom. Pas plus que le sujet ne doit être confondu avec l'auteur. L'écriture, même anonyme, situe encore un sujet. Elle peut tout à fait produire une œuvre chargée d'obligation sans avoir pour autant à localiser un responsable légal de son énonciation¹⁹. La mention d'auteur est une tactique au même titre que l'anonymat. Le sujet, en tant qu'esprit de l'œuvre, est ce qui en elle continue d'agir après la mort de l'auteur — ou avant même qu'on ne le découvre. En ce sens, on pourrait dire que le pseudonyme, en tant qu'il ne répond pas à la règle du jeu légal qui encadre le droit de circulation des œuvres, et en tant qu'il procède de la seule logique du sujet de l'œuvre, est en soi une sorte de pratique littéraire. Inversement, le point de vue du sujet doit nous faire voir le nom d'auteur comme entité fictive

¹⁹ En prenant la poésie populaire à titre d'exemple, Henri Meschonnic écrit même que « l'anonymat est la plus forte exposition du sujet. Sa réalisation poétique et théorique maximale. Plus qu'une prosodie ou une métrique différente, la poésie populaire propose un engagement du sujet ». Henri Meschonnic, *Critique du rythme: anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982, p. 712.

d'un ouvrage déjà collectif, toujours collaboratif. Ainsi y a-t-il un maximum de sujet « [quand le nom même] devient l'anonymat, se confond avec l'anonymat²⁰ ».

1.4 L'art du don comme art du rythme

Écrire est donc un art du don. Pour Certeau, c'est à la fois un « art de faire » et un « art de la guerre quotidienne » (*Op. cit.* p. 63). L'enjeu de cet art n'est pas d'instituer un pouvoir, au sens légal du terme. L'énonciation, comme le don, sont des actes risqués : ils ne donnent pas le « droit », mais tout au plus une certaine puissance. Or, d'une puissance, on ne sait pas ce qu'elle peut tant qu'on ne la met pas à l'épreuve. En travaillant son écriture, c'est donc une puissance qu'on travaille. On cherche à acquérir ce que Mauss appelait du *mana* : une efficacité magique.

À propos de la prière et de l'efficacité des formules magiques, Mauss et Hubert soulignent à quel point les mots peuvent avoir moins d'importance que la manière avec laquelle ils seront prononcés, susurrés, chantés (*Op. cit.*, p. 53). Ainsi, le ton, l'intonation peuvent devenir primordiaux. Comme je le disais plus tôt, c'est moins la formule que la formulation qui se fait ici agissante, qui engage les relations.

La formulation, comme nous le suggèrent les deux anthropologues, c'est une modulation *rythmique* de la voix. Ce rythme met en jeu la temporalité de l'énonciation : savoir placer son coup, être à l'affût du bon moment, de la bonne occasion — le *kairos* dont parle Certeau (*Op. cit.* p. 124). Le rythme d'énonciation aura ses effets propres. Comme avec le don, il faut veiller à donner suffisamment, du moins selon le type d'entraînement qu'on espère. Dans le cas de mes récits, par exemple, des envois trop réguliers, trop rapprochés, auraient pu nuire à leur force d'obligation. J'essayais donc de ne pas trop faire de surenchère, avec des messages trop longs, ou trop exigeants. Le rythme se donne aussi d'autre part dans l'organisation interne des textes. Pour que la réciprocité puisse se faire, il faut savoir faire place à l'autre dans notre don, lui laisser le temps de le recevoir. Lui en laisser l'espace. Le rythme installe cette réceptivité (Meschonnic, *Op. cit.* p. 83).

²⁰ Henri Meschonnic, dans une entrevue avec Serge Martin (« Henri Meschonnic. Le rythme du poème dans la vie et la pensée (première partie) », *Le français aujourd'hui*, vol. 137, no. 2, 2002, p. 126).

Le corps, la voix et l'oralité

Situer l'écriture comme travail sur le rythme, c'est non seulement redire que l'écriture est une écoute, mais aussi que ce qu'elle écoute n'est pas seulement « ce qui est » : c'est ce qui bouge. Non pas des énoncés, qui répondent à d'autres énoncés, mais bien des rythmes, qui répondent à d'autres rythmes. Dans un article dédié à cette notion, Benveniste définit le rythme comme une « manière de fluer » ou une « disposition particulière du mouvant » (*PLG1*, p. 332-333). Dans l'œuvre, en tant qu'énonciation, le rythme peut apparaître comme le ressort le plus subjectif. Pour le dire comme Henri Meschonnic, qui en a fait sa notion cardinale, le rythme n'est rien de moins que l'organisation du sujet dans son discours (Meschonnic, 1982, p. 70). Selon ce linguiste et traducteur de la Bible, le rythme doit être considéré comme un signifiant majeur, tout en n'étant ni un signe ni réductible à du sens ou à du signifié (*Op. cit.* p. 56). Le rythme donne au discours sa valeur de sujet. Parce qu'il est nécessairement situé et situant, il est ce qui empêche de réduire l'œuvre à son utilité, à un message ou à une quelconque valeur propositionnelle logique (*Ibid.*, p. 72). Le rythme impose la multiplicité des logiques (*Ibid.* p. 84), c'est le sujet du langage dans sa réalité la plus matérielle, la plus corporelle. Autrement dit : c'est du corps qui parle. Mais c'est aussi de la parole qui se corporalise, par toutes sortes de moyens qui ne sont pas que linguistiques (*Ibid.*, p. 651).

Ce qui fait le continu corporel entre une œuvre et un sujet, nous dit Meschonnic, c'est précisément la voix. Comme le don, la voix est à la fois matière et milieu, elle a une force; elle a aussi un charme, un érotisme. C'est donc la voix qui agit²¹. Or Meschonnic nous prévient que la voix ne se limite pas à la « phonation », pas plus que l'oralité n'est ce qui distingue le parlé de l'écrit. L'oralité, dans un discours, tient plutôt dans le « primat rythmique et prosodique de son mode de signifier [par rapport] à ce que dit ce discours » (*Ibid.*, p. 280). Ainsi, même dans l'écrit, ne faut-il pas la confondre avec l'imitation du langage parlé. Elle se donne à entendre comme invention rythmique du sujet, comme matérialité située et situante du discours qui lui donne corps.

Pour ce qui est de mon propre rapport à l'oralité, j'ai certainement mis des efforts à la faire ressentir dans mes textes. D'un récit à l'autre, j'ai travaillé une certaine forme de rythme, de prosodie, qui se rapproche par certains aspects (syntaxiques, lexicaux) de ma manière de parler. Or en écrivant de la sorte, je

²¹ Selon l'ethnologue J. N. B. Hewitt, lui-même d'ascendance huronne, les Iroquois (*Haudenosaunee*) attribuaient traditionnellement à la voix une puissance magique, nommée *orenda*, laquelle était conçue comme une cause par excellence. Cf. : J. N. B. Hewitt, « Orenda and a Definition of Religion », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 4, No. 1 (Jan. - Mar., 1902), pp. 33-46. Cf. Mauss, *Op. cit.* p. 55.

cherchais moins à me coller sur un registre de langue populaire qu'à établir un espace d'intimité avec mes destinataires, non pas montrer une langue mais m'exposer moi-même, en faisant sentir ma voix, ma présence, dans ce qu'elle a de plus singulier, de plus personnel mais à la fois de commun. En travaillant cette différence, avec toutes ses opacités, il s'agissait encore de la rendre engageante.

CHAPITRE 2 : LITTÉRATURE ET RAISON OBJECTIVE

2.1 La marchandisation et la force de la valeur d'échange

Dans son essai déjà centenaire, Mauss présente le don comme ce qui tout à la fois permettait de vivre, de se nourrir, d'organiser les rapports sociaux autant que la production et la circulation des biens. Ce rôle s'est depuis peu à peu déplacé du côté de la raison marchande et de celle de l'État. Dans nos sociétés capitalistes et libérales, tout important qu'il puisse y être, le don semble avoir pris un rôle marginal. En ce sens, si j'ai pu présenter la littérature comme une pratique où le don subsiste, il est loin d'être certain que la littérature fonctionne toujours comme le don. Certes, son matériau est bien le langage ordinaire, et de ce fait même, elle résiste à maints égards à la logique progressiste et positiviste dont s'est enfiévré le monde moderne. Néanmoins, force est de constater que c'est bien dans ce monde qu'elle s'est épanouie. La littérature se vend, elle s'achète, elle circule dans le monde grâce à toutes sortes d'échanges monétaires, de travail payé, de taxes publiques et de politiques culturelles. Le marché et l'État ont bien su s'accommoder du don littéraire. C'est-à-dire : l'accommoder en retour à leur propre logique. Dans l'objet imprimé, l'activité de langage, elle-même engageante, ne doit plus tant sa portée à ce qu'elle contient d'obligatoire, mais à ce qu'elle vaut du point de vue de l'échange ou de celui de l'utilité. Pour reprendre un thème aristotélicien, on pourrait dire que socialement, la littérature existe souvent davantage comme produit (*ergon*) que comme activité (*energeia*)²². Toute œuvre conçue comme puissance d'agir, puissance d'intersubjectivation, est désormais susceptible d'être convertie en « bien culturel » objectif, en marchandise disponible à la consommation privée. Autrement dit, pendant que le don circule assez mal, le « donné » lui, se propage sans peine. C'est cette intrication complexe et paradoxale du don avec d'autres modes de production sociale que je tiens maintenant à aborder, afin d'en saisir les implications au niveau de la pratique d'écriture, et notamment de la mienne.

²² Cette lecture d'Aristote s'oppose à celle de Giorgio Agamben (2018), selon qui d'une part l'*energeia* est moins l'activité que l'actualisation, l'être-en-acte qui s'oppose à la puissance, tandis que l'*ergon* serait une activité, au sens d'une activité propre à un être (son travail, par exemple). Avec Humboldt, je comprends plutôt l'*energeia* comme principe créateur et comme une force agissante qui ne saurait être réduite à un acte ou à un but final. Ainsi, pour Humboldt, « la langue est, non pas un ouvrage fait (*ergon*), mais une activité en train de se faire (*energeia*) [...] la répétition éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. » (W. von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, tr. P. Caussat, Paris, Seuil, 1974, p. 183.)

L'aliénation de la chose

Pour comprendre le rapport qui se noue, dans les objets littéraires, entre le don et l'échange marchand, il convient de le situer historiquement. À partir d'une certaine modernité, un renversement s'opère dans le principe des échanges. Au don, par lequel la circulation d'une chose établissait un lien, le réitérait ou le transformait, s'est alors substitué le principe du marché. L'achat et la vente, au contraire, ont pour effet de délier, d'affranchir les partenaires de toute forme d'obligation (*Op. cit.* p. 259). On dit de celui qui vend qu'il aliène son bien; l'acheteur ne lui doit plus rien. Ainsi, la marchandise se fonde-t-elle sur la propriété exclusive, sans équivoque, débarrassée des esprits et prétentions communautaires qui obligent au partage continu de l'objet (*Idem*). Or pour pouvoir aliéner une chose, il faut pouvoir la détacher – et se détacher soi-même – de son historicité, de son inscription dans un système relationnel complexe, impossible à représenter. Plus précisément, pour jouir d'une chose en tant que marchandise – aussi bien comme vendeur que comme acheteur – il faut pouvoir la soustraire au droit d'usage de quiconque s'en prévaut.

L'accumulation primitive

Le passage des sociétés du don vers celles de la propriété privée et du contractualisme marchand est un bouleversement anthropologique profond. Il a partout été (et continue d'être) un phénomène brutal, correspondant à ce que Marx a appelé l'accumulation primitive (*Le Capital*, livre 1, chapitre XXVI à XXXIII), c'est-à-dire l'appropriation par la force des biens et des corps qui allait rendre possible le développement capitaliste. Cette appropriation est en quelque sorte la violence inaugurale sur laquelle se fonde le droit de propriété, l'affranchissant des obligations qui résident en toute chose. En jetant hors du droit les obligations et usages qui font la vie et la fortune de toutes sortes de communautés, ce sont ces communautés elles-mêmes que le nouvel ordre juridique a dû détruire et dont il conteste, jusqu'à ce jour, la légalité. La désorganisation des mondes du don, en retour, favorise la disponibilité d'une main d'œuvre corvéable, elle-même objet de l'appropriation²³.

Extractivisme et valeur d'échange

²³ Pour un développement de l'idée marxienne d'accumulation primitive (ou accumulation originelle) en lien avec la répression des pratiques magiques, je renvoie ici à Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Entremonde, Genève, 2014.

Le don ne disparaît pas. Partout, tout le temps, des corps s'affectent, s'interpellent et s'entraînent dans des échanges non-marchands, s'agencent et se réagencent dans une espèce de danse du vivant. Or, cette productivité, cette créativité non-utilitaire, est facilement capturée par les besoins du capital, sitôt qu'elle intervient dans le nouage du monde social. Le capitalisme n'abolit pas le don, il le capture, il l'intercepte, tout comme il intercepte son mana pour le convertir en valeur d'échange. En ce sens, la littérature a de tout temps été une source de matière à revendre, faisant la fortune de divers entrepreneurs au mépris des usages liés à l'œuvre : il y a aussi une forme d'extractivisme dans l'industrie du livre. Mais tandis que les œuvres circulent d'abord comme des objets, et non plus par ce qu'elles portent de sujet, ça ne veut pas dire que leur magie s'est éteinte. C'est plutôt que le *mana*, en elle, s'est vu supplanté par un autre type de force : la valeur d'échange capitaliste.

Ainsi devient-il préférable, pour qui recherche les moyens de vivre, de se trouver quelque chose à vendre plutôt que de se fier à la puissance du don.

2.2 Le projet progressiste

La raison souveraine

Parce qu'il suppose d'avoir prise sur des objets calculables, connaissables, aux propriétés univoques, le capitalisme participe tout à fait de ce que l'anthropologue Anna Tsing identifie comme l'idéalisme progressiste de l'Homme moderne (*modern human conceit*) (CFM, p. 55). Le capitalisme, si on le saisit dans ce mouvement historique, ne s'oppose pas au principe de l'État, c'en est plutôt une logique coextensive²⁴. L'enjeu du progrès en question aura été d'affranchir le monde social de la magie du don, de ce qu'elle porte d'ingouvernable et de menace à la raison publique, identifiée au Bien, au salut physique et spirituel de l'« homme ». La raison « magique » que constituait l'esprit du don, fut d'abord associée à un principe démoniaque qui menaçait l'ordre des États chrétiens (Federici, *Op. cit.*). Par la suite, la modernité n'aura été qu'une sécularisation progressive de cet idéal de raison, unitaire et souveraine, se fondant dès le

²⁴ Au sens où il n'y a pas de conflit entre capitalisme et État, mais entre des modes divergents d'articulation de l'un et l'autre. Dans *Penser la longue durée*, François Fourquet développe plus longuement cette idée : « en réalité [écrit-il,] il n'existe pas deux entités séparées, le marché (ou le capitalisme) d'un côté, l'État de l'autre, qui se regardent en chiens de faïence, comme deux ennemis héréditaires : il n'existe au fond qu'une seule puissance sociale protéiforme où prévaut, selon les circonstances où elle nous apparaît, tantôt la figure de l'État, tantôt celle du marché. » Voir François Fourquet, « 4. Le dualisme État/marché ou État/capitalisme », dans *Penser la longue durée. Contribution à une histoire de la mondialisation*, sous la direction de François Fourquet. La Découverte, Paris, 2018, pp. 105-132.

départ sur un récit de disqualification morale et juridique du don comme des formes de propriété collective qui en découlent. La littérature, en tant que puissance d'obligation profane, n'aura pas échappé à cette disqualification.

L'idéal progressiste

Tsing décrit le progressisme moderne comme un projet d'émancipation de l'humanité par la raison, qui résiderait précisément dans une capacité à connaître les choses selon leur objectivité (*CFM*, p. 215). Émerge ainsi un rapport au savoir qui sera mis au service d'un idéal de maîtrise (*Ibid.*, p. 21). Il s'agit, explicitement, de sortir l'« homme » de sa dépendance envers l'inconnu. La science objective, par conséquent, doit lui permettre de se produire lui-même, de se réaliser comme un être autonome, seul responsable de son destin (*Ibid.*, p. 67). Refusant de n'être que l'objet de la providence, l'homme moderne entend ainsi se constituer comme sujet. Or, c'est une bien curieuse conception du sujet dont il s'agit ici, puisqu'à la différence d'un sujet du langage, qui présuppose d'autres sujets, la subjectivité progressiste ne s'adresse qu'à elle-même. Elle est un refus de la réciprocité.

Structures et schémas

La conception du progrès que nous présente Anna Tsing, fonde l'efficacité de son savoir sur la connaissance objective. Cette objectivité suppose de connaître les choses non pas dans leur individualité singulière, considérée comme inessentielle, mais bien dans leur généralité (*Idem*) : l'employabilité, l'utilité d'une chose ou d'un être y sera d'abord fonction de son espèce et de son genre. Car l'enjeu, nous dit Tsing, c'est la possibilité de produire à des échelles inédites²⁵. Dépendre de la connaissance de chaque individu empêche, explique-t-elle, de systématiser et de rationaliser la production. Or le progrès est conçu comme une marche vers l'abondance, vers la fin du manque et de la misère. L'efficacité scientifique de la production devrait même culminer (grâce par exemple à l'automatisation, à l'intelligence artificielle, etc.) en libérant l'humanité d'une damnation originelle : le travail.

²⁵ Tsing emploie le terme de *scalability* (que P. Pignarre a traduit par *scalabilité*) pour désigner cette « possibilité qu'un cadre de recherche puisse s'appliquer à plus grande échelle, sans devoir même changer les hypothèses de départ [qui] est devenue une marque de fabrique de la connaissance moderne » (*Cf.*, *CFM*, p. 77).

La connaissance du genre, de l'espèce, permet d'avoir prise sur une chose sans la connaître dans son individualité. Pour cultiver une espèce vivante, par exemple, il suffit d'en connaître la structure biologique. Dès lors, il devient possible d'en planifier la multiplication, sans plus dépendre des agencements complexes, instables et surtout incontrôlables de leur contexte de production ordinaire. La production d'œuvres d'arts, comme tout objet de consommation, ne dépend plus de la pratique située d'un sujet : connaissable en tant que structure, elle peut devenir l'objet d'une reproduction technique, à échelle industrielle²⁶

Le problème du travail

Le problème qui subsiste dans le projet progressiste est la question du travail. Car en effet, en attendant son automatisation complète, la production exige aussi l'activité de l'homme. À une échelle industrielle – et à une époque beaucoup moins développée techniquement que la nôtre – cela voulait dire un très grand nombre d'individus. Or, si l'homme, en tant que sujet du savoir, se prend pour maître et acteur de sa production, il ne dispose pas toujours en lui-même de la conscience ni de la force nécessaire pour mettre en œuvre le progrès. Si la connaissance du bien (de l'intérêt objectif du grand nombre) était universellement partagée par tous les hommes, peut-être agiraient-ils d'une même volonté, chacun pouvant employer l'autre pour accomplir le plan divin (ou le bien, la Raison etc.). Mais pour peu que les hommes résistent à l'ouvrage, par ignorance ou par faiblesse, leur force et leurs compétences ne peuvent être employées qu'en négociant leur aliénation. Par la force, ou moyennant compensation.

Le modèle plantationnaire

Tsing illustre la mise en place de ce paradigme du savoir à travers l'exemple du « système plantationnaire » (*CFM*, p. 79). En connaissant les propriétés génériques de la canne à sucre, il devenait possible d'en délocaliser la production, d'en contrôler les conditions de culture et de l'étendre à des superficies quasi-illimitées. La question de la main d'œuvre pouvait alors être prise en charge de la même façon : sachant comment reproduire l'existence générique de la force de travail requise, il devenait possible de la mobiliser dans une entreprise rationnelle (*CFM*, p. 80). Mais la maîtrise, nous dit Tsing, ne demande pas simplement une connaissance des structures, c'est-à-dire des lois objectives de la matière. Il faut aussi

²⁶ À ce propos, je renvoie les lecteurs au fameux article de Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », dans *Œuvres III*, Gallimard, Paris, 2000, p.67.

pouvoir veiller à ce que les choses demeurent conformes à ce qu'on sait d'elles. Ainsi doit-on les surveiller, pour prévenir les contaminations, pour corriger la propension qu'ont les choses et les êtres à se corrompre – et à se singulariser (*Idem*).

L'esclavage, dans l'industrie de la plantation, représente parfaitement cette réduction des êtres à leur utilité. Ce type de main-d'œuvre offre d'autant plus de maîtrise et de prévisibilité qu'elle suppose aussi bien l'arrachement d'avec un milieu propre que l'interdiction plus ou moins soutenue de former de nouveaux liens durables, de façon autonome. « Dans de telles conditions [écrit Tsing,] les travailleurs ne pouvaient, en effet, que devenir des unités autosuffisantes et interchangeable » (*Idem*). Entre l'esclave et son environnement, entre l'esclave et son propre corps, il y a d'abord le savoir du maître. L'esclave, en tant qu'esclave, se doit d'être un être générique, objectif, interchangeable. Malheureusement pour ses maîtres, il est aussi autre chose.

2.3 Littérature utilitaire

S'il ne s'agissait pas, du moins consciemment, d'éradiquer toute forme de vie, le projet progressiste moderne aura été une grande tentative d'arriver à les contraindre, à les orienter. La littérature n'aura pas échappé pas à cette volonté de contrôle. Avec le don, c'est l'efficacité « magique » du langage ordinaire, telle qu'elle anime la littérature, qui s'est vu exclure de l'espace public, ou du moins décrédibilisée, se retrouvant pour ainsi dire assignée à résidence. Car si cette raison « propriétaire » n'a jamais pu anéantir le *mana* – la charge spirituelle qui se cristallise en chaque chose – du moins l'aura-t-elle dépourvu de ses titres à agir socialement. Ce n'est plus la subjectivité qui organise le lien social, mais l'objectivité, et sa valeur d'échange. En d'autres termes, là où le langage permettait de vivre par les réciprocités pratiques qu'il entraînait de par son rythme, c'est désormais selon sa structure et sa valeur utilitaire qu'il procurera des moyens d'existence. Parler est ainsi passé du côté du travail.

Les œuvres, bien sûr, conservent une efficacité, une puissance affective. Il s'agit moins de la nier que de pouvoir l'arraisonner. D'une part, la raison publique ne se privera pas de la force des lettres pour prodiguer des leçons morales, pour instruire ou prescrire. Une fois réduites à leurs contenus, et grâce à des prêtres, des savants ou des auteurs patentés ayant pour but de nous les expliquer, certaines œuvres homologuées pourront servir la vie publique. À de telles œuvres pourra même être conférée, quand elles s'y prêtent, la fonction de représentant. C'est ainsi que s'instituent des corpus qui ne mettent plus la culture en tension : ils ne *font* plus la culture, ils *sont* la culture.

Liberté esthétique/jouissance privée

À côté de cette littérature plus officielle, il y a d'autre part les œuvres profanes, les œuvres obscènes. Tout ce qui ne peut pas sans danger être élevé au rang de modèle, tout ce dont on ne veut pas que les gens s'inspirent dans la conduite de leur vie civile. Ces œuvres, où affleurent d'autres réalités, d'autres logiques qui se donnent à sentir, il ne s'agit plus d'essayer de les brûler, mais de mettre à profit leur puissance affective. De l'employer, mais en la confinant à l'espace privé, l'espace intérieur des individus. En effet, l'espace public du droit n'a pu s'instituer qu'en constituant en même temps son dehors. C'est un dehors qui doit être subordonné, inféodé en quelque sorte, à la raison publique souveraine. En admettant et limitant l'emploi des œuvres dans cet espace circonscrit, neutralisé, où l'usager pourra en faire ce qu'il veut, ces œuvres pourront devenir des marchandises de choix.

Donc l'usage est libre, mais à condition d'être privé. Or cette drôle de liberté, ce drôle de pouvoir qui seront ceux des consommateurs, ne leur sont plus concédés comme moyen d'élaborer la vie commune, mais plutôt comme un moyen de s'en passer. À ce compte, l'efficacité affective des œuvres n'est plus même un moyen, elle devient une fin en soi. L'expérience esthétique, en ce sens, correspond bien à cet autotélisme de la consommation privée. Dissociée des relations qu'elle joue, une œuvre peut devenir un simple objet qui « donne des sensations », qui « fait sentir des choses », sans que ces choses n'obligent à rien du côté de la vie publique.

Du point de vue social, l'œuvre peut ainsi exister comme objet neutre, qu'on peut produire, reproduire et vendre. Une marchandise comme une autre, ou presque. À mesure que la littérature se voit dispensée d'utilité publique directe, c'est le rôle même des interprètes qui devient obsolète. Dès lors qu'on l'a réduite à une affaire de structure, la littérature, comme la langue, peut rester l'objet d'un savoir scientifique. Mais selon un modèle du savoir qui s'intéresse moins à l'œuvre comme discours qu'à l'œuvre comme produit et à ses diverses propriétés. Ce sont des énoncés, et non plus des énonciations, qui deviennent objet du savoir autant qu'objet de la jouissance du lecteur.

La chose qui donne le monde

Grâce au savoir moderne et au progrès de l'industrie, la production toujours accrue de marchandises doit permettre à l'individu moderne de s'élaborer lui-même, en tant que totalité privée. Le libéralisme se

présente comme ce stade du progrès où l'abondance permet la plus grande variété de choix privés possible. L'espace public, dans la conception progressiste libérale, est d'abord au service de ces intimités multiples, il doit garantir leur développement et leur coexistence sans friction par une organisation rationnelle de plus en plus optimale.

L'efficacité esthétique des œuvres, pourrait-on dire, est à la fois ce qu'on y cherche et ce qui nous porte vers elles. Comme une force magique qui nous entraîne toujours mais sans plus nous entraîner vers les autres. C'est une force qui nous mène uniquement vers la chose, vers la sensation du monde et des autres qu'elle nous procure quand on en jouit. Tout est là : l'œuvre nous donne la magie, elle nous donne le monde, alors même que le monde, et toute la magie qui subsiste en ce monde, ne trouvent plus les moyens de se donner. Donc si ce n'est ni un don ni une obligation qui nous permet de jouir d'une œuvre, c'est que ça doit être un droit. Et ce droit a un prix. Or, en s'acquittant de ce prix, on ne se situe pas, on ne s'expose pas comme sujet, face à d'autres sujets. Pour accéder à la marchandise, socialement neutre, il faut produire une valeur d'échange, tout aussi neutre. Le plus souvent ça veut dire : il faut travailler.

La catharsis

Il peut sembler contre-intuitif de présenter l'esthétique comme expérience utilitaire. On la définit plus volontiers comme quintessence de l'inutile, de l'anti-utilitaire, mais il n'en est rien. L'œuvre dont on jouit comme être privé et autonome peut être assimilée à une fonction : la catharsis. Elle sert à jouir, elle permet de jouir malgré l'absence des autres, et en même temps grâce à leur absence. L'efficacité esthétique d'une œuvre tient dans sa capacité à remplacer, à compenser l'absence des autres. C'est cette capacité, cette aptitude à faire croire, à faire adhérer à la présence du monde qui en fait l'attractivité. Une attractivité qui comptera dans sa valeur marchande.

Parce qu'elle offre un espace à la jouissance, la catharsis permet un relâchement des tensions et de l'agressivité qui peuvent habiter l'individu du fait des contraintes de son existence sociale. En compensant ces divers déplaisirs dans un cadre séparé du social, la catharsis double ainsi sa fonction : elle sert en même temps au maintien de l'ordre public. Du moment qu'on ne les traite qu'en tant qu'objets de jouissance privée, les œuvres les plus crues et les plus obscènes peuvent donc rester socialement utiles.

Érotisme

À ce titre, l'expérience esthétique est comme le revers de l'expérience érotique, avec laquelle d'aucuns seraient tentés de la confondre. Il y a un érotisme de l'œuvre – et de la marchandise – comme il y a un érotisme de la réclame qui espère nous les vendre. Si l'on s'en tient au sens bataillien (Bataille, 1957), l'expérience érotique serait celle d'une sortie de soi, l'expérience d'une rupture du discontinu qu'il y a entre nous et le monde, entre nous et les autres (*Ibid.*, p. 20). À l'inverse, ce serait aussi l'expérience du continu entre les corps, entre la vie et la mort (*Idem*). La littérature est un lieu où l'on peut voir s'animer tout ce que l'espace rationnel a exclu, le sexe, la violence, la drogue, mais aussi toutes les logiques, les manières de parler, tout ce qui en un mot à attrait avec le mal, la déraison.

L'expérience érotique, par la littérature, n'est à mon sens possible que parce qu'on reçoit l'œuvre comme don : c'est le don qui vient rompre le discontinu, c'est le don qui fait que l'œuvre, comme matière, comme oralité, est du même monde que ce qu'elle contient, du même monde que ceux qui la lisent et ceux l'ont produite.

L'érotisme de la réclame, et celui de ce qu'elle vend, est la promesse d'une déprise, d'une sortie de soi. Mais s'adressant à la jouissance privée, c'est plutôt l'inverse qu'elle permet : maintenir le discontinu, la séparation de l'individu. Si l'expérience esthétique permet de nous fondre dans la totalité, c'est seulement parce qu'en elle on peut nier le monde qui nous entoure.

Langage esthétique

L'expérience esthétique, bien qu'elle renonce à toute obligation sociale, a pu néanmoins être conçue comme une sorte d'idéal éthique. L'art et la littérature seraient les seuls moyens d'accéder à la vérité de l'être ou de quelque principe ontologique. Selon cette vision, l'œuvre esthétique ne serait pas seulement la trace d'un monde, d'une sensibilité qui lui donne sa force, son caractère crédible, authentique. Elle est le monde, plein de lui-même, elle est pure authenticité. Cette conception suppose alors que c'est là, dans la jouissance esthétique, que le langage deviendrait poésie. Cet usage poétique de la langue s'opposerait alors à un usage prosaïque et utilitaire, comme le serait par ailleurs son usage quotidien.

Or si on pense le langage, comme je l'ai fait, à partir du discours, à partir du sujet et de l'intersubjectivation, on ne peut certainement pas placer l'usage ordinaire du côté de l'utilitaire. Quant à l'usage esthétique, où le sujet se dissout, il est peut-être plus utilitaire qu'on ne veut l'admettre. La vérité, c'est que le langage

esthétique n'offre jamais une sortie hors du monde prosaïque : il y est seulement le moyen d'en jouir. Lorsqu'elle est naturalisée, nous dit Christophe Hanna, « la relation esthétique invisibilise ce qui constitue la dimension véritablement politique des pratiques artistiques et littéraires : leur pouvoir de lier les hommes dans une perspective commune, de créer un écosystème, un réseau d'interactions institutionnelles unifiées par l'œuvre » (Coste, *Op. cit.* p. XVIII).

La beauté du mort

Si les œuvres littéraires nous donnent accès à des mondes éloignés, à des mondes perdus ou non-encore advenus, la jouissance esthétique nous les donne sans risque. Ce qu'il importe de se rappeler, ici, c'est que les textes ne fonctionnent pas tout seuls. L'usage qu'on fait d'un texte dépend largement d'un ensemble de rapports, de réseaux, de pratiques, sur lesquels on peut s'appuyer. Si on dépend du don pour survivre, et pour avoir en mains une œuvre, il y a plus de chances qu'on en ressente la charge d'obligation, et qu'on s'y rapporte comme sujet. À l'inverse si on peut jouir d'une œuvre esthétiquement, sans s'en ressentir le moindre concerné en tant que sujet d'un monde social historique, c'est qu'on peut compter sans en douter sur toute la puissance d'un ordre civil qui nous protège dans notre droit de consommer, dans notre droit de jouir pour nous-mêmes de n'importe quel bien pourvu qu'on l'ait payé ou qu'on y ait droit aux yeux de la loi.

Dans un même ordre d'idée, Michel de Certeau a écrit que pour être étudiée, la « culture populaire » fût d'abord censurée : « Elle est devenue alors un objet d'intérêt parce que son danger était éliminé » (Certeau, 1993, p. 45). Dans un court texte intitulé *La beauté du mort* (*Ibid.*, pp. 45-72), l'auteur prend l'exemple de cette littérature dite « de colportage », qui dans la France de la Restauration (1852), a connu une sévère répression. Pour l'État, nous dit-il, la visée était moins de détruire cette littérature que de l'arracher à son mode de circulation qui permettait de contourner la censure et les taxes. Or, si d'une part cette répression devait permettre de préserver le « peuple » de lectures subversives (*Ibid.* p. 52), elle aura permis aux « lettrés et aux amateurs » d'en avoir un accès inédit (*Ibid.* p. 45). En quête d'une culture populaire, s'attachant à préserver des ruines ou l'horizon d'un paradis perdu (*Ibid.*, p. 46), la curiosité scientifique et la jouissance esthétique font mine d'oublier qu'elles rejouent la violence de leur origine et qu'elles cherchent ainsi à ne pas rencontrer le *peuple* (*Idem*).

CHAPITRE 3. DÉCOLONISATION

3.1 un modèle colonial

Comme le suggère Anna Tsing, le colonialisme n'est pas contraire à la logique du pouvoir et du savoir moderne. Plus qu'un retour du refoulé, une résurgence de la barbarie qui éclorait sporadiquement aux confins des empires, elle serait plutôt le modèle, l'expression la plus simple de sa matrice progressiste. Autrement dit, la terreur coloniale n'est pas faite de bavures commises à l'écart du regard de la Raison, en dehors du champ d'action des protecteurs de la loi : elle est cette action même sur laquelle se fonde la loi et qui entend par les armes protéger la Raison. Afin de mieux illustrer ce que j'ai pu dire dans les parties précédentes, je me permets un détour par la pensée d'un auteur qui aura été déterminant dans la réflexion que je porte sur ma pratique de création, le psychiatre martiniquais Frantz Fanon. Dans plusieurs de ses ouvrages, Fanon définit l'ordre colonial comme un système d'appropriation, la mise en place de rapports exempts de toute réciprocité, de toute forme d'intersubjectivité. Par définition, le rapport colonial s'institue par la destruction, nécessairement violente, des résistances subjectives. Pour les sujets colonisés, note Fanon, s'instaure un trouble dans l'expérience même qu'ils peuvent avoir du langage (*PNMB*, p. 33). Le traumatisme inaugural, qui vient fonder la relation, vise à apprendre aux dominés que leurs usages propres n'ont plus cours légal et que seul leur soumission, leur subordination complète à la raison dominante peut les sauver de la déchéance – voir leur permettre, ou leur promettre, l'espoir un jour d'une vie plus digne. En ce sens, la domination militaire, politique et économique, a pour enjeu de conduire les colonisés à admettre leur infériorité, à douter de la valeur de leur savoir propre et jusqu'à leur capacité à raisonner correctement (*PRA*, p. 40). La colonisation n'opère donc qu'en agissant sur la croyance, sur l'adhésion subjective de ceux qu'elle opprime. Elle exerce sur eux une emprise spirituelle, un réel envoûtement de sorte que les sujets en viennent eux-mêmes à se dissocier de tout ce qui trahit leur position, leur différence subjective. Pour Fanon, le rapport colonial n'est donc pas un simple rapport d'exploitation, ou d'extorsion, qui met des sujets au défi de répondre. Car non seulement la violence perturbe-t-elle leurs rapports aux dominants, elle perturbe également les colonisés dans leurs rapports avec eux-mêmes. En provoquant l'identification progressive aux colonisateurs, ou plus précisément au regard des colonisateurs, la violence entraîne en retour, chez les sujets, un effort incessant de dissociation, d'abjuration de toute différence propre (*PNMB*, p. 34; *Ibid.*, p. 177). Vécue comme une objectivité qui les condamne, qui les désigne au malheur et à l'infériorité, la différence constitue alors une menace

permanente, suscitant à la fois le rejet et la crainte. Les symptômes d'anxiété et de suspicion, voire de paranoïa identitaire qui s'observent alors chez les colonisés seront d'autant plus enracinés, que malgré tous leurs efforts, cette « objectivité » quant à ce qu'ils « sont » continuera de leur échapper. De fait, précise Fanon, elle ne peut que leur échapper, étant fixée par un pouvoir et une rationalité qui se sont constitués et qui se maintiennent par leur exclusion.

Mimesis

En historicisant la production littéraire des peuples colonisés, Fanon cherche alors à retracer les différents compromis qui affectent successivement la conscience colonisée. Avec son regard de thérapeute, il s'intéresse donc aux œuvres comme symptômes. Tandis que le trauma, en provoquant l'intériorisation de la honte, condamne d'abord ceux qui le vivent au mutisme, l'imposition de la culture dominante leur offre aussitôt une ligne de fuite. En s'appropriant au maximum la culture de l'occupant, en l'investissant complètement (DT, p. 153), les colonisés espèrent échapper à leur condition maudite. Ils ne sont donc pas égaux devant le langage, explique l'auteur de *Peau noire, masques blancs*, car si l'écriture est pour certain le moyen de « réaliser une condition d'homme » (PNMB, p. 27), les colonisés écrivent quant à eux pour devenir comme les colons. Ils aspirent donc à en être, par la voie de l'imitation. Ainsi, remarque Fanon, chez les premières générations d'écrivains colonisés n'y a-t-il pas de recherche d'originalité :

leurs œuvres correspondent point par point à celles de leurs homologues européens [...] C'est la période assimilationniste intégrale. On trouvera dans cette littérature de colonisé des parnassiens, des symbolistes, des surréalistes. (DT, p. 153)

Tout comme la langue, les thèmes et les styles, note-t-il, le public également est du côté de la métropole, où on édite, où on imprime. Ce faisant, c'est un bien triste succès que peuvent espérer ces auteurs. Car si on peut leur reconnaître une maîtrise de la langue, de l'exécution, on ne saurait reconnaître leur autorité, portées au crédit de la culture qu'ils imitent. À travers eux, et à travers leur travail, c'est encore la métropole qui se contemple, dans une image d'où eux-mêmes sont absents. En renonçant à se faire sujets des discours qu'ils produisent, les écrivains colonisés ne parviennent donc pas à accéder au monde du colon : refusant d'y mettre en jeu leur situation, les œuvres qu'ils produisent ne parviennent pas à les inclure dans leur puissance d'obligation.

Identitarisme

Le mimétisme condamne les colonisés à une subjectivité fictive. D'une part, ils investissent un esprit sans en avoir le corps, et de l'autre, ils sont pris dans un corps dont ils refusent d'être l'esprit. Sur le plan de l'émancipation, ce ne peut être qu'un échec. À la faveur des développements historiques de la structure coloniale et de ses contradictions, les colonisés seront appelés à trouver d'autres stratégies, d'autres lignes de fuite. Incapables d'échapper à leur différence par l'imitation de l'autre, ils seront amenés à composer avec elle. Ainsi, note Fanon, après la phase assimilationniste verra-t-on survenir une période de retour à soi, de redécouverte (*PRA*, p. 42). C'est la période où « les intellectuels chantent les moindres déterminations du panorama indigène » (*DT*, p. 152) : tout ce qui représente leur différence sera l'objet d'une valorisation. Or, note le psychiatre martiniquais, « Si sur le plan poétique cette démarche atteint des hauteurs inaccoutumées, il demeure que sur le plan de l'existence l'intellectuel débouche fréquemment sur une impasse » (*Idem*). Cela tient au fait, nous dit-il, que les écrivains ne s'en tiennent qu'à des représentations. En se saisissant de leur objectivité, en s'y engouffrant comme ils l'avaient fait avec celle du dominant, ils renoncent à nouveau à se faire sujet. Dans cette littérature, à forte teneur essentialiste, se joue d'abord un contrat entre une élite lettrée qui aspire à représenter son peuple et le pouvoir colonial tout disposé à lui reconnaître cette fonction. En s'autorisant d'une objectivité qu'ils prétendent « connaître », les écrivains s'en érigent en protecteurs, avec la bénédiction du pouvoir. Or, dit Fanon, « cette objectivité qui crève les yeux et qui semble caractériser le peuple n'est en fait que le résultat inerte et déjà nié d'adaptations multiples et pas toujours cohérentes d'une substance plus fondamentale qui, elle, est en plein renouvellement » (*DT*, p. 155). La conclusion est claire : « Vouloir coller à la tradition ou réactualiser les traditions délaissées, c'est non seulement aller contre l'histoire mais contre son peuple » (*Idem*).

Ambivalence

La différence, en tant que telle, objet de connaissance, ne constitue pas une menace pour l'ordre colonial. Au contraire, nous dit Fanon, la différence culturelle peut même jouir de sa protection. Or, bien sûr, c'est une protection qui vise d'abord à la sauver contre les colonisés eux-mêmes. Tant que leurs œuvres expriment la plainte, ou tant qu'elles s'adressent au regard dominant, elles permettent de rassurer les colons et suscitent même leur admiration (*PRA*, p. 38; *DT*, p. 171). Mais lorsque la créativité des dominés

s'affranchit de son cadre codifié, ce sont alors les colonialistes eux-mêmes qu'on peut voir accourir pour sauver la tradition, se porter à la défense du style indigène.

Mettant en garde contre l'idéalisme identitaire, Fanon admet toutefois l'importance de cette plongée dans le passé, de ce parcours passionné de sa différence objective. Cette redécouverte, en effet, permet aux colonisés de surmonter la honte de ne pas être du monde des colons. En retrouvant des indices, des récits de gloire ancienne, en réapprenant une langue, les colonisés peuvent rêver, peuvent à nouveau aspirer à une vie digne, sans avoir à devenir l'autre (DT, p. 144). Dans *Les damnés de la terre* (en prenant le cas de la Négritude), Fanon tente d'éclaircir une des tensions fondamentales qui peut dès lors survenir, dans cette démarche de rétablissement de soi. Si la littérature, et toutes les traces qu'elle mobilise, permettent aux auteurs colonisés de se mettre en contact avec le lointain, de sentir, de se souvenir, d'éprouver cette grandeur, le risque est à nouveau de ne s'identifier qu'à l'image de ce lointain. En y projetant leur dignité, leur être légitime, ainsi placé dans un monde abstrait, ils se dissocient toujours de leur existence concrète et située. Ainsi restent-ils aux prises avec une conscience clivée (DT, p. 150). Mais pour Fanon, il arrive que le contact avec le lointain permette autre chose. Il permet de prendre conscience de l'historicité de sa différence, et non plus de son objectivité. L'image du passé ne lui offre ni la vérité ni la maîtrise, mais lui rappelle que rien n'est joué. Comme l'image dialectique, chez Benjamin, l'image du passé devient alors ce par quoi un présent se sent visé par le passé (Benjamin, 2000, p. 430), se sent regardé, *obligé*. Non pas obligé de l'imiter, mais obligé de le suivre dans un mouvement vers l'inconnu.

3.2 Catastrophes et Ruines

Une des prémisses des recherches d'Anna Tsing veut que le projet progressiste moderne, avec son modèle de savoir positiviste et son idéal de maîtrise, aura mené à une série de désastres qui menacent aujourd'hui la vie sur terre (CFM, p.54). En cessant d'être attentif à la complexité relationnelle de toute chose, à la manière dont chacune s'articule à des réseaux d'interdépendance uniques qui ne sont pas prescrits par leur essence, leur structure interne, mais sont toujours inattendues, ce mode de savoir dominant a perturbé ce qui faisait la résilience du vivant. L'arrogance de la raison – ou plutôt de ceux qui s'en réclament – s'est retournée contre elle-même²⁷. De fait, après avoir réduit des espaces à une fonction utilitaire, la production industrielle se voit souvent contrainte d'abandonner les lieux, qu'elle a rendus

²⁷ Pour un aperçu saisissant des conséquences terrestres de l'arrogance progressiste, je ne peux que conseiller le film de Shannon Walsh, 2019, *Illusions of Control*, prod Andrea Schmidt et Shannon Walsh, 87 min.

impropres à tout usage intensif. Tsing décrit ainsi le progrès comme un amoncellement de ruines, précarisant finalement les conditions mêmes de sa propre reproduction. Chez Fanon, le colonialisme donne lieu à un même diagnostic. Si dès le départ, ce projet « éclairé » s'impose par des séries de destructions, semant sur son chemin des cadavres et des ruines, c'est le colonialisme lui-même qui finit par devenir moribond. Le maintien de sa rationalité, plutôt que d'apporter l'humanité à tous, implique une prolifération continue des appareils de contrôles et de répression, de sorte que l'emballement répété de sa logique paranoïaque, de sa logique de maîtrise, condamne aussi les colonisateurs.

Nouvelles épistémologies : des rythmes et des talles

Plutôt que de voir cet échec du progrès comme la fin tragique et inexorable de l'histoire, Tsing et Fanon y voient au contraire ce qui permet l'ouverture à d'autres formes de vie, c'est-à-dire aussi bien : à d'autres formes de raison et de connaissance permettant de vivre parmi les ruines. Ainsi, chez Tsing (*Op. cit.*), les anciennes plantations de pin industrielles de l'ouest américain, laissées à l'abandon, deviennent-elles un lieu propice à la croissance d'un champignon très prisé, le matsutake. Contrairement au pleurote ou au champignon de paris, la science moderne n'arrive pas à le reproduire industriellement. C'est donc en misant sur une autre forme de connaissance que les groupes de cueilleurs, étudiés par Tsing, parviennent à en tirer leur subsistance. Renonçant à la maîtrise, les cueilleurs décrits par Tsing doivent être à l'affût des moindres « lignes de vie » qui parcourent la forêt (*CFM*, p. 353). Ils doivent être attentifs aux rythmes et à la coordination des rythmes qui fait dynamiquement la consistance de leur milieu. C'est donc en fonction de leurs rythmes, et non de propriétés intrinsèques (ou génériques) que Tsing situe la capacité de collaborations inter-individuelles et inter-espèces. De plus, et parce que le rythme rend compte de processus d'individuation et de modes d'agencements singuliers, cette collaboration dépend d'un savoir qui ne peut être que local et temporaire (*CFM*, p. 23). Un détail à ce propos me semble ici important : alors que les rythmes témoignent bien de processus d'individuation, Tsing tient à montrer que ceux-ci sont généralement collectifs. Ainsi, les différents groupes de cueilleurs qu'elle étudie forment-ils eux-mêmes des individus collectifs, dont le rythme et l'attention partagée leur permettent d'élaborer un savoir du milieu, qui est un savoir concernant d'autres individus collectifs : ni espèce, ni individus solitaires, mais (par exemple) des « talles », comme celles où l'on trouve des champignons²⁸. La talle, est une entité

²⁸ J'ai décidé de traduire ici le terme *patch*, employé par Tsing, par le mot *talle*, contrairement au traducteur du livre (Philippe Pignarre) qui a préféré conserver le *patch* anglais. Cf. *CFM*.

concrète et située, indissociable de son milieu, indissociable des autres talles avec lesquelles elle collabore et des tensions particulières qui mettent à l'épreuve cette collaboration.

Errance et rencontre

Après l'échec de leurs efforts à s'assimiler, après avoir déchanté de leurs retrouvailles identitaires, il arrive, nous dit Fanon, que les colonisés se mettent à douter, à prendre la mesure de l'arbitraire qui détermine leur exclusion, leur infériorisation (*PRA*, p. 40). Cette perte d'adhésion envers la raison coloniale, cette dés-identification vis-à-vis de son regard ne mène pas à elle seule à rétablir les sujets. Elle les projette plutôt dans une sorte d'obscurité, elle les désoriente, leur dérobe tout repère sûr. Cette plongée dans le « négatif » (*PNMB*, p.128) est toujours un risque, et n'offre aucune garantie de dépassement. Il n'y a donc pas chez Fanon une nécessité téléologique de la décolonisation, mais une possibilité ouverte, que vient réouvrir l'expérience de la perte. Ayant vu leurs certitudes bousculées, et en voyant les choses perdre leur objectivité, les colonisés doivent se chercher de nouvelles prises. L'errance, en plus de les exposer aux rencontres et aux accidents, les pousse à renouveler leurs facultés d'attention, à transformer le regard qu'ils portent sur le monde et sur eux-mêmes. C'est par la fortune de ces rencontres que certains pourront trouver les moyens de vivre en excluant tout retour en arrière.

Dans *Les damnés de la terre*, Fanon évoque l'exemple de ces écrivains et militants issus des villes, qui exclus, traqués, ou poussés sur les routes par la répression, feront dans les campagnes la rencontre d'une autre réalité. Ils découvrent un peuple qu'ils ne connaissaient pas, qui va les recueillir, leur donner refuge : « Obligés tout le temps de se déplacer pour échapper aux policiers, marchant la nuit pour ne pas attirer l'attention, ils vont avoir l'occasion de parcourir, de connaître leur pays » (*DT*, p.77). Fanon nous montre ici comment les militants développent alors un nouveau type de savoir. À l'instar des cueilleurs décrits par Tsing, devant rester attentifs aux « lignes de vies » qui parcourent les ruines, les militants de Fanon réapprennent une écoute du rythme. Contraints de renoncer à la maîtrise et à tout rôle de commandement, ils se risquent à établir avec ceux qu'ils rencontrent des rapports de collaboration (*Ibid.* p. 78). C'est cette collaboration, et l'invention des sujets qu'elle permet, qui deviendra alors l'enjeu de leurs créations littéraires.

Cueillir. Écrire. Danser

Comme les cueilleurs de champignons des forêts de pins de la côte ouest, les écrivains qui tentent de se décoloniser n'ont de la réalité qu'ils prospectent (dans leur cas : la nation) qu'une connaissance partielle et nécessairement située. Bien qu'elle n'offre aucune maîtrise, l'attention aux rythmes, à ces présences qui animent les lieux, leur permet néanmoins d'agir et d'intervenir au sein d'agencements parmi lesquels ils devront trouver complices, faire des alliances et se laisser contaminer. Tsing nous invite à voir ce type d'enquête et de composition comme une forme de danse : « Se mouvoir ainsi dans la forêt [en suivant] les lignes de vie dans tous les sens, en se déplaçant, en s'orientant... [...] c'est comme danser » (*CFM*, p. 353). La façon dont les cueilleurs « entrecroisent des lignes de vie », observant des prestations (que l'autrice appelle des « performances de vie ») pour les incorporer dans la leur, vient en quelque sorte « chorégrapheur » leur propre performance (*CFM*, p. 363). Cette danse crée alors une « forme de connaissance [...] qui ne ressemble en rien à celle qui est codifiée dans les rapports écrits » (*CFM*, p. 353). Ce travail d'enquête et de composition, d'écoute et d'intervention, cette connaissance du rythme qui prend chez Fanon une valeur poétique aussi bien que thérapeutique, ferait donc aussi de l'écrivain une sorte de danseur.

3.3 Littérature de combat

Après la période de ré-investissement de leur identité, qui aura donné lieu à une productivité accrue de la production littéraire, Fanon présente ensuite une nouvelle phase dans la littérature colonisée : la littérature de combat : « il ne suffit plus de rejoindre le peuple dans ce passé où il n'est plus mais dans ce mouvement basculé qu'il vient d'ébaucher et à partir duquel subitement tout va être remis en question » (*DT*, p. 157). Pour les écrivains, la littérature devient alors un moyen de s'adresser directement à leur peuple, et non plus de le représenter ou de le défendre vis-à-vis de l'occupant. Progressivement, la plainte et le réquisitoire font place à l'appel (*DT*, p. 169). Notons que pour Fanon, cette interpellation est toujours réciproque, étant elle-même déjà une réponse : ce n'est pas l'inertie, mais bien « la cohésion continuée du peuple [qui] constitue pour l'intellectuel une invitation à dépasser le cri » (*Idem*).

C'est donc à travers de tels effets d'émulation et de mises au défi que la lutte fait prendre forme à la nation. Dans *Les damnés de la terre*, celle-ci émerge effectivement par la relance de prestations que l'on peut voir agir ici comme autant de dons et de contre-dons par lesquels chacun, « Chaque point ainsi réveillé du sommeil colonial » (*Ibid.*, p. 82), oblige les autres à reprendre le mouvement. La réciprocité

engagée induit alors un enthousiasme contaminant : « Une effusion permanente règne dans les villages, une générosité spectaculaire [...] Tout cela évoque à la fois une confrérie, une église, une mystique. Aucun autochtone ne peut rester indifférent à ce nouveau rythme qui entraîne la nation » (*Idem*).

Le rythme comme continu dramatique. Désensorcellement.

Suivant cet élan, les pratiques renouvelées du récit et du chant deviennent elles-mêmes un moyen par lequel le peuple, en l'énonçant toujours localement, « se met en communication avec le nouveau rythme national » (*DT*, p. 78). Ce continu rythmique entre individus et nation, dans lequel les arts du langage tiennent un rôle primordial, se transmet dans les corps comme une charge affective. Ainsi, relève le psychiatre martiniquais, « Le contact du peuple avec la geste nouvelle suscite un nouveau rythme respiratoire, des tensions musculaires oubliées et développe l'imagination » (*DT*, p. 170). Le rythme prend alors chez Fanon une valeur thérapeutique. Devenu le lieu d'une multiplicité de performances subjectives, la lutte de libération est comme une sorte de bal, dans lequel l'interaction des danses de chacun, pour parler comme Tsing, engendre un élan qui peut être propice aux déprises physiques autant que psychiques. C'est d'ailleurs en vue de rendre compte du pouvoir d'action et d'inhibition qu'exerce le rythme sur les corps que l'auteur des *damnés de la terre* affirme qu'« une étude du monde colonial doit obligatoirement s'attacher à la compréhension du phénomène de la danse et de la possession » (*DT*, p. 22). De fait, si la danse (comme on l'a vu avec Tsing) peut être un mode d'enquête, un mode de connaissance située, Fanon nous rappelle que cela ne va pas de soi. Car le colonisé est un être sous emprise et cette emprise, ou cette possession, procède-t-elle aussi (dans le vocabulaire de Fanon) d'un principe rythmique. Seulement, c'est un rythme du discontinu : le rythme comme mètre hypnotique auquel correspondent diverses formes de danses et de trances cathartiques. Plutôt qu'une forme d'agencement dynamique, la danse cathartique vise à la reproduction du même. Elle offre d'abord un cadre permissif où « l'agressivité la plus aiguë, la violence la plus immédiate se trouvent canalisées, transformées, escamotées » (*Idem*), un cadre où s'épuise l'affectivité du colonisé, « épiée par des gardiens invisibles mais qui communiquent sans transition avec le noyau de [sa] personnalité » (*Idem*). Ce rythme-là n'est pas ce qui donne, mais tout au plus ce qui ordonne.

De par sa force — ou dirait-on : par son *mana* — le rythme qui anime la littérature de combat, qui est un rythme du continu, permettrait donc d'opérer un véritable désenvoûtement. Le rythme n'est plus ce qui renvoie à une circularité éternelle de la substance, une objectivité vibratoire attribuée à des forces

métaphysiques²⁹, mais bien ce qui situe des sujets dans un présent historique. Il est cette puissance qui appelle au don, au contre-don, capable d'entraîner le sujet au-dehors du cercle cathartique – c'est-à-dire aussi bien : capable d'inventer des sujets. Ce n'est plus l'individu, dès lors, qui se trouve possédé, mais « C'est le sol national, c'est l'ensemble de la colonie qui entrent en transe » (DT, p.81).

Suggérer. Multiplier. Diaboliser.

Saisis comme des réalités rythmiques, la nation et les sujets fanoniens ne sont pas des entités totalisables comme l'étaient l'espèce ou le genre. De la nation, chacun ne connaît que des expressions situées, autrement dit : des talles, des versions fragmentaires avec lesquelles elle ne saurait se confondre. Pour transposer chez Fanon les métaphores de Tsing, on pourrait dire que les discours et les œuvres littéraires qui participent à faire advenir une nation n'en sont jamais qu'autant de danses, dont aucune ne se ressemble tout à fait : « Chaque danse est le geste d'histoires communautaires, avec leurs propres sens disparates de l'esthétique et de l'orientation » (CFM, p. 353). C'est de cette multiplicité dont il s'agit de prendre soin, pour Fanon, spécialement après la phase de décolonisation, où la consécration d'une littérature nationale risque toujours de retomber dans la mystique nationaliste avec son lot de récits officiels. Dès qu'elle se prétend représentative, « l'histoire de la nation future piétine avec une singulière désinvolture les petites histoires locales [...] alors qu'il faudrait insérer harmonieusement l'histoire du village, l'histoire des conflits traditionnels des clans et des tribus dans l'action décisive à laquelle on appelle le peuple » (DT, 67-68). Les écrivains ne sont pas des démiurges, insiste Fanon, ils n'ont pas pour tâche de refléter ni de représenter la vérité nationale. Ils peuvent tout au plus veiller à en faire deviner et sentir la réalité et l'historicité active, toujours en jeu. Tout comme les militants, ils ne doivent pas chercher à célébrer ni à instituer, mais à mettre en mouvement, à multiplier les associations, les possibilités d'individuations nouvelles. Il s'agit donc toujours de dramatiser, de politiser. C'est cela même que Fanon appelle, à la suite d'Aimé Césaire, « inventer des âmes » (DT p. 133). Le moins qu'on puisse dire, c'est que dans la critique fanonienne, « la théorie littéraire ne se limite pas au rôle du gendarme, affecté à la circulation » (Coste, *Op. cit.*, p. 15).

au lieu de faire la *police*, elle doit s'engager dans une *politique* théorique capable de créer de la pluralité, de développer des possibilités de connexion, d'éclater les clôtures confortables et les identités rassurantes, qui maintiennent l'art en dehors de l'espace public et le protègent

²⁹ Dès son premier ouvrage, Fanon s'en prend (contre L. S. Senghor) au fétichisme du rythme entendu comme substance d'une âme noire retrouvée. Cf. *PNMB*, pp 118-119.

des agressions extérieures, au sein d'une souveraineté dont on sait ce qu'elle a de factice.
(*Idem*)

Au travers de la littérature, par le rythme de ses énonciations, il ne s'agit plus de « dire » mais bien de *suggérer* la nation, tout comme le jeu des réciprocités qui lui donne consistance. Or *suggérer*, comme en hypnose, c'est encore ici agir sur les autres, leur transmettre une idée, un mouvement, un affect. C'est toujours un art de donner.

Poétique du libre-usage

Comme chez Certeau, le sujet fanonien est ce qui s'ouvre un espace à même les lieux de l'autre. Ce n'est plus la tradition qui préside au renouvellement des formes expressives, mais la praxis de libération (*DT*, 94). Le choix des matériaux, des moyens et des tactiques est déterminé localement, en fonction de ce qui permet, pour ceux qui luttent, de s'inventer comme sujets. C'est cette capacité à faire usage de toute chose, à détourner, à braconner, voire à hacker ce qui provient d'autres jeux de langages, que les colonisés, s'efforcent de reconquérir. Cette capacité, à la fois éthique et poétique, est au fondement même du langage ordinaire et de la subjectivité. « Parce qu'il renouvelle les intentions et la dynamique de [l'art et du langage], le colonisé restructure sa perception. » (*DT*, 172). Ainsi, nous dit Fanon, certaines pratiques plus ou moins délaissées, voire boudées, se trouvent soudain réinvesties : « la littérature orale, les contes, les épopées, les chants populaires autrefois répertoriés et figés commencent à se transformer ». D'autre part, c'est la désaffection avancée des formes traditionnelles et l'absence de transmission qui dispense de s'y limiter : tout devient utilisable. À propos de la décolonisation algérienne, Fanon note ainsi que « La réalité du combat et le désarroi de l'occupant enlèvent à la langue arabe son caractère sacré, et à la langue française ses catégories maudites »³⁰. De même, ajoute-t-il, la radio, jusque-là véhicule du discours colonialiste, devient peu à peu un outil indispensable pour connaître les avancées de l'ennemi, et éventuellement, pour en faire son propre outil de communication (*Idem*). Ainsi, l'invention d'un peuple est-elle d'abord une manière de ré-employer des formes qui lui sont étrangères, de les transformer, de les ajuster au rythme de ses discours, au rythme de cette nation qu'il s'efforce d'élaborer.

³⁰ Fanon remarque chez des paysans jusque-là récalcitrants envers la médecine moderne, un changement subit d'attitude : « Ce n'est plus "le" médecin, mais "notre" médecin » (Fanon, 1972, p. 132).

Alliances. Compositions. Compromissions.

Arts de la guerre, le don et l'écriture sont des affaires de composition, d'alliances circonstanciées, de ruses. Si j'ai pu suggérer, dans un premier temps, que le langage ordinaire fonctionne comme le don, c'est-à-dire comme activité non-marchande et non-utilitaire, on a vu que le don et le langage peuvent tout à fait se faire utilitariser et subordonner à des logiques productives qui leur sont hétérogènes. L'État et le capital dépendent *in fine* de l'existence de multiples formes de vies qui leur semblent irrationnelles, mais dont la productivité peut être captée comme du travail gratuit, comme un simple flux qu'il s'agit de contrôler moyennant force et savoir.

Ce que Tsing nous rappelle c'est qu'à l'inverse, le don, et les mondes qui en vivent, peuvent eux aussi employer la productivité et les circuits de l'État, ou ceux du capital, dans leur combat pour exister. La ruse n'est pas seulement du côté de la Raison. Ainsi, d'une part, ce qui avait été retiré des circuits du don peut-il y retourner moyennant le paiement, le vol ou le détournement par les poubelles (CFM. P. 191). Mais d'autre part, il n'est pas dit qu'un don ne puisse circuler en sens inverse. Par exemple, faisant transiter l'objet du don par des circuits marchands, à travers une série de ventes et de reventes, un donateur peut miser sur le fait que des acheteurs, à l'autre bout, sauront s'en faire les donataires, et recevoir le don dans tout ce qu'il a d'engageant. Ainsi, l'œuvre littéraire, dans le livre qu'on achète, qu'on trouve ou qu'on emprunte, a-t-elle souvent cette dimension ambivalente : à la fois don et marchandise. C'est ce qui en fait, bien plus qu'une arme, un champ de bataille.

Inquiéter la littérature

Comme on l'a vu au premier chapitre de cet essai, ce n'est pas d'être simplement donnée qui fait qu'une chose se charge d'une force d'obligation, qu'elle acquière du mana. Comme ce n'est pas le fait de la vendre qui fait qu'elle n'en a plus. Plus que le *fait* du don, de la vente (de l'aliénation), c'est la manière qui importe. Comment, par quelles ruses, par quelles voies un don ou un discours trouveront-ils leur efficacité? Ce que Fanon nous montre bien, c'est que la puissance d'une œuvre est indissociable de l'activité historique des formes de vie que son rythme, que son énonciation située donne à sentir. Autrement dit, c'est la présence réverbérante d'un monde (bien plus que la présence d'un auteur) qui rend l'esprit d'un discours tangible, et dès lors agissant. Comme le dit Mauss, « pour que la magie existe, il faut que la société soit présente » (S&A, p. 120). D'où l'insistance de Fanon sur la nécessité, pour qu'une œuvre soit l'invention d'un sujet, d'une lutte qui l'engage physiquement dans le monde (DT, p. 162). C'est parce qu'un sujet lutte qu'il peut

faire des paris, que ses compromis peuvent devenir des tactiques, que les dons qu'il consigne peuvent être à nouveau affranchis. C'est donc avant tout la proximité de la lutte qui rend impossibles les usages cathartiques ou esthétiques (Ajari, 2014, p. 290), et qui oblige les lecteurs à prendre parti. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Chaque objet littéraire est toujours affecté par un enchevêtrement de logiques productives diverses qui le mettent sous tension. Qui se le disputent. Si c'est la domination de certaines logiques, dans le monde présent de son emploi (davantage que des critères internes) qui autorise la diffusion et la consommation du dit objet, c'est souvent à rebours de la logique qui en conçoit l'écriture. La création littéraire, comme mode de connaissance, comme invention d'un mode de signifier, est une forme de résistance aux logiques utilitaires. Certes, tant que cette résistance reste sur le plan de l'écriture, elle peut sembler inoffensive. Mais parce qu'elle est aussi une recherche d'inconnu, l'écriture permet une transformation de l'écoute. Elle met en route un sujet, le mène au dehors et le pousse aux rencontres, à l'enquête. Si elle résiste aux logiques utilitaires, c'est à devenir tactique, à devenir moment d'un combat collectif pour rétablir la réciprocité, c'est-à-dire la logique du don, de l'obligation, et de l'intersubjectivité qui nous permet d'être libres ensemble.

CONCLUSION

Ce que je retiens de Fanon, c'est cette idée d'une littérature qui ne soit pas séparée d'un processus de création de soi, lui-même immédiatement collectif et collaboratif. Comme pour le sujet du langage chez Benveniste, cette existence toujours collective n'est pas une négation de l'individu, mais ne fonctionne au contraire que par la multiplicité des individuations qui se répondent. La collectivité, selon le linguiste, est donc faite par les échanges entre individus qui jouent ensemble. En ce sens, les conflits, les désaccords, les mises au défi, font tout autant partie de ce qui donne forme au commun, de ce qui en fait un principe dynamique, rythmique, et non pas une substance isolable. La littérature, loin d'être une activité propre à l'intériorité privée d'individus séparés, serait précisément l'inverse : une manière de se lier et d'agir sur le monde social.

En rapprochant ma pratique épistolaire du don maussien, j'ai montré comment l'écriture pouvait être conçue comme une prestation *obligatoire*, c'est-à-dire une prestation qui vise en se donnant à entraîner ses récipiendaires dans un jeu relationnel, les obligeant à recevoir et à rendre — de la même façon qu'elle procède elle-même d'une obligation à donner. Cette force d'obligation a ceci de particulier qu'elle ne relève pas d'une loi écrite, d'un principe logique ou d'une quelconque forme de raison utilitaire, mais tiendrait au contraire au contenu spirituel des œuvres : ainsi, ce serait donc parce qu'ils sentent combien mes lettres sont animées d'un l'esprit, celui d'une communauté, que leurs destinataires peuvent eux aussi se sentir obligés de mettre en mouvement cet esprit par un don. À ce propos, j'ai montré comment l'efficacité d'un don comme d'une œuvre tenait en grande partie à un savoir-faire rythmique, toujours situé, incertain, et résistant à la systématisation : c'est cette efficacité magique du rythme dans le langage que j'ai tenté de mettre à l'épreuve dans ma pratique de création.

Dans un second temps, j'ai voulu montrer que la circulation des œuvres littéraires ne relevait pas exclusivement ni nécessairement du don, mais qu'au contraire, l'expansion des circuits commerciaux et industriels avait permis le développement de nouveaux rapports à la lecture et à l'écriture : des rapports de production et de consommation n'entraînant plus d'engagements réciproques, sinon par la médiation du travail et de la valeur d'échange, nouvelles forces motrices du monde social.

J'ai montré comment celles-ci rendaient possible des modes d'emplois privés et souvent idéalisés de la littérature, allant de pair avec une conception dépolitisée de l'espace public. Or, on a vu que cette apparente neutralité esthétique n'avait rien d'inutile et reposait *in fine* sur une violence organisée.

Comme bien d'autres, c'est précisément face aux problèmes auxquels la rationalité marchande et utilitaire m'ont exposé que je me suis tourné vers l'écriture. La création littéraire a été et reste pour moi à la fois un outil d'enquête me permettant de mieux définir mes problèmes, mais également un moyen de les partager et d'explorer avec d'autres de nouvelles formes de rationalités, de manières de vivre et d'agir ensemble face à ces problèmes. Avec Tsing, j'ai voulu montrer comment la littérature pouvait être pensée comme une forme de connaissance qui rompt avec les postulats épistémologiques de la modernité progressiste, tout en offrant des possibilités de survivre aux désastres de cette même modernité.

Plutôt qu'une disparition du don dans les pratiques littéraires, j'ai alors tenté de montrer comment les œuvres, même sous leur forme marchandise, restaient toujours le lieu d'un conflit entre différents usages et différents modes de circulation. La force d'obligation des œuvres dépend de différentes ruses et tactiques qui ne se limitent pas à leur contenu textuel mais concernent également la manière dont elles s'agencent à des réalités sociales, c'est-à-dire l'ensemble des moyens par lesquels elles s'énoncent historiquement. Avec Fanon, j'ai ainsi montré comment toutes énonciations n'étaient jamais une simple affaire de composition textuelle, mais procédaient également d'un travail de composition éthique, de composition sociale que les textes ne font que prolonger. Ce travail de composition, qui prend chez Fanon l'aspect d'une lutte autant que d'une thérapie, vise précisément à échapper aux métriques utilitaires et à rétablir les sujets dans leur rythme propre (*DT*, p. 6).

C'est cette recherche de rythme que j'ai menée à la fois par le voyage et par l'écrit, en portant attention aux différentes lignes de vie qui traversent le monde que j'essaie d'habiter. Comme par une espèce de danse que j'invente, j'essaie d'entraîner un mouvement inconnu. Et je sais que c'est parce que je le lutte, parce que d'autres que moi luttent aussi, qu'il reste encore de l'inconnu, qu'il reste encore un peu de magie.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages cités

- Agamben, Giorgio, *Le feu et le récit*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages poche », 2018, 217 p.
- Bataille, Georges, *L'érotisme*, Paris, Ed. de Minuit, coll. « Arguments », 2007, 307 p.
- Benjamin, Walter, *Œuvres. Tome III*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Folio », 2000, 482 p.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale. 1*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, 356 p.
- , *Problèmes de linguistique générale. 2*, 2005^e éd., Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, 288 p.
- Certeau, Michel de, *La culture au pluriel*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1993, 231 p.
- , Michel de, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010, 349 p.
- Coste, Florent, *Explore. Investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden beach », 2017, 444 p.
- Dewey, John, *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010, 336 p.
- Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1968, 233 p.
- , *Pour la révolution africaine: écrits politiques*, Paris, Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1969, 198 p.
- , *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1975, 189 p.
- Federici, Silvia, *Caliban et la sorcière: femmes, corps et accumulation primitive*, trad. Julien Guazzini, 2e édition, Genève, Paris, Entremonde ; Senonevero, 2017, 464 p.
- Fourquet, François et al., *Penser la longue durée: contribution à une histoire de la mondialisation. Suivi de, Le rapport international est toujours dominant*, Paris, La Découverte, 2018, 322 p.
- Gleize, Jean-Marie, *Sorties*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden beach », 2009, 448 p.

- Godbout, Jacques, *Ce qui circule entre nous: donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2007, 394 p.
- Humboldt, Wilhelm von, *Introduction à l'oeuvre sur le kavi: et autres essais*, trad. Pierre Caussat, Limoges, Lambert-Lucas, 2021, 437 p.
- Marx, Karl, *Le capital: critique de l'économie politique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2014, 1008 p.
- Mauss, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2004, 482 p.
- Meschonnic, Henri, *Critique du rythme: anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982, 729 p.
- Tsing, Anna Lowenhaupt, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, trad. Philippe Pignarre, Paris, les Empêcheurs de penser en rond/la Découverte, 2017, 416 p.

2. Articles cités

- Glinoyer, Anthony et Michel Lacroix « Dons et économie des échanges dans les groupes littéraires », *Revue du MAUSS*, vol. 58, no. 2, 2021.
- Hewitt, J. N. B. « Orenda and a Definition of Religion », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 4, No. 1, Jan. - Mar. 1902
- Martin, Serge « Henri Meschonnic. Le rythme du poème dans la vie et la pensée (première partie) », *Le français aujourd'hui*, vol. 137, no. 2, 2002
- Prud'Homme, Caroline « Donnez, vous recevrez. Les rapports entre écrivains et seigneurs à la fin du Moyen Âge à travers le don du livre et la dédicace », *CONTEXTES*, no 5, mai 2009.

3. Film cité

- Walsh, Shannon, 2019, *Illusions of Control*, prod. Andrea Schmidt et Shannon Walsh, 87 min.

4. Thèse citée

Ajari, Norman, « Race et violence: Frantz Fanon à l'épreuve du postcolonial », Doctorat en philosophie, Toulouse UT2-Le Mirail, 2014, 343 f.